



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010206313





**NOTRE
BEAU VALAIS**

JULES CROIX

OUVRAGES DE L'AUTEUR :

- AU GRAND SAINT BERNARD
Poèmes (Desclée de Brouwer, Lille-Paris)
- LA LEGION THEBEEENNE
Tragédie en vers (épuisé)
- Le HEROS DES ALPES (4me mille, épuisé)
- VOILA L'ENNEMI
Drame en prose, Sack édit., Lausanne.
- THEODULINE
Edition de luxe, dessins en couleur de R. Dallèves,
édit., Spes, Lausanne.
- HUGONETTE
Légendes du Valais romand, illustré, même éditeur.
- AU BERCEAU DU RHONE
Contes et légendes, Delacoste et Borgeaud, édit.
Lausanne.
- LE BON VIEUX VALAIS
Drame en prose tiré de Théoduline, représenté pour
la première fois par la société «L'Arole» au Casino
de St-Pierre, Genève, 1906. (épuisé)

POUR PARAITRE :

- ELVEZIA, roman. (illustré 1930, n° 41-47
inédit)
- MAMAN MARGUERITE, roman.
- DU PRETOIRE A L'AUTEL, roman.
- OLIVETTE, roman.
- LES VOISINS DU MONT BLANC, contes et nouvelles
- LE CANTIQUÉ DES ROSES, poèmes (Rythmes)
- LE PELERIN, poème.
- AINSI PARLA HONORE BALLEY, roman.

209



42535

*Ce volume est dédié à la Croix-d'Or
à l'aube de sa trentième année
1904 - 1933*



*Souvenir des noces de vermeil
sacerdotales de l'auteur
1893 - 1933*

J. G.



JULES GROSS
Chanoine régulier du Grand-Saint-Bernard
Dessin de René Auberjonois

Notre beau Valais

Oeuvres choisies de Jules Gross



THEODULINE

CONTES ET LÉGENDES

*Treize bois de Frans van Immerseel
graveur flamand*

Couverture du chanoine E. Voirol

QUATRIÈME ÉDITION



2238435

EDITIONS VICTOR ATTINGER

PARIS VI^{me}
30, Boulevard St-Michel



NEUCHÂTEL
7, Place A.-M. Piaget

1933

TA5476

La 3^me édition est imprimée sur papier
Alfa bouffant Velin, véritable anglais.
Chacun des exemplaires est numéroté
de 1 à 200 et signé par l'auteur.



Un enfant terrible

I

Tout en se rasant, M. Cathrein soliloquait à mi-voix, comme il avait la coutume de le faire assez souvent :

«Huit ans de veuvage, ça compte; on ne pourra pas me reprocher d'avoir trop vite oublié Adèle. L'oublier? certes, non; jamais je ne l'oublierai. Nous n'avions vraiment qu'un cœur et qu'une âme. Presque une sainte. Pendant des mois il me semblait que ce n'était pas possible qu'elle ne fut plus là; elle allait revenir; j'entendrais de nouveau sa voix douce et un peu chantante; je verrais le sourire de ses yeux bleus...

La première année de mon veuvage, je n'ai pas eu à me gendарmer contre vingt ou trente mamans au moins; elles se disaient sans doute: «Attendons un peu». La seconde année déjà: paroles, sourires, invitations discrètes, soupirs. J'étais un beau parti: trente huit ans, député au Grand Conseil; le Grand-Hôtel du Valais, un troupeau de vaches. Il y avait bien mes quatre enfants, mais les demoiselles un peu mûres que ces mères anxieuses me proposaient vantaient à qui mieux mieux le petit diable qu'était Alfred, mon aîné; elles ne tarissaient pas d'éloges à propos de Gratiennette quoiqu'elle rendît la vie bien dure à ma cousine Marthe, gérante de l'hôtel, qui tenait lieu de mère à mes enfants... la brave fille a fini par les apprivoiser et s'en fait aimer.

Ces demoiselles portaient aux nues Mathilde : c'était une enfant prodigue, une musicienne qui rivaliserait avec Mozart ou Liszt. Quand à Gabriel, le cadet, ce moutard qui remplit l'hôtel de ses hurlements, déchire tous les jours sa culotte, patauge dans tous les ruisseaux, c'était à les entendre un garçon qui me ferait honneur plus tard, un cœur d'or. Je veux bien, mais en attendant le gaillard me fait enrager tous les jours; ma cousine Marthe seule le mate un peu, mais elle est trop faible; elle lui passe toutes ses fantaisies; elle l'aime comme si c'était son fils, et Gabriel abuse d'étrange manière de la faiblesse de Marthe. Quand Stéphanie sera ma femme, le drôle devra bien nous prouver qu'il a un cœur d'or, comme on le prétend. Combien madame Barman, la mère de Stéphanie, a été plus discrète que les autres dames de Sion, de Sierre, de Brigue ou d'ailleurs qui briguaient pour leur fille l'honneur de devenir madame Cathrein ! La seconde et la troisième année de mon veuvage, la mère et la fille n'ont fait qu'un séjour de deux semaines au Gd-Hôtel du Valais. Pas un mot, pas un geste, rien pour me dire que Stéphanie songeait peut-être à se faire épouser».

M. Cathrein achève sa toilette et il reprend son monologue :

«Peut-être n'y pensait-elle pas même alors. Et ces dames s'indignaient contre madame Barman parce qu'elle avait réussi à caser ses quatre filles, jolies, on l'avouait, mais sans dot. Stéphanie, leur aînée, est moins avenante que ses sœurs, mais combien elle l'emporte sur elles et sur toutes celles qui me furent présentées par sa grâce discrète et par sa bonté; elle est douce comme l'était Adèle; sa voix chantante aussi un peu comme celle d'Adèle est une musique qui me fait rêver. Peu à peu je me suis mis à l'aimer, mais je ne disais rien. Elles revenaient chaque été pour un mois, et j'attendais leur retour. Les années passaient, et les autres mères espaçaient leurs visites.

Six ans déjà, elles étaient encore là, du 15 juillet au 15 août. Sept ans... elles allaient partir... j'hésitais encore, et voici qu'au moment de prendre congé, madame Barman me dit :

— Cher monsieur Cathrein, j'ai compassion de votre timidité... je vois que vous aimez Stéphanie, mais vous n'osez pas l'avouer... oui, c'est bien cela... cette pauvre chérie qui vous aime en silence depuis tant d'années et qui adore vos enfants... eh bien, je vous la donne ; elle vous rendra heureux...

La mère et la fille pleuraient. Nous avons mêlé nos larmes. Larmes de joie. Mes enfants ont semblé moins enchantés, mais ils se sont résignés... il n'y a que ce petit diable de Gabriel qui ne veut rien entendre. Je ne me laisserai pas conduire par ce gosse de huit ans. Il ne veut pas d'autre maman que Marthe. Impossible. Ma cousine aura bientôt quarante ans. Elle est bonne tant que vous voudrez ; elle aime mes enfants et ils l'aiment, mais nous avons été élevés ensemble, c'est comme une sœur ; je ne veux pas l'épouser. C'est dit».

L'hôtelier jette un dernier regard à son miroir et il sourit à son image ; il frise la cinquantaine, mais, vraiment il est encore un fiancé présentable : des cheveux un peu rares, sans doute ; trop de ventre et un visage vermillon dénoncent les repas copieux et les vins fins de sa cave, mais n'est-ce pas un éloge de la cuisine du Grand Hôtel-du-Valais ? Sa bonne mine et ses qualités morales seules, l'on fait aimer de Stéphanie ; elle l'a dit maintes fois. Même si, par impossible, le Grand-Hôtel-du-Valais se voyait acculé à la faillite par l'ouverture d'un palace, pourvu qu'on sauve du naufrage quelques milliers de francs, Stéphanie se contenterait d'une vie médiocre avec le mari de son choix : «Ce qui ne saurait périr, c'est mon amour».

Après un dernier coup de brosse, l'hôtelier quitte sa chambre et va saluer sa cousine Marthe et ses enfants. Il ira seul à Vevey, car ses aînés ont remercié leur père qui leur faisait part de l'invitation de madame Barman de venir à ce dîner des fiançailles, mais ils ont déclaré qu'ils préféreraient rester à B., aujourd'hui ; ils iront à Vevey pour le mariage. Gabriel, le cadet, voulait absolument accompagner son père ; il tempêtait, il hurlait, se roulait sur le plancher, jetait des coup de pied à tous ceux qui voulaient s'approcher pour le faire taire :

— Je veux aller à Vevey. Je ne veux pas que papa se marie. Je ne dirai jamais maman à Stéphanie... c'est tante Marthe que je veux pour maman.

Il avait fallu l'emporter dans son lit et fermer la porte à clé.

M. Cathrein avait donné ses ordres la veille à Marthe :

— Ne le laisse pas sortir de l'hôtel avant neuf heures.

— Entendu.

Au moment de prendre congé des siens, l'hôtelier constate avec stupeur que Gabriel a réussi à s'évader de l'hôtel. Il est introuvable. M. Cathrein craint une esclandre et il s'évade par le jardin. A peine a-t-il fait une dizaine de pas dans la rue que Gabriel vient se jeter dans ses jambes.

— Papa, je veux aller à Vevey.

Jamais le moutard n'avait arboré une culotte déchirée comme celle-là. Il avait sans doute sauté par la fenêtre du rez-de-chaussée dans le jardin et était tombé sur un rosier qui lui avait déchiré les mains et la figure. Pour calmer la brûlure des épines, ils s'était roulé dans un fossé. Gabriel était horrible à voir, et de ses mains noires il avait saisi les jambes de son père :

— Je veux aller à Vevey, hurlait-il.

— Laisse-moi, et va te débarbouiller.

Il secoua rudement le gosse et le força de lâcher prise, puis levant sa badine :

— Si tu ne rentres pas tout de suite à l'hôtel, tu auras une fessée ce soir.

L'enfant s'assit sur le talus de la route et se mit à pleurer :

— Papa, il ne faut pas te marier, disait-il en sanglotant... ou bien prends tante Marthe.

— Vite à l'hôtel, Gabriel ; allons, sois gentil... ne sois plus un méchant petit diable. Je t'apporterai un cadeau : un joli lapin blanc avec des yeux rouges... Il sera à toi. Allons, va, sois obéissant.

L'enfant reprit lentement le chemin de l'hôtel. M. Cathrein se remit en route. Le temps était beau et il n'avait pas voulu prendre la voiture. En vingt minutes il serait à la gare. Une fraîche matinée de juin. Tous les glaciers étaient enveloppés de voiles roses. L'armée innombrable des sapins et des mélèzes qui montait vers les cimes baignait dans une poussière d'or. Des geais et des grives pillaient les cerisiers...

Le train commença à s'ébranler. A ce moment un contrôleur poussa dans le wagon un gamin qui semblait un paquet de boue.

— Papa, me voici.

— Gabriel ! affreux garnement. Comment as-tu osé ? et dans cet état... tu me fais honte... mets-toi dans ce coin et reste tranquille.

L'hôtelier se hâta de jeter son pardessus pour cacher la tenue de son garçon. Gabriel se tut un instant, mais sait-on pourquoi ? il se mit à pleurnicher et à hurler. Les voyageurs se penchaient au-dessus de leur banc et

riaient de l'embarras du pauvre homme qui ne savait comment imposer silence au gamin :

— Papa, je ne veux pas que tu te maries ; je déteste Stéphanie ; elle ne sera pas ma maman.

— Hé ! que dit-il ? demandait un gros monsieur.

— Tais-toi, Gabriel, ou je te claque.

Un silence, puis :

— Papa, je ne veux pas que tu te maries.

— Veux-tu te taire, gamin.

Gifles, hurlements :

— Je ne veux pas... hi hi ! que tu te maries.

Tout le wagon est debout pour assister au spectacle.

Le père, très rouge, essaie d'expliquer :

— Vous comprenez... huit ans de veuvage... un grand hôtel à diriger... ce pauvre gosse m'a suivi... il aime beaucoup sa gouvernante... ma cousine... trop âgée... oui, un bon petit diable au fond. Il a sauté dans le jardin et il est tombé sur le rosier... oui, madame, il s'est roulé dans la boue... il souffrait tant... Oui, c'est bien monsieur Cathrein, le député, en effet... comme j'ai honte ! je dois être à Vevey à midi. Il faudra débarbouiller le bonhomme et l'habiller des pieds à la tête avant de me présenter chez ma future belle-mère.

— Tenez, monsieur le député, enveloppez-le dans cette couverture. Je vous plains.

— Vous êtes bien aimable, madame Marty. J'irai prochainement vous remercier à Montana. Vous avez beaucoup de touristes, cette année ?

— Non, une saison médiocre... Gabriel, mon petit, sois sage. Tiens cette orange et ne dis plus rien jusqu'à Vevey. Ce que ton papa fait est bien ; il ne faut pas vouloir lui commander. Moi aussi je me suis remariée. Si tu es bien

gentil, ton papa te conduira à Montana ; tu verras notre hôtel et je te ferai un joli cadeau.

II

Heureusement pour l'hôtelier, les dames Barman n'étaient pas à la gare de Vevey. Il s'engouffra dans un hôtel avec son paquet et demanda une salle de bain. Ce ne fut pas facile de débarbouiller Gabriel. La promesse d'un costume de marin finit par le calmer.

L'épaisse couche de boue ôtée, les piqures du visage et des mains apparurent et recommencèrent à saigner. Nouveaux hurlements. Le gamin se déchirait la figure pour calmer sa douleur, et il fallut demander en toute hâte un pharmacien. On apporta le costume. Tout était oublié maintenant, et avec une heure de retard, M. Cathrein put enfin arriver chez sa future belle-mère. Gabriel était d'une humeur charmante ; il avait bavardé comme une pie pendant que le tram était en route, et tous les voyageurs avaient été informés de ses hauts faits : la fuite, le fossé, la poursuite de son père qui voulait se marier, l'arrivée dans le train, le bain et enfin l'achat du joli costume. Maintenant on allait chez la fiancée. Le pauvre monsieur Cathrein n'avait pas même essayé de le faire taire ; il prévoyait les hurlements ; il se faisait tout petit ; il regardait les maisons et les passants qui semblaient l'intéresser prodigieusement... Ah ! si j'avais pris une auto, pensait-il ! Enfin, on arrivait, il était sauvé.

Les dames Barman s'étonnèrent de ne pas voir les autres enfants. Le fiancé voulut expliquer :

— Ils n'ont pas voulu venir, déclara Gabriel ; ils ne sont pas contents que papa se marie.

— Nigaud que tu es, répliqua l'hôtelier, ce n'est pas cela, ne le croyez pas : il ne cesse d'inventer des contes à dormir debout, et il prétend que rien n'est plus vrai.

— Mais si, c'est vrai, ils n'ont pas voulu venir.

Mademoiselle Stéphanie lui apporta du chocolat pour le faire taire, et sans même la remercier, il se mit à le croquer.

— Est-il bon ce chocolat, mon chéri ?

— Je ne suis pas votre chéri, mademoiselle ; je suis le chéri de tante Marthe ; c'est elle qui est maman.

— Oui, c'est ta maman, mais moi je serai aussi ta maman dans deux mois, et je t'aimerai beaucoup.

— Certainement, affirma le fiancé.

— Certainement, reudit la future belle-mère de l'hôtelier.

Gabriel se mit à rire tout en continuant à manger.

— Pourquoi ris-tu ainsi, mon petit, demanda la fiancée ?

— C'est à cause de vos cheveux rouges.

— Mais ils ne sont pas rouges. Mes cheveux sont d'un blond ardent ; ils ressemblent au froment bien mûr. Tu as vu les beaux champs de blé... n'est-ce pas une jolie couleur ? un blond doré.

— Tout a fait comme le froment doré, assura M. Cathrein.

— Non, ils sont rouges, rouges.

— Soit, dit la fiancée d'un ton aigre-doux, tu peux dire que mes cheveux sont rouges, si ça te fait plaisir. Quel enfant terrible ! je finirai bien par t'apprivoiser en t'aimant. Et les jolis cadeaux que je te ferai ! Hein ! tu as été bien content du cheval que je t'ai donné.

— Content, oui, quelques jours, mademoiselle, mais maintenant il est brisé, je ne peux plus aller à cheval.

Mon frère Alfred a dit que c'était de la camelote, un cheval de deux sous.

— Si un grand gaillard comme Alfred a voulu l'enfourcher, pas étonnant qu'il l'ait brisé ; ce n'est pas de la camelote ; il m'a coûté les yeux de la tête, ce cheval.

Gabriel se mit à tourner autour de la table en chantonnant :

— Les yeux de la tête, les yeux de la tête.

Il se campa devant la fiancée :

— Puisque vous avez donné pour ce cheval les yeux de votre tête, vous avez maintenant des yeux artificiels, comme cousine Marie. Un est vrai, l'autre artificiel... et vous en avez deux qui sont artificiels. Comme c'est risible ! Comment pouvez-vous voir ?

Tous rirent de bon cœur, et Stéphanie lui montra qu'il savait bien mal le français.

Après une visite au jardin on passa à la salle à manger, et Gabriel fit honneur à tous les plats. Le repas achevé, les fiancés voulurent faire une promenade en bateau, et Gabriel déclara qu'il les accompagnerait. Il fallut la promesse d'un cadeau et des bonbons pour le faire rester avec madame Barman.

Avant de sortir, Stéphanie ouvrit un tiroir et elle le jucha sur une caisse pour qu'il put y fouiller à son aise :

— Il y a là des cartes postales, des photos, des livres illustrés. Regarde, mais ne déchire rien.

Les fiancés s'esquivèrent, et madame Barman les accompagna jusqu'à l'entrée de l'appartement. Gabriel tomba en arrêt devant une lettre cachetée et affranchie. Il reconnut l'écriture fine de Stéphanie. Pour jouer un tour à sa future belle-mère il la mit dans sa poche, et s'empa-

rant d'un livre illustré, il descendit de son perchoir. Le livre fut étalé sur le plancher, et Gabriel se mit à plat ventre pour regarder les images. Il se disait : « Si elle s'aperçoit que la la lettre a disparu, je la rendrai en disant que j'ai voulu rire... si elle ne remarque pas, j'essaierai de lire... je crois que je saurai me tirer d'affaire, ou bien je la montrerai à Gratienne qui la lira... ça n'est pas un grand péché... peut-être elle parle de papa et de nous dans sa lettre...

Quand madame Barman revint, il semblait très occupé.

— Ce livre t'intéresse, mon petit ?

— Oui, madame, il y a de belles images.

— Eh bien, écoute, si tu es gentil, je dirai à ma fille de te le donner.

— Je veux bien, madame.

Était-ce la crainte que son larcin fût découvert ou l'espoir du cadeau ? Gabriel, dès ce moment, fut d'une humeur charmante ; il babillait gentiment, il était poli et respectueux. Son père et la fiancée furent surpris de constater ce changement à leur retour.

Les fiancés étaient joyeux ; ils racontaient leur promenade sur le lac. Tout s'était bien passé, mais l'hôtelier qui avait voulu ramer et qui était un peu novice avait failli tomber à l'eau :

— Figurez-vous, madame, que Stéphanie se serait jetée à l'eau pour périr avec moi s'il m'était arrivé malheur. Quelle est bonne ! ça c'est de l'amour.

— Non, je n'aurais pas hésité une seconde, mon chéri. Que j'ai eu peur !

— Que j'aurais été malheureuse, disait madame Barman : perdre à la fois deux enfants adorés. Rendons grâce au ciel qui m'a épargné cette douleur.

Gabriel continuait à manger sans rien dire. Il poussa la condescendance jusqu'à se laisser embrasser par sa future belle-mère.

Il dit cependant en s'essuyant la joue :

— Vous savez, madame, que je n'aime pas qu'on m'embrasse.

— Pourtant, quand je serai ta maman, tu voudras bien m'embrasser ?

— Je ne sais pas, madame.

Elle hésita un instant :

— Gabriel, ne pourrais-tu pas m'appeler maman ?

Il ne répondit pas et recommença à manger.

— Tu vas avoir une indigestion, Gabi. Tu vois, tous ont fini, tu es un goinfre.

Il était temps de partir. Le gamin se laissa de nouveau embrasser par les deux dames, sans faire la grimace et sans essuyer la joue comme tout à l'heure. Il dormit tout le temps du voyage, et ne s'éveilla pas même quand on le hissa sur l'auto. Le père lui avait promis une fessée au retour, mais il ne voulut pas troubler son sommeil, et tante Marthe le mit au lit. L'hôtelier se disait : « Il ne perd rien à attendre. Demain il aura sa correction. Qui aime bien châtie bien. Quelle honte il m'a infligée, sans parler de l'argent perdu ».

Le lendemain, l'hôtelier partit de bonne heure, appelé par un collègue pour une affaire, et il ne fut de retour qu'à midi, au moment où ses enfants allaient se mettre à table.

— Papa, lis la lettre, fit Gabriel.

— Quelle lettre, demanda-t-il ?

— Celle de mademoiselle Stéphanie à mademoiselle Marbach, son amie, dit Alfred. Après ça, papa je pense

bien qu'il ne sera plus question de mariage avec cette pécore.

— Comment oses-tu parler ainsi, Alfred ? je te défends.

— Non, papa, ce mariage est flambé, déclara Gratiennne.

— Flambé, répéta Mathilde.

— Flambé, flambé, flambé, cria Gabriel. Papa, c'est moi qui ai trouvé la lettre avec les cartes postales, et je l'ai prise pour rire. J'ai essayé de lire, mais l'écriture est trop fine, et j'ai montré la lettre à Gratiennne et tous l'ont lue. Papa, il faut la lire...

Il lisait, et bientôt ses poings se brandirent ; il tremblait de fureur. Stéphanie expliquait à son amie qu'elle s'était décidée à épouser ce «vieux» qu'elle n'aimait pas parce qu'il était riche et qu'elle n'avait pas de dot ; elle énumérait tout ce qu'il possédait. C'était un vieux assommant, amoureux comme un collégien qu'elle avait su berner en lui faisant croire qu'elle l'aimait ; elle le tolérait tout au plus, mais elle détestait franchement ses enfants : Alfred, un poseur, Gratiennne, une pimbêche, Mathilde, une pécore, Gabriel surtout, le plus détestable moutard de la création... mais, une fois mariée, elle saurait gouverner tout ce monde d'une main ferme. Elle trouverait bien le moyen de les éloigner de l'hôtel : tous devraient marcher à la baguette, à commencer par son benêt de mari.

— Gabriel, viens que je t'embrasse ; c'est pour remplacer la fessée que j'avais promise. Sans doute tu n'avais pas le droit de prendre la lettre... ma foi, tans pis... ou tant mieux.

Le mois suivant M. Cathrein épousait sa cousine Marthe, à la grande joie de tous ses enfants.



THEODULINE

Poème

PRELUDE

*Tintez clair, tinte, clochettes...
Gambadez, chèvres follettes,
Tintez donc, c'est grande fête,
Tintez clair, eh ! tinte donc.*

*Tintez clair, folles clochettes ;
Bouvillons, vaches replètes,
Broutez l'herbe nouvellette ;
Qu'ils sont gais vos carillons !*

*Tintez, cloches et clarines
Pour fêter Théoduline,
Tintez, cloches argentines,
Pour l'épouse et pour l'époux.*

*Vous, les cloches des chapelles,
Dans l'azur ouvrez vos ailes,
Cloches saintes des chapelles
Aux cantiques lents et doux ;*

*Unissez vos chansons claires
Les voix folles aux sévères,
Gazouillez des chansons claires :
L'amour chante dans les cœurs...*



*Par tes graves sonneries,
Toi qui pleures, toi qui pries,
Par tes longues sonneries,
Gros bourdon, dis-tu «malheur ?»*

*Ecoutez les chansons pures...
Le ciel noir là-haut s'azure...
Tintez clair, ô chansons pures,
L'espoir niche dans les cœurs.*

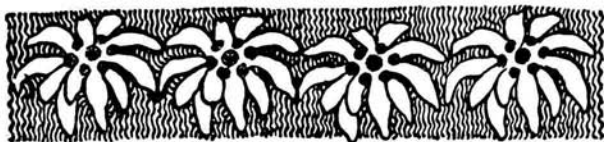
Chant premier

LES FIANÇAILLES

FRANÇOIS ET THEODULINE

*Le temps est grincheux. Qu'importe le temps,
L'hiver glacial, la bise méchante,
En leurs cœurs ravis un divin printemps
Rayonne et tout chante.*

*Voyez-les marcher sur l'étroit chemin,
Cent fois plus heureux qu'un roi, qu'une reine,
Voyez-les marcher, la main dans la main...
Plus que deux semaines...*



Les danseuses de Nax

Les jeunes filles de Nax ne rêvaient que la danse ; dès qu'un violon rythmait une montferrine, leurs petits pieds commençaient à se trémousser. Et elles riaient, et elles sautaient, et elles chantaient, ces étourdies ; elles dansaient, les petites folles, la veille de tous les dimanches et de toutes les fêtes carillonnées, même parfois, à la fin d'une longue journée de travail. Danser était pour elles un repos. Vous eussiez juré que leurs petits pieds étaient ensorcelés.

Et voici qu'une terrible nouvelle éclata, comme un coup de tonnerre qui sème l'effroi dans les cœurs : la Mort-Noire, la peste ravageait le Valais. Un nuage bas et bleuâtre couvrait le pays, tel un immense couvercle de plomb. Disparu le soleil. Un air fétide et presque irrespirable faisait haleter toutes les poitrines. Là-bas, dans la plaine du Rhône, la Dame-à-la-Faux amoncelait les victimes. Des familles entières avaient disparu en quelques jours, des villages étaient devenus déserts. Les premiers jours, le glas avait tinté sans relâche, mais bientôt les cloches saintes s'étaient tues pour ne pas répandre davantage la terreur.

Le village de Nax, haut perché sur un éperon rocheux, était encore épargné. On avait interdit toute réunion publique. Plus de danses, plus de «veillées», plus de causeries devant le four banal ou sur la place de l'église. Des sentinelles avaient été postées dans tous les chemins pour ne laisser monter aucun étranger et pour

empêcher les Naquerands de descendre. Peut-être Nax aurait-il été épargné sans ces étourdies de jeunes filles. Pendant quelques semaines elles ne tentèrent pas d'enfreindre la consigne sévère ; elles craignaient la contagion, et elles se dirent qu'il fallait faire un peu pénitence pour leurs étourderies de naguère... mais, vers la fin du premier mois, elle trouvèrent la pénitence trop longue et trop rude. Était-il possible de vivre comme des nonnes ? était-il tolérable de ressembler aux grand-mères râtatinées et béquillantes ? Elles essayèrent une diversion en faisant quelques entrechats entre elles, sur le plancher rugueux des fenils et des granges... mais franchement, ce n'était plus la joie du temps passé. Peut-on danser sans jolis cavaliers à moustache fine ? On décida d'inviter les gars du village ; ils ne disaient ni oui ni non, ils avaient peur d'être surpris.

Quelques uns des plus jeunes opinèrent qu'on réussirait sans trop de peine à gagner un chalet écarté en trompant la vigilance des surveillants et qu'il fallait tenter l'aventure ; l'hiver sans la moindre sauterie leur semblait horriblement long : c'était à se mourir d'ennui. Les aînés leur firent la morale ; ils étaient, eux, sur le point de convoler en justes noces, et la raison leur était venue avec la barbe au menton.

— Non, répliquaient-ils fermement, il ne faut pas enfreindre une défense aussi grave ; il pourrait nous en cuire ; restons sagement chez nous et prions le bon Dieu qu'Il épargne nos familles.

Les plus jeunes essayèrent de plaisanter, mais on leur dit clair et net que ce n'était plus le temps des folies : on ne pouvait ignorer que la Mort-Noire ravageait tout le pays ; des cris de deuil partout ; des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, des milliers de jeunes gens et de jeunes filles avaient été frappés ; les plus robustes comme les autres ; pas d'espoir de guérison pour qui était

atteint par la contagion; les plus robustes luttèrent deux jours, trois parfois, une semaine au plus, et c'était la fin, la fin terrible: la figure devenait congestionnée, bleuâtre, violacée, plombée, livide, noire enfin; tout le corps se glaçait. La Mort-Noire était sans pitié; elle guettait tout le monde, même les plus forts, même les plus avides de vivre. Non, il ne fallait pas braver le fléau.

Sébastien fut chargé de ce message aux jeunes filles. C'était un solide gaillard de vingt-cinq ans qui avait toujours le mot pour rire naguère, mais il ne plaisantait plus maintenant; il était revenu de la plaine au début de l'épidémie, et il racontait ce qu'il avait vu: c'était horrible. Ses paroles donnèrent le frisson à plus d'une, et la plupart déclarèrent que les jeunes gens avaient raison; ils étaient sages de s'abstenir de la danse en ce moment...

Toutes les jeunes filles auraient capitulé sans doute, s'il n'y avait pas eu Euphémie. Euphémie ne voulut rien entendre; elle traita les jeunes gens de poltrons, et l'auriez-vous pensé? de capucins.

— Sébastien, tu diras aux jeunes gens que nous danserons; oui, nous danserons, fallut-il mourir demain.

Mais non, mais non, nous ne mourrons pas.

Après le départ de Sébastien, Euphémie dit à ses compagnes (douze gracieuses jeunes filles de seize à vingt-quatre ans) qui semblaient impressionnées par les paroles du jeune homme :

— Non, mes amies, nous n'allons pas nous laisser effrayer. Est-ce bien prouvé que la Mort-Noire fait tant de victimes? danser serait dangereux! à d'autres, je n'en crois rien. Puisque les gars de Nax sont des capons et des capucins, comme je viens de le dire à Sébastien, nous irons dans la plaine, à Grône ou à St-Léonard. Là, j'en suis certaine, nous trouverons de jolis danseurs qui nous feront rire comme des folles. Nous descendrons ce soir. Est-ce dit?

— Mais les sentinelles, remarqua Eulalie, une petite noiraude qui chantait comme une fauvette ?

— Les sentinelles, mais je m'en fiche ; nous nous faulilerons dans la forêt, et nous rejoindrons le sentier au bas du rocher, il y a un passage. Je vous promets que nous rirons, que nous chanterons à gorge que veux-tu, que nous danserons à jambe que veux-tu, que nous nous amuserons comme des reines. Est-ce dit ?

— Bravo, Euphémie, crièrent ses compagnes en chœur.

— Très bien ; ce soir, à neuf heures.

— A neuf heures.

Il ne fut pas malaisé aux jeunes filles de pénétrer dans la forêt sans être remarquées. Elles marchaient à la file, en tête Euphémie. C'était une charmante jeune fille aux opulentes tresses d'un blond cuivré. Des yeux d'un bleu-vert qui faisaient songer à une source dans un lit de cresson. Des joues hâlées. Vingt deux ans ; du vif argent dans les veines.

Les treize jeunes filles glissaient sans bruit sur le sol feutré d'aiguilles de sapin ; elles dévalaient la pente, rapides comme des chevrettes. Parfois une branche leur fouettait le visage ou s'accrochait à leur robe de laine brune ou à leur tablier de soie, et elles poussaient alors de petits cris aigus, feignant l'épouvante, mais ces lurones ne se laissaient pas effrayer pour si peu. A peine eurent-elles une minute d'hésitation en voyant luire, à la cime d'un mélèze, les gros yeux ronds d'une hulotte et en entendant son cri plaintif.

— Elle nous portera malheur, fit Huguette, la fille du forgeron.

— Tais-toi, Huguette, ne parle pas de malheur, dit Euphémie, ça l'attirerait sur nous.

Huguette reprit :

— Nous ferions bien de remonter à Nax.

— Es-tu folle, ma belle, folle, folle ? remonter sans avoir dansé. Non, pas de sottise ; nous voici enfin dans le chemin frayé ; nous avons joué un joli tour aux sentinelles ; nous sommes hors de danger. Parions que j'arrive la première à Grône. Un, deux, trois, en avant.

Elle s'élança et ce fut une course vertigineuse, une dégringolade à donner le frisson ; elles avaient des ailes. Une jeune fille butait parfois contre un sapin et s'abat-tait, mais étouffant un cri de douleur, elle se relevait bien vite pour rejoindre ses compagnes.

Enfin, on était hors de la forêt. Elles virent les mai-sons de Grône groupées autour de l'église blanche. La bande joyeuse fit halte un instant pour reprendre ha-leine. Euphémie reprit la tête de la colonne pour pénétrer dans le village. Quelle déception. Pas une seule lumière. Tout le monde dormait. Elles se dirigèrent vers la mai-son du violoneux Eustache où la jeunesse de Grône avait coutume d'accourir, quand elle voulait danser. Là non plus pas de lumière. Elles ne virent que trois chats qui se sauvèrent à leur approche.

La petite Huguette redit comme là-haut :

— Remontons à Nax, on ne peut pas danser ce soir.

Et Euphémie :

— Encore, mais vraiment tu es folle. Attendez.

Elle saisit un caillou et le lança contre les volets en criant :

— Hé ! violoneux lève-toi, paresseux ; nous voulons danser.

Pas de réponse. Un nouveau caillou. On a entendu, le volet s'entre-baille. Dix voix crient :

— Hé ! violoneux, lève-toi, nous voulons danser.

— Qui est là, demande une voix de femme ?

— Nous, les joviennes de Nax, nous voulons danser.

— Mais la Mort-Noire !

— Pas de Mort-Noire qui fasse ; nous voulons danser et nous danserons.

— Eh bien, allez à St-Léonard, chez Baptistin ; mon mari joue là ce soir ; eux non plus n'ont pas peur. Pauvres petites ! vous feriez bien de rentrer sagement chez vous et de prier.

— Prier, on veut bien, mais aussi danser. Bonsoir et merci. En avant.

Et Euphémie recommence à courir.

— Attends-nous, crie Huguette, on ne peut plus courir maintenant.

Elles ne courent plus, mais elles vont cependant d'un pas accéléré, et, en moins d'une demi-heure, elles arrivent devant la maison de Baptistin. De loin, elles avaient entendu le violon et les cris joyeux des danseurs.

Ce fut un beau vacarme quand on les vit entrer. Il n'y avait qu'une quinzaine de jeunes gens et de jeunes filles, car la Mort-Noire avait commencé sa besogne, et plusieurs n'avaient pas envie de s'amuser en ces jours de deuil et d'angoisse...

Il serait malaisé de décrire l'enthousiasme des jeunes fous de St-Léonard à la vue de cette nouvelle équipe de danseuses : tempête de bravos et de vivats, quelques baisers. Les belles de Nax se défendaient un peu pour la forme, mais elles n'étaient guère bégueules, et elles riaient à pleines lèvres. Celles qui ne riaient pas, c'étaient les jeunes filles de St-Léonard. Quelques unes ébauchèrent un sourire et firent mine d'être joyeuses et heureu-

ses de cette aubaine inespérée ; quelques mains furent tendues d'un geste hésitant... le plus grand nombre ne chercha pas à voiler la colère et le dépit. Chuchotements, signes mystérieux. Les Léonardaises se prirent par la taille, et frirt ! elles s'esquivèrent en claquant la porte.

Après ce départ ou plutôt cette fuite, Etienne-Marie, le frère de Baptistin proposa de préparer du vin cuit pour les montagnardes. Nouveaux cris de joie. Pendant qu'on faisait les préparatifs, le violoneux fit signe qu'il allait commencer une montferrine.

L'archet grinça sur les cordes. Le violoneux se mit à battre la mesure avec son pied droit qui frappait vigoureusement le plancher au temps fort ; les gars indiquaient eux aussi le rythme avec le talon de leurs souliers ferrés. De temps à autre, l'un d'eux poussait un grand cri, jetait un mot auquel tous faisaient écho :

— Vive la joie, vivent les jeunes !

On apporta le vin cuit qui répandait une forte odeur de cannelle. Les fenêtres furent ouvertes, car on étouffait dans la chambre trop étroite. Baptistin apporta des pains frais et du fromage.

Le violoneux avalait tasse sur tasse. Il se mit à conter des histoires de revenants.

— Tu veux nous effrayer, violoneux, fit Euphémie en éclatant de rire. Tu te trompes, mon pauvre Eustache, si tu crois nous épouvanter. Des contes, ça m'amuse comme les fariboles à propos de la Mort-Noire ; des blagues ; la Mort-Noire, ça n'existe pas ; je m'en fiche ; dansons.

Et elle riait d'un si joli rire frais que tous les gars crièrent :

— Oui, dansons.

Le violoneux Eustache se leva en chancelant :

— Je veux bien jouer, mais ne vous moquez pas de la Mort-Noire, ma belle; non, n'en riez pas. J'ai vu mourir, moi qui vous parle, une douzaine de jolies filles de Grône; fraîches comme vous êtes, vous toutes; rieuses comme vous.

— Folles comme nous? demanda Théodelinde, une délicieuse brunette qui dansait à ravir.

— Moins luronnes que vous... elles n'ont plus voulu danser dès que l'épidémie a éclaté.

— Ce qui ne les a pas sauvées, remarqua Huguette... qu'ont-elles gagné à être si sages? qu'on danse, qu'on fasse pénitence, c'est même chanson. Est-ce faux de prétendre que c'était leur sort de mourir jeunes? maman dit bien qu'il ne faut pas parler ainsi, mais elle est trop dévote, je ne la crois pas. Si notre sort est de mourir avec des cheveux blancs que risquons-nous? s'il faut partir maintenant que la vie est si belle, qu'y faire? dire: amen; mourir jeunes filles. Mais non, mais non, nous ne mourrons pas si jeunes.

— Non, dit Théodelinde, nous ne mourrons pas si jeunes; nous voulons rire; nous voulons chanter; nous voulons aimer.

— Oui, nous voulons aimer, assura Baptistin; et rire; et encore danser. Je propose maintenant la danse des chapeaux.

— Oui, oui, la danse des chapeaux, crièrent les filles de Nax.

Les jeunes gens posèrent leur tricorne ou leur chapeau sur le plancher, par rangs de trois, à un mètre environ de distance, et les couples évoluèrent habilement sans toucher les coiffures, aux sons graves de la danse lente. Plus rien des éclats de rire de tout à l'heure, une promenade, une parade, presque une procession. Cette danse grave était de mise à cette heure, mais ils ne

voulaient pas le dire tout haut ; ils auraient pleuré peut-être, s'ils l'avaient osé ; ils se sentaient condamnés. Cette riieuse Euphémie elle-même, elle qui n'avait que des paroles moqueuses, avait dit le matin en faisant sa prière (elle était pieuse et sage) à genoux devant l'image de la Vierge :

— Benoîte mère de Dieu, si je dois mourir je veux bien m'y résigner... mais vous savez que c'est dur à mon âge... Vous le comprenez, Vous qui avez vu mourir Votre fils sur la croix... Qu'il est donc pénible de tout quitter à vingt deux ans... Félicien... celui que j'aime et qui ne le sait pas... ne me conduira pas à l'autel ; il ne me mettra pas l'anneau d'argent au doigt ; je ne bercerais pas de jolis enfants joufflus ; des petits roses et blancs comme votre Jésus ; je ne serai pas épouse et mère... Elle avait pleuré, puis, essuyant ses larmes, avait ajouté :

— La sainte volonté du bon Dieu soit faite... mais vous, bonne Vierge, aidez-moi, obtenez-moi le courage.

Sa prière achevée, Euphémie avait montré sa bonne humeur accoutumée, chantant comme une fauvette, disant et faisant mille folies.

La danse des chapeaux venait à peine de finir qu'on réclama celle des rubans, non moins grave et non moins gracieuse. Baptistin apporta le mat peinturluré préparé à l'avance et orné de vingt rubans de couleur différente. Il se plaça au centre de la chambre avec le mât enrubanné. Chaque danseur et chaque danseuse saisit un ruban. Le violoneux attaqua d'un coup d'archet violent la danse lente. Danseurs et danseuses enroulèrent en cadence leur ruban autour du mât dressé, et bientôt, ils formèrent une charmante couronne d'êtres jeunes et souriants autour du mât. Le violon se tut une minute, puis, sur le même rythme lent et grave, il recommença une chanson

plaintive, cependant que les rubans se dénouaient en cadence.

Un claironnement enroué de coq se fit entendre.

— Assez, fit Euphémie d'une voix autoritaire ; vite une danse rapide pour finir et n'être pas tristes.

— Tais-toi, Euphémie, cria la noirette Eulalie, nous sommes gaies ; tous et toutes. Vite une danse joyeuse, la dernière.

Les jeunes filles quittèrent la maison de Baptistin ; elles durent s'arracher avec énergie aux mains qui ne voulaient pas les laisser partir encore. Larmes furtives vite essuyées ; baisers rapides, les derniers peut-être ; sourires navrés. Elles promirent de revenir dans une semaine. Il fallait se hâter, car le saint jour du dimanche avait commencé et elles devaient être de retour là-haut, avant la messe. Nul n'aurait eu l'idée en ce temps-là de danser le dimanche, le jour du Seigneur, le grand jour de la prière et du recueillement.

— Je n'ai jamais été à pareille fête, déclara Huguette ; et moi qui parlais de remonter au village sans avoir dansé. Nous reviendrons samedi prochain.

— Oui, nous reviendrons, firent-elles en chœur.

Huguette entonna une chanson. Elle était d'un rythme lent comme la danse des rubans, mais la jeune fille la faisait voler et pirouetter comme un air de bacchanale, et toutes, très amusées, suivaient Huguette à pas pressés et chantaient avec un entrain magnifique qui ne se démentit pas une minute pendant la traversée de la plaine du Rhône. Déjà elles arrivaient à Grône. Le village commençait à s'éveiller. Hommes, femmes, jeunes filles descendaient à l'étable pour la traite. Des jeunes gens les accostèrent :

— Hé quoi ! les belles, vous avez dansé à St-Léonard ?

— Il fallait bien, répliqua Euphémie, puisque vous dormiez comme des marmottes.

— Mais, la Mort-Noire ! hé, hé ! n'avez vous pas un peu peur ?

— Allons donc ! les montagnardes ne sont pas peureuses comme les jeunes filles de la plaine.

Elles reprirent le chant d'Huguette, la complainte dolente sur l'air sautillant et dansant. Les gars rirent aux éclats.

— Reviendrez-vous samedi prochain, demanda Jean-Léonard, le charpentier ?

— Oui, nous reviendrons, dit Eulalie, mais nous irons à St-Léonard. Jamais nous avons tant ri. Si vous aviez vu comme les Léonardaises sont parties en claquant la porte ; furieuses contre nous.

Elles se remirent en route. Au moment où elles s'engageaient dans l'étroit sentier rapide et rocailleux qui escalade la forêt, elles aperçurent un jeune homme inconnu. Cheveux noirs, yeux noirs où parut un sourire étrange. Entièrement vêtu de noir.

— Me permettriez-vous, les belles, de faire route avec vous demanda-t-il d'une voix plaintive et chevrotante ?

Elles tressaillirent en entendant le son de cette voix, mais Euphémie répondit d'un ton ferme :

— Volontiers, monsieur. Vous allez donc à Nax ?

— Oui, du travail m'attend... beaucoup de travail.

— Quel travail ?

— Vous le saurez trop tôt, belle Euphémie.

— Tiens, fit-elle en riant, vous savez mon nom ?

— Oui, je vous connais toutes : Huguette qui chante si bien, Eulalie, Théodeline qui rit sans cesse, Hugo-

nette aux longs cheveux dorés, Madeline et Marie, deux sœurs un peu jalouses l'une de l'autre, Philippine qui se mariera dans peu de mois... si... Austreberthe qui a songé un instant à prendre le voile... s'il n'y avait pas eu Albert, ce serait chose faite... il y a encore Jacqueline, la rêveuse, Andréa, la moqueuse et Emmanuela, la plus jeune... J'oubliais Madeleine qui a déjà coiffé sainte Catherine... le compte y est bien, cette fois, n'est-ce pas ? treize jeunes filles charmantes, rieuses, malicieuses, coquettes, vaillantes aussi ; des luronnes qui n'ont pas peur de la Mort-Noire, hé, hé !

Euphémie considéra froidement l'étranger et lui tendit la main.

— Non, nous n'avons pas peur de la Mort-Noire. Mais comment pouvez-vous savoir nos noms ? vous êtes donc venu souvent à Nax ?

— Oui, j'y suis allé assez souvent, mais assez bavardé ; votre babil charmant me fait perdre un temps précieux et j'ai hâte d'arriver où mon travail m'attend.

Les jeunes filles regardaient l'étranger avec un peu de surprise ; interloquées par son air étrange, elles réfléchissaient. Un petit frisson délicieux de crainte commençait à faire battre plus vite leur cœur insouciant.

Elles montaient rapidement. De temps à autre elles jetaient un regard furtif sur l'étranger. Six jeunes filles le précédaient sur l'étroit sentier, sept le suivaient. La pente se fit plus roide ; elles se taisaient pour aller plus vite. On arrivait à un couloir. Tout à coup l'étranger fit un croc en jambe à Huguette qui marchait devant lui et à la jeune Emmanuela qui le suivait. Elles réussirent à se retenir à une branche de sapin. Un pas de plus sur la pente, et elles roulaient dans l'abîme.

— Canaille ! cria Huguette, vous avez failli me tuer.

— Imbécile ! fit la voix pointue d'Emmanuela.

— Vous dites que vous n'avez peur de rien... j'ai voulu m'en assurer.

— Qui êtes-vous, demanda Euphémie qui avait pâli ?

— Je sais que vos petits pieds, mes belles, aiment la danse à la folie... je veux vous jouer un petit air de danse, et après vous saurez mon nom.

— Nous danserons, monsieur, dit Euphémie.

— Et si c'était l'air du *Libera* ?

— Nous pleurerions, fit-elle ; mais non ; mais non, nous sommes jeunes, la vie est si belle.

L'étranger se croisa les bras :

— Et si j'étais la Mort-Noire !

Euphémie rit aux éclats :

— Vous, la mort Mort-Noire ! je n'en crois rien... un si joli garçon ne peut être la Mort-Noire.

Et toutes de dire :

— Mais non, mais non...

Elles rirent toutes d'un gracieux rire printanier et clair qui sonnait comme une musique. Pinsons, geais, merles, verdiers et loriots les regardaient du haut de leurs nids ; ils écoutaient leurs propos joyeux ; ils se disaient :

— Quelles sont gracieuses, ces jeunes filles de Nax ! elles n'ont peur de rien, ces luronnes.

Les danseuses quittèrent le sentier pour se glisser comme la veille sous les sapins et arriver au village sans être remarquées. Comme la veille leur stratagème réussit. Le bourdon annonçait le commencement de la messe. Elles gagnèrent leurs places habituelles.

En quittant l'église après les offices, elles virent l'étranger à la porte ; il tenait une baguette noire à la main. Il toucha légèrement les pieds d'Euphémie et ceux de Huguette avec cette verge.

Elles regardaient, très intriguées. Il fit de même quand les autres danseuses arrivèrent à leur tour sur le seuil.

Le jour même, Euphémie, Eulalie et Huguette moururent de la peste. Les autres, atteintes comme elles, survécurent quelques jours seulement à leurs compagnes. Emmanuela, la plus jeune, mourut la dernière, le samedi soir. Après avoir fauché ces treize fleurs charmantes, La Dame-à-la-Faux ne s'arrêta pas de sitôt dans sa sinistre besogne. En un mois le village fut presque dépeuplé par la Mort-Noire. On n'avait plus le temps de faire des cercueils ; on se contentait d'apporter les morts au cimetière dans leur linceul. Plus de glas, il aurait tinté sans cesse, à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne vit plus l'étranger vêtu de noir, l'étranger aux cheveux noirs et aux yeux noirs armé de sa baguette noire, celui qui avait accompagné les danseuses et les avait frappées ; on ne le vit plus, mais on savait qu'il était là, guettant aux portes, se glissant dans les chambres, invisible maintenant, mais présent... partout.







THEODULINE

A BAGNES

*Connaissez-vous le val de Bagnes ?
Champs de seigle, prés verts, forêts,
Un cirque immense de montagnes,
Des maisons claires, des chalets ;*

*Drapés dans leurs chlamydes blanches,
Vélan, Grand-Combin et Pleureur,
Géants dont le sang bleu s'épanche
Dans les bleus ruisselets jaseurs.*

*Au pied des glaciers, les alpages
Rutilants de rhododendrons ;
Gentianes au bleu corsage,
Soldanelles, lis martagons,*

*Embaumez ces pauvres villages...
Chemins roides, exquis sentiers ;
Reliques frustes des vieux âges
Verbier qui rit, le noir Lourtier ;*

*Champsec fait signe à Versegères,
Le Châble à Cotter et Bruson,
La rime appelle des bergères,
Et la rime d'or a raison.*

CHEZ LA PROMISE

*Sur un mamelon, à l'écart,
Voyez Sarreyer qui s'incline,
Humble, mais plaisant au regard,
Tout enrubanné d'aubépines.*

*En ces jours lointains de l'an mil
Son visage était bien le même
J'y respire un parfum subtil,
Un arôme d'antan que j'aime.*

*Comme alors des maisons de bois,
Petites, noires, enfumées ;
Sur les huis rustiques, des croix,
Gentes croix de fleurs parfumées.*

*L'eau bruissait dans un bassin,
Un bassin fruste, informe, antique,
Là se ruaient vache et roussin :
C'est le même bassin celtique.*

*Le soir, ces aïeux des Bagnards,
Se délassaient devant les portes,
Causant comme nos montagnards
Des temps enfuis, des choses mortes ;*

*Ils disaient les dragons ailés,
Le vol rapide de la Vuivre,
Les fantômes blancs et voilés,
Courbés sous un manteau de givre...*

*La Dranse dévale en courant
Là-bas dans la plaine brûlante,
Emi les prés fuit un torrent,
Joliet, il serpente et chante.*

*L'attrayant, le plaisant sentier,
Roide, mais ombreux, pittoresque ;
Partout l'aubépine, l'églantier,
Suivez-moi... non, je craindrais presque...*

*Je craindrais fort que l'étranger
N'enlevât tout le charme antique
Qu'un jour on ne voulût changer
Les chalets, le bassin rustique ;*

*Les snobs viendraient, et sans retard,
Disparaîtrait la rue étroite
Où se tassent les vieux «raccards»,
Les vieux fénils dont le pied boite.*

*Gardez le charme original,
La grâce des anciens costumes,
Large chapeau si peu banal,
Bonnes mœurs et nobles coutumes.*

*Grâce à Dieu, vous avez encor
La foi simple du moyen-âge :
C'est votre merveilleux trésor...
Sarreyer, reste un vieux village.*

LES BANS

*Certes, c'est un joli couple :
Comme il est bien assorti.
Elancé, nerveux et souple,
Ce François, quel beau parti !*

*C'est un guide de montagne,
Un luron, un paysan
Du joli vallon de Bagnes,
C'est un rude Valaisan.*

*Sa maison touche l'église ;
Elle habite Sarreyer...
Dans huit jours se réalise
Leur doux rêve d'un foyer.*

*En leurs yeux l'amour rayonne...
Voile, couronne, rubans,
C'est pour toi, pour toi, mignonne,
On a publié nos bans.*





Le serpent égaré

Le petit train électrique Monthey-Champéry montait lentement la pente roide. Le val d'Illiez, ce poème de verdure et d'eaux vives, était en ce jour un immense reposoir : pommiers roses, poiriers et cerisiers, prodigieux bouquets de fiancées, voiles de premières communiantes dans des prés d'un vert intense, velouté, frais, lumineux.

Des touristes penchés aux fenêtres disaient :

— Jamais nous n'avions vu de vert pareil : c'est trop joli !

— En effet, remarquait un monsieur gros et gras que son accent faisait reconnaître pour un marseillais, chez nous ce diable de soleil a bientôt fait de roussir les pentes et de tarir les ruisseaux.

Un alpiniste aux gros souliers ferrés s'approcha du marseillais :

— Je vous prie de remarquer que ce val bucolique si frais est presque une exception dans ce joyau de la Suisse qu'est le Valais. Vous y trouveriez aisément le sol calciné du Midi. Suivez pendant quelques heures la vallée du Rhône, et vous m'en direz des nouvelles. Une plaine torride encaissée entre deux murailles formidables de montagnes géantes ; tout là-haut les glaciers, et, dans cette plaine, des bataillons d'abricotiers, des amandiers, des pêchers, voire des figuiers, un beau vignoble...

— Il faudra que je voie ça, reprit le marseillais. Té ! les belles vaches. Comme elles s'en donnent à cœur joie,

regardez, à tondre cette herbe savoureuse ! Et ces chalets tout fleuris de géraniums et d'œillets !

Justin Barlatay, un gosse de quinze ans à peine, écoutait ces paroles ; il les approuvait in petto. Le train continuait à courir dans les prés ensoleillés. Tout là-haut, enveloppées d'un halo rose, les Dents-du-Midi s'élevaient d'un élan prodigieux dans le ciel nacré. Justin voulait exprimer sa joie devant ce beau spectacle, mais il était timide et n'osait dire tout haut ce qui faisait battre son cœur de poète, et comme toujours, en ses heures de rêverie, il recourut à la musique ; il tira de sa poche son harmonica qu'il nommait tour à tour : « musique à bouche », comme ses camarades ou « orguette » le joli nom patois qu'il tenait de son grand-père, un bon vieux qui lui avait enseigné les plus beaux airs de son répertoire, et le jeune musicien salua les Dents-du-Midi par le « Cantique suisse » :

Sur nos monts, quand le soleil...

Quatre ou cinq genevois commencèrent à chanter, et tous les Suisses présents, debouts, chantèrent aussi. Quand le chant national fut achevé, Justin attaqua la valse des roses, puis ce fut la belliqueuse marche de Berne, le ranz des vaches, enfin, la chanson narquoise de Cadet-Roussel. Un genevois vint lui serrer la main :

— Bravo, mon gaillard ! Tu es un brave garçon. Sois toujours aussi joyeux. Sans doute tu vas gagner un peu d'argent dans un hôtel de Champéry ? Marmiton, hein ?

— Non, monsieur je suis lift à l'Hôtel des Trois-Couronnes. On m'a déjà confié l'ascenseur à la fin de l'été dernier, car mon camarade Jean Lamon est tombé malade à la mi-été ; il ne guérira pas, le pauvre garçon, et je suis monté en grade. Oui, monsieur, je suis bien content d'avoir cette place pour toute la bonne saison : nous som-

mes huit enfants, et je suis l'aîné. J'espère apporter une belle somme à papa. Des fois, on a de jolis pourboites.

— Bonne chance, mon garçon, et voici un franc pour commencer. Je logerai aux Trois-Couronnes, et je te donne avec plaisir le premier pourboire de la saison...

Justin venait à peine d'endosser la belle livrée bleu de roi aux larges boutons dorés dont il était si fier que le le comptable le fit entrer au bureau.

— Bien, mon garçon. Ecoute. Je vais te confier un secret. Attention, pas un mot à personne. Prends bien garde de laisser deviner. Veille et sois muet comme un poisson. Voici : hier soir, monsieur Arthur Monnerin, le fameux dompteur de serpents que tu connais bien, celui qui logeait l'été dernier au No 43, troisième étage, a égaré son *boa constrictor*. Le gros serpent s'est évadé de sa cage on ne sait comment, et il s'est réfugié on ne sait où, dans une chambre de l'hôtel sans doute. Bonne récompense à celui qui découvrira la retraite du monstre. Cherche en silence, écoute si tu entends des sifflements, et viens m'avertir sur le champ. Il ne faut pas que les touristes se doutent de la chose, sinon tout est flambé.

— Oui, monsieur, j'écouterai, je regarderai... mais est-ce que j'aurai la chance de découvrir la retraite du boa ?

Justin se dirigea vers l'ascenseur. Le directeur sortit du salon en compagnie de M. Monnerin. Il fit signe à Justin d'approcher et il lui demanda à mi-voix :

— Le comptable t'a-t-il mis au courant de l'affaire ?

— Oui, monsieur Ribordy, et je saurai me taire.

A ce moment deux dames s'approchèrent de l'ascenseur

— Au troisième, dit miss Howert... ah ! vous voilà de nouveau à Champéry, Justin. Vous avez grandi.

— Il faut bien ; j'ai bientôt quinze ans, et ceux de mon âge sont plus grands que moi.

Il fit entrer les deux dames et mit la machine en mouvement.

Justin sortit avec elles. Il se disait : « Qui sait ? peut-être le serpent s'est-il caché dans le réduit, au fond du corridor du cinquième.

Il monta, courut au réduit dont il entrebailla la porte de quelques centimètres seulement ; il écouta : pas le moindre sifflement.

Il se demandait s'il s'était réfugié dans les combles, et il commença à grimper l'escalier en courant. Il écoute. Rien. Voici que le timbre l'avertit de descendre, car un client le demande. Justin s'engouffre dans l'ascenseur, ferme la porte avec bruit et il redescend. Tout à coup, derrière son dos, il entend un sifflement. Il se retourne d'un bond et il aperçoit, lové sous le large banc rembourré, un serpent énorme qui dresse une tête monstrueuse. Les yeux du monstre fixent le pauvre. Une sueur glacée couvre le corps du lift, ses mains tremblent... et il se souvient qu'il vient de dire au comptable :

— Ce n'est sûrement pas moi qui aurai la chance de découvrir le fugitif. Une belle chance ! que ne donnerait-il pas maintenant pour ne l'avoir pas eue ? Fuir, fuir ! s'il se jette sur moi, c'est fait. Comment sortir d'ici ?

L'ascenseur arrivait au troisième, l'étage du propriétaire du monstre. Justin voulut l'appeler ; il arrêta la machine et essaya d'ouvrir la porte. Aussitôt le boa dressa la tête et poussa un horrible sifflement. Le gamin remit l'ascenseur en mouvement.

A l'instant le boa courba la tête et resta immobile. Le bercement de l'ascenseur lui procurait une sensation agréable. Dès que la machine faisait halte, même une secon-

de, le boa relevait la tête et poussait son cri sinistre. Il fallait monter et descendre, remonter et redescendre, du rez-de-chaussée au quatrième, du quatrième au rez-de-chaussée, dix fois, vingt fois, cent fois et plus encore. Les curieux commençaient à accourir auprès de l'ascenseur, Justin qui craignait qu'on arrêtât la machine (on devait le croire fou) criait en passant devant chaque étage :

— N'arrêtez pas, n'arrêtez pas !

La manœuvre dura une heure peut-être ; elle sembla interminable au pauvre garçon. Il ne cessait de regarder le serpent. Chaque fois qu'il devait faire halte une seconde, au rez-de-chaussée ou au quatrième, pour changer la direction, le boa relevait la tête et poussait son sifflement. Justin mit sa main dans sa poche pour en retirer son mouchoir afin d'essuyer son front baigné de sueur froide ; il sentit son «orguette» et poussa un «ah !» de surprise. Il se souvenait d'avoir entendu raconter à l'école que les serpents aimaient la musique et il se dit : «Essayons ; c'est mon seul moyen de me sauver».

Justin porta vivement l'instrument à ses lèvres et il commença à jouer le premier air venu : le boa se mit à branler la tête en cadence en suivant parfaitement le rythme de la musique. Cette musique semblait lui causer un plaisir très vif ; il remuait la tête à droite, à gauche sans jamais manquer la mesure. A peine le lift avait-il jeté la dernière note de la valse des roses, qu'il attaqua sans y penser le cantique suisse. Le boa n'hésita pas une seconde : à ce rythme solennel il répondit par des balancements graves et lents comme il s'était. En d'autres circonstances le gamin se fut amusé à voir la mimique baroque du monstre mélomane. Mais Justin dont la peur diminuait avait commencé un morceau vif et sautillant, et cette fois, il s'amusait comme un gosse à contempler la tête formidable du boa qui se trémoussait, virevoltait : droite, gauche, droite, gauche impeccablement.

Qui sait ? ne pourrais-je pas arrêter une seconde l'ascenseur au troisième, tout en jouant encore... il faut essayer...

L'ascenseur fit halte, et «l'orguette» jouait toujours. Le boa ne semblait nullement inquiet et irrité de cet arrêt subit ; sa tête s'agitait toujours en cadence. La main droite du lift continuait à promener l'harmonica devant ses lèvres, tandis que la gauche lentement et sans bruit ouvrait la porte de l'ascenseur. Le serpent ne paraissait pas avoir remarqué cette manœuvre ; il continuait à battre la mesure. Justin jouait toujours. Il ne voulait pas risquer de tout gâter par une hâte excessive. Vite de nouveau la valse berceuse des roses :

*Viens avec moi, viens fêter le printemps
Nous cueillerons des lilas et des roses...*

Justin accélère le mouvement. Tout va bien ; le boa se démène, et tout à coup, frrt ! d'un bond Justin s'évade et referme la porte de l'ascenseur. Mais maintenant il voit tout tourner... on s'empresse, et il s'affaisse...

Quand il ouvrit les yeux après cinq ou six minutes, il reconnut le bureau de l'hôtel. On l'avait placé dans un fauteuil, et le médecin lui faisait avaler un cordial. L'hôtelier le félicita :

— Très bien, mon garçon, tu as été courageux... et maintenant une bonne nouvelle qui va te guérir. Je sais que ta famille n'est pas riche, et que tu donnes à tes parents tout l'argent que tu gagnes... eh bien,, voilà un billet de cinq cent francs qui va leur faire plaisir. Tiens, tu l'as bien gagné.

— Cinq cents francs ! ce n'est pas possible... quelle joie ils auront.

Monsieur Monnerin s'approche à son tour :

— Mon brave Justin, encore un billet, et tout pareil au premier. Je l'avais promis au directeur. Le voilà.

— C'est trop, c'est trop. Que vous êtes bon !

— Le boa est de nouveau dans sa cage et il n'en sortira plus sans ma permission. Tu viendras jouer encore devant sa cage, et ça t'amusera, je crois.

— Oui jamais il ne manque la mesure ; et je pourrais le regarder sans peur.

— Et ce soir tu dîneras avec moi.

Des touristes arrivaient ; ils voulaient voir le héros de l'aventure, et des billets, des pièces d'or et d'argent s'accumulaient sur la table ; on lui faisait signe de les prendre :

— Quoi ! encore cela pour moi ? je vais devenir millionnaire... ma saison est finie...





THEODULINE

LA MAISON DE FRANÇOIS

*Je fais restaurer pour toi ma maison ;
Charmante maison pour un vieux garçon,
C'est trop peu coquet pour Théoduline.
Ils vont se hâtant les deux menuisiers ;
J'ai planté pour toi ces beaux cerisiers,
Dit le fiancé d'une voix câline.*

*Tout est lambrisé, riant et propre ;
Dans bien peu de jours le nid sera prêt ;
Je veux des rideaux à chaque fenêtre.
Nos meubles seront en bois de noyer.
Je veux te gâter, je veux te choyer :
Tout respirera chez nous le bien-être.*

*Grâce au piolet, mon outil d'acier,
J'ai cueilli de l'or sur plus d'un glacier,
Il sera pour toi, tout pour toi, ma chère ;
Et s'il faut pour toi moissonner encor,
Je puis arrondir mon petit trésor ;
Ma peine pour toi sera trop légère.*

*Tout sera charmant, tout sera joli
Voici le miroir limpide et poli
Où tu mireras tes yeux de pervenche.
Je vais te gâter, je veux te choyer,
Et Dieu bénira notre humble foyer,
Bientôt le grand jour, le beau jour... dimanche.*

LE SOIR

Ils sont tous deux assis sur le vieux banc de bois.

Noire, sur le mur blanc, se profile une croix.

Le village se tait ; parfois, une clarine

Résonne faiblement dans l'étable voisine.

Le soleil sur les pics lointains ruisselle encor,

Il ceint les glaciers bleus d'un large nimbe d'or,

Et l'éclat lentement s'estompe ; le mont chauve

Se revet un instant d'une mantille mauve,

Puis il se change en froid suaire... plus de bruit...

Mélèzes et sapins frissonnent dans la nuit..

— *Et Théo dit : Ces grands monts neigeux m'épouvan-*
[tent.

— *Mais pourquoi? — Les glaciers aux effroyables fentes*
Sont la prison de morts nombreux, bleuis de froid...

Dans le vent dur n'entend-on point pleurer leur voix ?

O cris aigus des jeunes filles, plaintes sombres

Des amants malheureux... des morts, des morts sans
nombre...

— *Est-ce bien sûr ?*

— *Comment oublierais-tu déjà,*

O mon ami, la belle histoire de Schmidja,

Celle qui, tous les soirs, en faisant sa prière,

Aux âmes du glacier entr'ouvrait sa chaumière ?

Toutes, ayant bien chaud, partaient à l'angélus.

N'est-ce pas vrai François ?

— *Mignonne, on ne croit plus*

A ces légendes trop naïves des aïeules...

— *Mais grand-mère y croyait ; ce n'était pas la seule.*

Les morts pèlerinaient naguère chaque nuit...

— *Peut-être.*

— *Voudrais-tu me faire un plaisir ?*

— *Oui*

— *Une fois marié, François, ne sois plus guide.*

— *Plus guide !*

— *La maison sans toi serait si vide.*

Que de dangers ô cher ami, que de dangers !

Oui, laisse donc ces pics glacés, ces étrangers ;

Lorsque que je te saurai loin de notre demeure,

Je tremblerai pour toi, je n'aurai plus une heure,

Je n'aurai plus un seul instant de vrai repos.

— *Que me demandes-tu ? ne plus aller là-haut !*

Mignonne, en mon sommeil leur vision me hante,

Mon cœur s'épanouit sur les cimes ; je chante ;

Transfiguré, je vibre aux souffles purs des monts,

Là-haut, je rêve à toi ; tu parles, je réponds...





Un mariage écrit au ciel

Un auteur ascétique qui a publié un nombre incroyable de petits traités dévots, un peu à l'eau de rose, intitulé, je crois, un de ses livres : *Les mariages écrits au ciel* .

Il pourrait bien avoir raison. Il n'y a pas de hasard. La Providence dirige les événements de cette vie pour notre bien : la Providence a son plan qui échappe à nos regards myopes : épreuves, maladies, succès, tout est préparé, tout est prévu. Tout doit nous servir. Il n'y a rien de choquant, certes, d'affirmer qu'un événement aussi important que le mariage de deux chrétiens est écrit, préparé au ciel. Si un cheveu de notre tête ne tombe point — ainsi que l'enseigne l'évangile — sans que notre Père céleste ne l'ait voulu, si, comme le dit le livre sacré, Il s'occupe d'un passereau et lui donne la graine nécessaire à sa subsistance, les décrets éternels sauront faire éclore les circonstances qui nous sembleront fortuites afin que naissent, un jour, au jour marqué, des enfants de Dieu, de futurs élus.

Je fus très vivement frappé de cette idée, un jour où je gravissais la pente roide de la montagne pour donner une conférence au village de X. C'était la veille de Noël, peu d'années avant la grande guerre.

J'avais passé deux jours chez un ami, médecin d'un gros village, et j'avais dévalé non sans peine d'un sentier glacé qui conduit à E. Vingt fois j'avais risqué de me rompre le cou ou de me casser une jambe. J'atteignis

enfin la route carrossable à temps voulu pour prendre le traîneau de la poste, un lamentable traîneau, une simple caisse, un véhicule préhistorique. Les postes suisses sont généralement confortables, mais dans les montagnes elles laissent parfois fort à désirer. Je m'enveloppai dans mon manteau, mais au bout d'un quart d'heure j'étais complètement gelé; pas de couverture à mettre sur les genoux; un peu de paille humide seulement au fond de la caisse. Je me mis à battre la semelle vigoureusement. J'en avais pour deux bonnes heures, et je pestais contre l'Office fédéral des Postes.

Le postillon — un homme de plus de soixante ans à la figure tannée, au nez gros et vermillonné — ne compatissait pas le moins du monde à mes jérémiades.

— Que vous êtes donc douillets, vous autres jeunes gens; vous avez du sang de grenouille dans les veines. Je fais, moi, tous les jours cette route, par tous les temps. Il ne fait pas froid, ce matin.

— Pas froid! Nous avons certainement douze degrés centigrades au-dessous de zéro.

— C'est possible, monsieur. Ah! j'aurais voulu vous voir la semaine dernière; nous avons de dix-huit à vingt degrés; ça piquait un peu, je veux bien, mais on prend patience.

— Vous auriez pu emporter une couverture, une bonne couverture de laine. Je parie qu'on vous en fournit une.

Le postillon me fixa de ses yeux gris où pointait une lueur de malice :

— Que oui, que oui, il y a bien une couverture de bonne laine. Je l'ai oubliée à R. Vous n'êtes pas perdu pour souffrir un peu; il y a des hommes plus malheureux que vous...

Il donna un coup de fouet à son cheval....

— Je veux bien l'admettre, mais vous auriez pu....

— Sans doute j'aurais pu, il y a bien des choses que j'aurais pu faire et que je n'ai pas faites ; j'aurais pu étudier comme mon père (Dieu ait son âme), et, au lieu d'être postillon, je serais notaire et avocat comme vous ; et vous auriez pu, vous, mon bon monsieur, être postillon à ma place, et je parie que vous seriez de mauvaise humeur comme je le suis souvent et peut-être plus souvent que moi, s'il vous fallait voyager par le chaud ou le froid. Notre père Adam aurait pu ne pas pécher ; Rome aurait pu n'être pas bâtie ; j'aurais pu n'être pas bavard et même muet. On va loin avec vos : vous auriez pu ne pas oublier la couverture.

Le bonhomme m'amusait : Je lui dis :

— Vous auriez pu devenir président de la commune de M.

— Président (les Français diraient maire) je l'ai été ; je l'ai été pendant neuf ans pleins : neuf ans de luttes électorales, neuf ans de fatigue et de soucis ; ça m'a coûté un bon quart de ma fortune... j'aime mieux être postillon.

Le chemin était à peine tracé dans la neige et le cheval avançait lentement ; à mesure que nous montions, la difficulté augmentait. Le postillon commença à tempêter contre le nouveau président qui n'avait pas envoyé le triangle, le matin même, pour déblayer les neiges amoncelées.

— Mon cheval n'en peut plus, nous serons peut-être obligés de rebrousser chemin.

— Impossible, je suis attendu ce soir pour la conférence.

— Au diable votre conférence ! Si vous tenez à la donner, vous irez à pied ; je ne vais pas plus loin que M., mon cheval est fourbu.

— Demandez-en un à M. Je ne puis pourtant pas faire à pied un si long trajet avec un tel amoncellement de neige : il me faudrait quatre à cinq heures, je parie.

Le cocher me regarda du coin de l'œil :

— Vous ferez comme vous voudrez, ça ne me regarde pas. Pour moi, je redescendrai quand mon cheval aura mangé et qu'il sera reposé.

— Quel contre-temps ! Y a-t-il au moins une auberge à M. ?

— Une auberge, non ; il n'y a que la «pinte» d'Etienne Genoud. On vous servira volontiers, je pense, du pain et du fromage... Mais, à propos, monsieur l'avocat, pourquoi n'iriez-vous pas chez le boulanger ? c'est la dernière maison du village... le boulanger Jules Frasserein. La maison est neuve. Sa jeune femme vient de la plaine, de Chalais ; elle est bonne cuisinière, dit-on, elle vous préparera un joli fricot.

— Mais, je connais Jules Frasserein. Conduisez-moi jusqu'à sa maison.

— Non, monsieur l'avocat ; je n'irai que jusqu'à la troisième maison, celle de la poste. Cinq minutes vous suffisent pour aller chez Frasserein. Ce qui est dit, est dit. C'est un de vos amis, tant mieux ; il vous trouvera un autre cheval, si c'est possible.

Le Président-postillon arrêta son cheval devant le Bureau des Postes et je descendis. Je saluai le cocher qui me répondit par un hochement de tête. Je n'étais pas dans les papiers du bonhomme, c'était évident. A propos de quoi pouvait-il me porter rancune ? Je me le demandai tout en montant la rue assez roide du vil-

lage. Je n'avais jamais eu l'occasion de plaider contre lui.

— Ah ! j'y suis, me dis-je tout à coup ; j'ai sans doute plaidé contre un de ses partisans (sans m'en douter, certes) et j'aurai gagné ce procès. Ce ne peut être que cela. Pas de partis politiques là-haut, mais des partis de famille. On appartient au parti Genoud ou au parti Métrailler par le fait de sa naissance, et on reste fidèle au dit parti jusqu'à la mort. On est prêt à tous les sacrifices pour son parti ; on lui appartient corps et âme.. Si c'est nécessaire — et cela arrive au moins une fois tous les trois ans — on donnera et on recevra des coups dans les bagarres, naguère même les piqûres de mignons couteaux, longs d'un centimètre, et forgés tout exprès pour larder le ventre des lutteurs dans les bagarres électorales.... sans danger de les occire. Il aurait pu m'en raconter long, l'ex-président, qui dirigeait sans doute ces charmantes manœuvres de son parti, mais de loin, prudemment abrité dans sa maison avec son état-major... Certainement j'ai dû plaider contre un de ses vassaux...

J'arrivai à la boulangerie Frasserein, une jolie maison neuve, au bord de la route ! J'entrai. Le boulanger se leva vivement et me tendit la main :

— Quelle heureuse surprise ! Vous, vous, monsieur Tornay ! Il y a bien quatre ans que je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer. — Vous n'avez pas encore dîné, je suppose ; faites-moi le plaisir de dîner avec moi, avec nous, en famille. Je veux vous présenter ma femme et mes enfants. Le repas sera modeste. A la montagne, il faut se contenter de peu, mais je sais que vous n'êtes pas difficile, et, ce peu que je puis vous offrir, ce sera de grand cœur.

Comment refuser une invitation aussi cordiale ? J'avais gardé le meilleur souvenir de Jules Frasserein.

J'avais fait sa connaissance, sept ans auparavant, lorsqu'il était apprenti mitron dans nos murs, je veux dire, dans notre bonne ville de Sion. Il était membre du cercle ouvrier et j'assistai souvent aux séances, invité par l'aumônier qui me demandait des conférences sur la question sociale. Frasserein était incontestablement mon auditeur le plus sérieux. Ses camarades n'avaient pas tous l'air de jouir beaucoup de mes explications sur ces graves questions. Ils m'écoutaient poliment sans doute, mais leurs yeux perdus dans le vague me disaient assez qu'ils me traitaient de raseur. Il faut dire pour leur excuse qu'un bon nombre de ces apprentis ne me comprenaient pas très bien ; ils venaient de la Suisse allemande ou italienne et n'avaient commencé que depuis peu de temps à jargonner quelques mots de français. Une partie de billard ou de cartes (le jass dont tous raffolent) eut mieux fait leur affaire. Quand ils étaient trop embarrassés à me suivre, je parlai allemand, et, alors, il fallait voir les yeux vagues s'illuminer, et c'était un plaisir singulier pour moi de constater la joie peinte sur leurs bonnes joues replètes.

Frasserein, lui, goûtait fort mes causeries. Très intelligent, il lisait avec un zèle digne d'éloges les bouquins sérieux que je lui passais. Il ne se contentait pas, me disait l'aumônier, d'étudier avec zèle les questions sociales, mais il était devenu un propagandiste ardent de l'organisation chrétienne-sociale. Les socialistes redoutaient ce jeune homme enthousiaste de toutes les belles causes, et un soir, trois jeunes socios l'avaient attendu au coin d'une rue et ils l'avaient assez malmené. Sans l'arrivée fort opportune de quelques braves gens, le pauvre mitron aurait perdu le goût du pain pour bien des semaines. Son apprentissage achevé, il était parti pour la Suisse allemande principalement dans l'intention d'étudier le fonctionnement des caisses rurales de

crédit mutuel et l'organisation des coopératives de l'organisation chrétienne-sociale.

Caisses rurales et coopératives, c'était à son avis le moyen efficace de lutter sur le terrain pratique contre le socialisme. Ses convictions religieuses étaient profondément choquées par les principes matérialistes et anti-chrétiens du socialisme, cette «Eglise du diable», disait-il avec conviction.

Frasserein était revenu dans nos montagnes, et il avait travaillé à Martigny, à Sierre et ailleurs. Je l'avais un peu perdu de vue, depuis quelques années, mais je savais qu'il avait conservé toute sa belle ardeur juvénile et qu'il avait réussi à fonder plusieurs caisses rurales et des coopératives dans la plaine du Rhône et dans les vallées latérales.

Après quelques instants de causerie où nous rappelâmes nos souvenirs, il m'avait prié de l'attendre deux minutes. Il revint avec ses deux aînés Léopold, un délicieux moutard de trois ans et demi, et Martin, plus jeune d'une année. Deux beaux garçons débordants de santé et pas interloqués le moins du monde en présence d'un inconnu. Il m'expliquait ce qu'on pourrait presque considérer comme un phénomène à la montagne :

— Ils voient défiler tant de monde dans ma boutique, ces chers petits, que rien ne les étonne ; non seulement des clients (grâce à Dieu mes affaires prospèrent), mais tous ceux qui viennent ici pour la caisse rurale et les membres de la copérative.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le corridor.

— Entrons une minute à la coopérative de consommation. Je vous présente ma belle-sœur Louise. Louise, voici M. l'avocat Tornay de Sion ; mais tu l'as entendu, je crois, une fois ou deux.

La jeune fille me salua :

— Mais, oui, monsieur l'avocat ; j'ai eu le plaisir d'assister aux deux conférences que vous avez données à Chalais, il a cinq ans, la première sur l'Eglise catholique et la question sociale, l'autre sur l'Alcoolisme.

Des femmes et des enfants entrèrent, un carnet à la main. Nous laissons les deux enfants avec leur tante et nous rentrons à la boulangerie. Frasserein me parlait de son séjour à Saint-Gall, centre du mouvement chrétien-social. Il avait eu le plaisir de faire la connaissance du chanoine Jung :

— Je vous ferai voir ses lettres ; je les conserve comme des reliques. Après Dieu, c'est à vous, monsieur l'avocat, que je dois ma vocation sociale.

— Ce que j'ai fait est si peu de chose : j'ai donné la théorie, vous, mon cher ami, vous avez tiré les conclusions pratiques, et la théorie elle-même est loin de vous être inconnue.

Il sourit et ajouta :

— Sans vos conférences et vos causeries que serais-je devenu ? un boulanger comme il y en a des milliers parmi les catholiques suisses, sans autre idéal que de faire du pain savoureux et de gagner honnêtement ma vie, rien de plus. Vous m'avez ouvert des horizons tout nouveaux... vous avez même fait davantage, après le bon Dieu sans doute, vous m'avez procuré le bonheur...

— Vous m'intriguez, Frasserein.

— Oui, c'est un peu, même beaucoup à mon enthousiasme social que je dois d'avoir trouvé une bonne et sainte femme que je vous présenterai tout à l'heure. La Providence a tout arrangé pour le mieux.

Il me serra les mains avec effusion.

— Je vais vous raconter comment j'ai connu Marthe.

A mon retour de Saint-Gall, j'ai travaillé pendant huit mois à Chalais. Il va sans dire que j'ai fait tout mon possible pour répandre mes idées sociales. J'ai pu alors voir le zèle et le dévouement inlassables d'une jeune fille, Marthe R. Elle ne se rebutait jamais ; elle était toujours prête à m'aider. M'aimait-elle déjà ? je ne crois pas. Elle m'a dit maintes fois qu'elle se demandait si sa vocation n'était pas le couvent.

Ce qui l'aurait attiré surtout dans la vie religieuse, c'était le désir puissant, presque violent, de se dévouer corps et âme au service du prochain, de se sacrifier pour lui. Elle avait été profondément touchée en lisant cette page de l'évangile où le Sauveur déclare nettement que le bien fait au prochain il le considère comme fait à Lui-Même :

« J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger... »

Et surtout :

« J'étais en prison, vous m'avez visité. »

Donc, se disait-elle, Jésus est là, dans cette prison ; même en visitant un criminel, un assassin j'ai visité le Christ, consolé Jésus-Christ qui souffre et pleure dans ce cachot... Et elle songeait : Si je vais chez les bonnes sœurs de l'hôpital, à Sion, il y aura les malades à soigner, Jésus-Christ à soigner en toute vérité. Que ce serait doux et beau !... mais il y avait les opérations auxquelles il faudrait assister, et voir couler le sang lui donnait des frissons ; non, elle n'aurait pas le courage nécessaire. Elle l'aurait eu ce courage, j'en suis convaincu maintenant que j'ai pu la voir assister un médecin, lors d'un accident arrivé à notre voisin à demi écrasé par une automobile : elle fut plus vaillante que moi en cette circonstance... Et ce fut pourtant cette crainte qui la détourna de l'hôpital de Sion. L'enseignement l'intéressait moins, et elle ne s'était jamais re-

présentée sous la guimpe noire des Ursulines. Elle aimait la prière, et cependant jamais elle n'eut l'idée de frapper à la porte des Bernardines de Collombey. Les bonnes sœurs de Vérolliez, près Saint-Maurice, celles-la, oui, elles les aimait bien ; elle avait songé qu'il serait beau d'être une petite sœur des orphelines, une humble sœur de Jésus-Christ-enfant... mais, il y avait les quêtes, car les bonnes sœurs n'ont pas de ressources suffisantes et, être un jour quêteuse ne lui souriait guère ; et il y avait aussi la clinique de Saint Amé, et, là aussi, il faudrait voir couler le sang, assister les médecins...

Elle n'avait au reste aucune répugnance pour le mariage ; elle se disait : Si un bon chrétien me demande de l'épouser, il faudra prier le bon Dieu de m'éclairer, puisque ma vocation religieuse est incertaine. Là aussi je pourrai faire du bien et me dévouer. Marthe était donc indécise. Elle ne songeait pas le moins du monde que l'idée pourrait me venir de la demander en mariage. Nous étions presque des camarades, nous occupant des mêmes œuvres sociales ; sans la moindre arrière-pensée. Un jour cependant, elle me l'a avoué longtemps plus tard, il lui vint cette idée qu'elle trouva saugrenue au premier instant : Si un brave garçon comme Jules Fraserein, demandait ma main, je dirai oui tout de suite.

Elle rejeta bien vite cette pensée : Je suis sotté, jamais il ne pensera à moi.

De mon côté, j'avais ouï dire par Marthe elle-même qui n'en faisait pas mystère, qu'elle songeait à prendre le voile... J'avais, moi, l'intention de fonder une famille et je demandai au bon Dieu de m'aider à faire un choix excellent. Je m'étais dit plus d'une fois : Si Marthe n'allait pas au couvent, ce serait elle que je rechercherais... mais je ne veux pas la disputer au bon Dieu, certes... Je ne songeais donc nullement à elle ; cela m'au-

rait semblé aussi aventureux et stupide que de rêvasser par exemple que j'épouserai la princesse Yolande ou Mafalda...

— Et comment l'heureux dénouement est-il arrivé, demandais-je.

— Très simplement : la Providence a tout arrangé.

En ce moment la porte s'ouvrit et une jeune femme entra, un bébé dans les bras :

Jules me dit :

— Je vous présente ma femme, Marthe, et voici Françoise, notre enfant.

Il se tourna vers Marthe :

— Mais, tu connais, je crois, monsieur l'avocat Tornay.

— Sans doute, Monsieur, j'ai assisté à vos conférences, à Chalais...

— Ah ! je me souviens maintenant de vous avoir vue. N'étiez-vous pas secrétaire ou trésorière (je me souviens plus exactement) du syndicat féminin ?

— Secrétaire, monsieur l'avocat... Mais faites-nous le plaisir de venir dîner, nous parlerons du passé un peu plus tard.

La jeune femme était bien un cordon bleu, comme me l'avait dit le postillon. Ce fut elle-même et sa sœur qui nous servirent tour à tour. Le ménage n'avait qu'une petite bonne de douze ans, gauche et timide qui s'occupait du bébé, surveillait aussi la boulangerie et la boutique de la coopérative, à l'heure des repas.

Lorsque Madame Marthe nous eut servi le café, elle prit place à table, et son mari lui dit :

— Si tu nous racontais, ma chère, comment c'est dénoué notre petit roman.

Elle hésita une minute, puis :

— Je veux bien, dit-elle. J'étais indécise, très indécise. Fallait-il imiter ma cousine Allodie et prendre le voile ? ou attendre un ou deux ans pour voir les événements, c'est-à-dire une demande en mariage possible, à condition que le candidat fut un chrétien modèle ; j'étais très décidée sur ce point ; c'était une condition indiscutable... Si le prétendant n'avait point été à mon gré, je n'étais ni effrayée ni embarrassée, il me restait encore à décider entre le voile ou les coiffes de sainte Catherine. Je me dis : allons faire un pèlerinage au sanctuaire de Longeborgne. La sainte Vierge m'obtiendra de son divin Fils la lumière qui me fait défaut...

Le 13 juin, un dimanche, dès cinq heures, j'étais en route. Ma sœur Françoise m'accompagnait. Elle n'avait pas les mêmes hésitations, elle. Pas l'ombre de vocation religieuse. Elle pèlerinait pour prier la Vierge de lui faire trouver un mari. Françoise n'était pas si difficile que moi ; le premier mari venu lui eut paru bon, pourvu que ce fut un joli garçon. Au sortir de la messe quelle ne fut pas notre surprise de voir devant la chapelle Jules Frasserein, le boulanger, notre grand apôtre social ; il était venu en pèlerinage comme nous. Sans embarras, puisque nous nous voyions presque tous les jours au cercle social, nous convenons de faire un pique-nique, à quelques pas du sanctuaire.

Le dîner fut très gai. Françoise dit tout à coup :

— M. Jules, je devine que vous avez fait un pèlerinage à Longeborgne afin que la sainte Vierge vous fasse trouver celle que votre cœur désire, une femme vaillante, dévouée comme vous aux œuvres sociales, une bonne chrétienne.

Je dis à ma sœur :

— Vraiment, Françoise, tu es d'une audace !

Il se hâta de dire :

— Ne lui en voulez pas, mademoiselle Marthe, de ces paroles ; nous sommes bons camarades, j'aime cette belle franchise... soit, je ne vous le cache pas. J'ai l'intention de remonter là-haut dans notre village et d'y établir une boulangerie et j'ai formé le projet de me marier... mais qui épouserai-je ? je ne sais pas. J'ai prié la sainte Vierge d'arranger les choses ; elle nous a été donnée pour mère par le Sauveur, et j'ai confiance en elle ; cette maman du ciel me fera trouver, au moment opportun, celle qui m'est destinée par la Providence. Je crois, moi, que tout est arrangé là-haut.

— C'est bien à peu près ainsi que tu as parlé, Jules, je m'en souviens très bien.

Il lui sourit :

— Oui, Marthe, ce doit être à peu près ainsi, mais continue, je t'en prie.

Elle m'offrit une seconde tasse de café :

— Non, merci madame. Achévez votre récit, je vous en prie aussi.

— Et, voici tout à coup, que cette folle de Françoise murmure d'un ton mystérieux : Si je n'étais pas la sœur de Marthe, je pourrais vous dire (mais cela ne convient pas, puisque je suis sa sœur) je pourrais vous dire...

— Que pourriez-vous dire, c'est ça que j'ai presque crié avec angoisse, interrompit Jules.

Sa femme reprit :

— Françoise fit simplement : elle, elle, Marthe.

Il demanda :

— Que voulez-vous dire : elle, elle, Marthe ?

Et Françoise :

— C'est clair, vous avez compris.

Le boulanger se leva. Il dit : je vis tout tourner en ce moment. Je me tus, puis je regardai les jeunes filles. Françoise riait et Marthe était rouge comme une pivoine. Je dis : Mais c'est impossible ! Mademoiselle Marthe veut entrer au couvent, c'est décidé, tout le monde le sait.

Et Françoise de déclarer :

— Ce n'est pas certain, mais pas du tout. Pourquoi Marthe est-elle venue ici, ce matin ? pour prier la sainte Vierge de l'éclairer. Aller au couvent ou se marier, elle ne sait pas, non, elle ne sait pas, elle fera ce que le bon Dieu veut. Et je vous dis moi que si un bon chrétien comme vous se présente, elle n'hésitera pas longtemps.

La jeune femme reprit la parole :

— Il m'interrogeait du regard, il continuait à rougir comme moi. Je me décidai : Oui, monsieur, ma sœur a dit la vérité.

Jules continua :

— Je dis : Mademoiselle Marthe, voulez-vous être ma femme. Je ferai de mon mieux pour n'être pas trop indigne de vous. Elle mit sa petite main dans la mienne :

— Je veux bien, car je crois que c'est le bon Dieu qui a arrangé tout cela : ce pèlerinage le même jour, même le bavardage de Françoise... Je n'aurais jamais osé parler la première.

— Allons remercier la sainte Vierge...

— C'est la conclusion de notre petit roman, remarqua Jules. N'avais-je pas raison de vous dire que la Providence dirige les événements ? et que le bon Dieu écrit à l'avance les mariages dans le livre céleste, puisque Il a voulu, par ce sacrement, peupler le ciel.

Je répondis :

— Je n'en doute pas et je veux vider mon verre à la santé des époux.

La belle-sœur vint annoncer qu'on amenait le mulet demandé et que je pourrai continuer ma route.



Ce volume porte le sous-titre : contes, et cependant le récit que vous venez de lire est parfaitement authentique. Marthe (son nom véritable n'est pas celui-là) est morte pendant la grippe qui sévit avant la fin de la guerre mondiale. Son portrait est fidèle, et fidèle aussi celui de son mari. J'ai dû changer son nom et sa profession, car on pourrait le reconnaître... et il vit encore, notre modeste héros. Il est inconsolable de la mort de sa femme :

— C'était une sainte, me disait-il, la dernière fois que je le revis, après la terrible épreuve qui l'a frappé. Heureusement, ajoutait-il, il me reste ces quatre enfants ; ils lui ressemblent tous les quatre. Dieu veuille qu'ils lui ressemblent aussi moralement. Je l'espère. Voyez Françoise, n'est-ce pas sa maman ? et pieuse comme elle. Elle ne ment jamais. Et vaillante... Ma pauvre Marthe !

Et Jules Frasserein pleura comme un enfant.







THEODULINE

(La mère de la fiancée est terrassée par une grave maladie, deux ou trois jours seulement avant le mariage. Maurice, l'aîné des garçons (onze ans) descend à la cure en pleine nuit et revient avec le vicaire de Bagnes).

LE VIATIQUE

*La mourante aussitôt a confessé ses fautes.
Qui n'a jamais failli ? Les âmes les plus hautes,
Pierre embrasé d'amour pour son Maître adoré,
David, le saint prophète, un moment ont erré ;
Leurs soupirs, leurs sanglots ont fait leur âme grande,
Plus pure que jamais. Repentir, sainte offrande,
Encens divin que l'ange, en son rapide essor,
Porte au ciel attentif dans un calice d'or.
Le prêtre sort, il va chercher Jésus-hostie,
L'Emmanuel, le Dieu vivant, l'Eucharistie.
La lampe, étoile d'or, brille devant l'autel,
L'humble autel où le Christ adoré descend tel
Qu'il descendit des cieux dans le sein de Marie.
La nuit, quand l'homme dort, la pauvre lampe prie,
Se consume devant le Christ anéanti,
Plus voilé qu'à la crèche et même plus petit...
Le prêtre revêtu du surplis qui rappelle
La candeur de l'enfance a quitté la chapelle ;
Maurice le précède, une lanterne en main.*

*A sa pâle lueur on suit l'étroit chemin.
Le vicaire et l'enfant rentrent chez la malade.
Jésus va lui donner la divine accolade,
Le grand baiser d'amour, le baiser unissant
Ce ver de terre, l'homme, et Dieu, le Tout-Puissant.*

*Bernard avec ses fils, près de Théoduline,
Ecoute en sanglotant les oraisons latines.*

*— O femme, vous avez reçu le pain sacré,
Dit le prêtre ; Jésus, le Sauveur adoré,
Demeure en vous, Il est à vous, c'est votre vie ;
Dites-lui bien, puisque à sa table Il nous convie,
Qu'Il vous donne son corps, Lui plus grand que le ciel :
Je ne suis plus qu'à Vous pour l'amour éternel.*

*Elle baise la croix de bronze qui s'oxyde,
Et le vicaire a pris une blanche pyxide ;
Il oint les sens de l'huile sainte en demandant
Qu'elle triomphe de l'enfer.*

*A cet instant
La mourante qui sent augmenter sa faiblesse,
Se soulève à demi :*

*— Mes enfants, je vous laisse ;
Dieu nous aime, et toujours il agit pour le mieux...
Morte, je veillerai sur vous du haut des cieux...*

*L'amour que j'ai pour vous n'y saurait être moindre
Il grandira ; venez tous, un jour, m'y rejoindre ;
Oui, tous, que pas un seul ne manque au rendez-vous.*

*Me le promettez-vous, le promettez-vous tous ?
— Nous vous le promettons, dirent-ils tous ensemble.*

*— Mais il faut pour cela, mes chéris, qu'on ressemble
Au bon Jésus, notre Sauveur, le Frère aîné,
Le modèle divin que Dieu nous a donné ;
Soyez bons, soyez purs, enfants, soyez des anges,
Tels que cet innocent qui sommeille en ses langes.*

*Théoduline écoute et jure-moi ceci,
Il le faut pour ôter de mon cœur tout souci,
Jure-moi de veiller sur tes sœurs et tes frères.*

— *Oui, je vous le promets ; les doctrines contraires
A notre sainte foi ne les souilleront pas ;
Je veillerai sur eux, je guiderai leurs pas ;
Je vous jure à genoux, ô maman, de le faire ;
Ils ne respireront qu'une pure atmosphère,
De piété, d'amour de Dieu, je le promets.*

*Priez qu'à mon serment je ne manque jamais,
Que je garde le dépôt saint qu'on me confie :
Qu'il faille un sacrifice, et je me sacrifie.*

*Et le prêtre invoquait les saints à haute voix ;
Il fit sur la mourante un grand signe de croix.*

Le vicaire ajouta :

— *Partez, âme chrétienne.*

*Comme après la grand'messe et la dernière antienne,
Dans le chœur on éteint les cierges de l'autel,
Elle rendit son âme à son père du ciel.*

*Théoduline en pleurs prit dans son lit de ouate
Un beau cierge béni le jour de Sainte Agathe
Et le tint allumé sur le corps en priant.*

*Le visage était grave et presque souriant,
Car l'âme du mourant, alors qu'elle s'envole,
Voit sans doute plus loin que ce monde frivole,
Elle entrevoit peut-être ou du moins quelquefois
Le Dieu qui l'a créée :*

*Oui, c'est Vous, je vous vois,
Je Vous aime, ô mon Tout ; oui venez, je Vous aime
La mère souriait en ce baiser suprême.*

AU CIMETIERE

*Lentement,
On approche,
Lentement,
Lentement,
Et la cloche,
Tristement,
Tristement,
A cette heure,
Prie et pleure,
Mornes glas,
Hélas !*

*Regardez passer ce lent cortège...
Les voiles blancs et les noirs jalots...
Paysans, la foi qui vous protège,
Vous fait résignés : peu de sanglots,
Et pas un cri faux ; l'âme endeuillée
Souffre et de vrais pleurs, seule, est mouillée.*

*On porte en avant la pauvre croix,
Et la bière suit, la noire bière ;
La croix, étendard du Roi des Rois...
Car Il gisait mort sous une pierre,
Mais Il s'est levé vivant, vainqueur :
Gardez cet espoir au fond du cœur.*

*Lentement
On approche,
Lentement,
Lentement,
Et la cloche
Tristement,
Tristement
A cet heure
Prie et pleure ;
Mornes glas,
Hélas !*

*A nos yeux, c'est vrai, la mère est morte,
Plus de mouvement et plus de bruit,
Elle ne voit plus... Non, non, qu'importe,
Déjà le soleil dore sa nuit ;
Son corps est livré, seul, à la terre,
L'âme vit toujours, joyeux mystère.*

*Cloche chante,
Cette fois,
Chante, chante
D'une voix
Très touchante
Pour l'adieu
De cette âme,
Va, ton Dieu
Te réclame,
Monte à Dieu.*

HEURES D'ANGOISSE

Les voilà de retour enfin à Sarreyer,
 Et le feu, le beau feu commence à flamboyer.
 Les enfants sont assis en rond près de la flamme ;
 Théodule s'éveille et le bébé réclame
 A cris desespérés le sein de sa maman ;
 Théoduline accourt avec du lait fumant ;
 Il faut débarbouiller la sœurlette, les frères,
 Tremper la soupe, balayer, rincer les verres...
 Le soir vint, elle était fatiguée à l'excès,
 Mais heureuse ; ce premier jour est un succès.
 Allumant au plafond la lampe de pétrole,
 Elle va jusqu'au bout achever son beau rôle.
 — Maintenant la prière ; allons, tous à genoux...
 Et vous, mon père aussi, s'il vous plaît avec nous...
 Bernard très soucieux morne, se laissa faire,
 Hé quoi, prier ! cela ne lui souriait guère ;
 D'habitude, au moment où l'on priait le soir,
 Devant le vieux fénil le père allait s'asseoir
 Avec les voisins : Jean, Michel, Pierre ou Philippe,
 Jaser un brin en culottant sa courte pipe ;
 On devisait du temps, on parlait des troupeaux :
 Les épis étaient lourds, les regains seraient beaux,
 On aurait de l'argent aux vendanges prochaines...
 Et Bernard réchauffait de très vieille rengaines ;
 Esprit fort qui mangeait volontiers du curé,
 Il avait des mots vifs et des détails poivrés...
 Les voisins souriaient d'une façon civile.
 Dame ! il était allé bien loin, dans la grand'ville...
 Lui prier ? Il aimait sa fille... il eut le cœur
 De ne pas refuser avec un ton moqueur ;
 Il se mit à genoux sur l'escabeau d'érable.
 Les enfants sont rangés près du lit vénérable

Où la mère était morte entre les bras de Dieu.
 — O souvenirs poignants, ô le dernier adieu !
 La prière monta recueillie et très douce,
 Tels ces trilles d'oiseau fusant du nid de mousse.
 Bernard redit les mots sacrés en hésitant...
 Bernard songe... prier... le faut-il ? elle entend...
 Chère femme ! pourquoi cette larme brûlante
 Qui roule sur sa joue, amère et consolante
 A la fois ?

Tous dormaient après ce jour de deuil,
 Mais regardez, Théoduline est sur le seuil,
 Epiant tous les bruits pour quitter sa chambrette.
 La voici dans la rue, elle court et s'arrête
 Devant l'humble chapelle au grillage noirci,
 Elle entre, s'agenouille :

— O Jésus, me voici.

Seigneur, que voulez-vous ? j'ai fait ma rude tâche,
 Pendant ce premier jour je n'ai point été lâche,
 Mais puisque on a fini de publier mes bans
 Que je vais donc avoir de soucis absorbants,
 Diriger mon ménage et celui de ma mère !
 L'un et l'autre n'aura qu'une part trop sommaire
 De mon temps, mais ce n'est pas ma faute ; soyez
 Présent toujours, me suppléant à ce foyer,
 Et donnez-moi le cœur, la force et le courage
 Pour faire vaillamment ce double et lourd ouvrage.
 Elle regarde vers l'autel éperdument ;
 D'un douloureux frisson saisie en ce moment,
 Tout son être frémit... et cachant sa figure,
 Elle pleura...

— Mon Dieu, j'irai voir à la cure,
 Demain matin, et je ferai tout mon devoir,
 Tout ce que Vous exigez... Mon Jésus, au revoir,
 Et, fermant la chapelle, elle court et sanglotte.
 Elle tremble écoutant se plaindre une hulotte.



Les demoiselles Martineau

Une exquise soirée de mai parfumée et tiède. Une foule de Séduinois pénétraient dans la cathédrale pour assister à la récitation du chapelet et au salut. A la sortie, je fus accosté par le professeur P. Il était accompagné du jeune médecin R. Le professeur nous dit :

Je vous propose une petite promenade à Valère ; c'est là que je vais volontiers prendre un bain d'air frais.

Nous dépassons l'Hôtel de Ville et nous grimpons la ruelle du vieux quartier du collège des jésuites :

— Ah ! voici les demoiselles Martineau, fit le professeur, et il leur tira un grand coup de chapeau en disant :

— Bonsoir, mes demoiselles.

Nous les saluons aussi, et le professeur leur demanda des nouvelles de leur santé :

— Excellente, monsieur le professeur, dit mademoiselle Céline, l'aînée, une petite vieille proprette, vêtue de noir, excellente, du moins en ce qui me concerne ; ma sœur Françoise, elle, a moins de chance que moi : ses bronches sont délicates, elle tousse facilement, un rien l'enrhume, et elle est quelque peu asthmatique.

Le professeur fit la remarque qu'un accès d'asthme n'offre aucun danger, et que c'est même un brevet de longue vie.

— Peut-être, dit mademoiselle Françoise, en tous cas ces malaises ne m'ont pas empêché de dépasser largement les soixante-huit ans. Céline est mon aînée de trois

ans ; elle atteindra quatre-vingt ans, je veux le parier. Pourtant ce ne sont pas les soucis qui nous ont manqué :

— Ne te plains pas, Françoise... maintenant nous touchons au port, cette année, enfin, nous achevons de payer cette lourde dette... Oui, Françoise, si tu n'avais pas ces petites misères, qu'aurais-tu encore à souffrir ? et il faut bien avoir quelques peines en ce pauvre monde pour gagner des mérites.

— Je veux bien, remarqua Françoise en souriant, mais toi, ma chère, qui te portes comme un charme, tu n'auras plus désormais ton lot de souffrances.

Céline répliqua :

— Le bon Dieu saura bien m'envoyer quelques épreuves utiles ou nécessaires après la grande qu'il nous a octroyée... mais nous vous empêchons de faire votre promenade à Valère. Rentrons, Françoise ; bonne promenade, messieurs.

Nous reprîmes notre ascension. Le médecin demanda :

— Quelle est cette épreuve dont parlait mademoiselle Céline ?

J'ajoutai :

— Et cette lourde dette, enfin payée ou presque ?

— Hé quoi ? vous, deux Sédunois de vieille roche et qui n'avez guère quitté Sion sinon pour aller à l'Université de Lausanne, vous ignorez ces choses ! vous ne savez rien de la vie héroïque — je n'exagère pas — des demoiselles Martineau, ces humbles lingères ! Comme on oublie vite ! Vous avez remarqué, et cela vous a surpris peut-être, le grand respect que je porte à ces vieilles femmes. Elles le méritent. Mais nos éloges sont mesquins vraiment. Si cela dépendait de moi, je leur donnerais le plus beau prix de la fondation Carnégie... mais la grimpée est un peu rude pour moi. Si vous le voulez

bien je vous dirai leur vie quand nous serons assis là-haut.

Nous voici enfin sur l'esplanade, sur le « prélet » de Valère. Nous nous asseyons sur l'herbe pour permettre au professeur de reprendre haleine. Les murailles du château de Tourbillon se détachent nettes sur le vert sombre des côteaux voisins. Les glaciers du Bietschhorn étalent leur blancheur mate. En face de nous baille la gorge noire de la Borgne. Des cimes en dents de scie la dominent. On entend la chanson monotone et sourde du Rhône. Un ange lus s'envole d'un clocher lointain.

Le docteur R. s'approcha du professeur :

— Donnez-moi votre main. Bien, votre pouls est normal, vous pouvez nous raconter l'histoire de vos deux héroïnes ; je suis impatient de l'apprendre.

Le professeur sourit :

— Ah ! jeunes gens, jeunes gens ! la jeunesse est une belle chose... quel abîme sépare votre génération de la mienne ! on ne parlait pas de sport quand j'avais votre âge ; nous lisions peu de journaux et peu de livres modernes. Je parle du temps où j'avais vingt ans... c'est à dire cinq ou six ans après la guerre franco-allemande. Nous commençons à découvrir Victor Hugo, Lamartine et Musset ; nous ne savions pas un traître mot des Parnassiens et nous n'avions pas encore entendu parler de Flaubert. Comme cela est changé ! partout s'étalent aujourd'hui les romans des contemporains, et vous êtes aussi bien informés qu'à Lille ou à Bordeaux. Mais, vous qui savez si bien ce qui se passe et s'écrit à Paris, vous qui pourriez me citer sans faute les noms des lauréats du prix Goncourt, vous ignorez des faits autrement intéressants qui se sont passés ici-même, à Sion ou dans le voisinage. Avez-vous entendu parler des jeux de Saxon ?

— Oui, vaguement, répondit le médecin. On a donc joué à Saxon ?

— Furieusement. Quand on parle de Saxon, vous ne pensez qu'à ses asperges, à ses abricots et à ses fraises. Pour nous c'était le bourg dangereux de la roulette. Des médecins ou des industriels, je ne sais pas au juste, y avaient bien découvert une eau thermale qui avait permis de parer la localité inconnue du beau nom de Saxon-les-Bains. C'était une parure honnête et séyante qui faisait oublier le nom véritable qu'on ne tenait pas à afficher : Saxon-les-Jeux. Maintenant que le peuple suisse a voté la suppression des jeux de hasard (et ont-ils bien disparu partout) ? aucun médecin ne conseille encore les eaux de Saxon complètement oubliées... plus de bains, plus d'hôtels.

— C'est vrai dit le Dr R. Nous envoyons nos malades à Loèche-les-Bains. Les Romains et même nos ancêtres gaulois ont connu ces eaux excellentes.

Le professeur reprit :

— Un étranger avait donc installé le jeu de la roulette à Saxon. Je ne vous dirai pas combien de joueurs s'y ruinèrent et combien se suicidèrent à Saxon même, à Martigny ou dans les environs. Cette statistique n'a jamais été faite et ne se fera jamais, mais les suicides furent fréquents, c'est un fait incontestable. Si vous allez à Saxon, vous pouvez monter à l'ancienne église désaffectée qui se trouve au-dessous de la tour des barons de Saxon. Vous pourrez y voir le sang d'un malheureux qui s'y brûla la cervelle après sa ruine. On y célébrait encore la messe aux Rogations ; on n'y a plus offert le saint sacrifice depuis que l'église fut polluée.

Il était interdit aux Valaisans de jouer, mais il était facile d'éluder la défense. C'est ainsi qu'Albert Martineau, le frère des deux vieilles demoiselles que nous avons rencontrées tout à l'heure, un beau et excellent jeune homme que j'ai connu fut amené un jour par des

amis à tenter de s'enrichir rapidement. Il réussit d'abord. Albert Martineau était employé de banque à Sion. La passion du jeu s'empara de lui et il joua une seconde de fois ; il perdit. Albert se laissa séduire et « emprunta » vingt mille francs à la caisse. Il perdit toute la somme. Désespéré, le pauvre Albert tenta de se suicider et se coupa la gorge. Heureusement pour lui la mort ne fut pas immédiate. On le releva baigné dans son sang, et sa sœur Céline accourut ; elle ne lui fit pas de reproches, lui dit d'avoir confiance : elle travaillerait pour rendre les vingt mille francs. Son honneur ne serait pas perdu. Elle fit venir le curé et le mourant put recevoir les derniers sacrements avec un grand repentir. Le secret fut assez bien gardé : le médecin déclara qu'Albert était mort d'une hémorragie et le directeur de la banque veilla à ce que l'affaire ne fit pas de bruit.

Restaient les vingt mille francs à rembourser. Ce ne fut pas une mince affaire. Les demoiselles Martineau non seulement ne possédaient aucune fortune, mais elles n'avaient pas encore achevé de payer les études de leur frère. La sœur cadette Louise était encore à la maison ; elle achevait son apprentissage de lingère. Les trois sœurs se mirent courageusement au travail ; elles savaient que bien des années s'écouleraient avant qu'il leur fut possible de gagner une aussi grosse somme, mais elles étaient encore jeunes et cette tâche ingrate et longue pour maintenir intact l'honneur du nom ne les effrayait pas. Elles étaient trois à unir leurs efforts, mais la plus jeune, Louise se découragea vite. Elle n'avait que dix sept ans lorsque un parti sortable se présenta, et la jeune fille se hâta d'accepter. Les deux aînées ne tentèrent pas de lui faire comprendre que leur propre tâche deviendrait plus lourde. Elles l'aidèrent même à préparer son trousseau. Louise les quitta donc. Pendant qu'elle était là les trois femmes avaient réussi à rembourser qua-

tre ou cinq cents francs chaque année. Elle partie, elles ne purent apporter à la banque à la fin de l'année que trois cents ou même parfois deux cents cinquante francs.

Et elles durent faire pour y arriver des prodiges d'économie. Elles vécurent de peu, presque de rien ; pas un sou de gaspillé. De la viande le dimanche seulement, jamais de vin, pas même ces petites douceurs dont elles étaient si friandes : un franc vingt à un franc trente chaque jour pour la nourriture des deux sœurs. Une simplicité monacale dans leurs vêtements qu'elles faisaient durer un quart de siècle. Elles ne prirent que deux ou trois fois le train pour se rendre à Martigny au baptême de leurs neveux et de leurs nièces...

Eh bien ! le croiriez-vous ? elles étaient joyeuses comme des oiselles. J'ai vécu plusieurs années dans une maison voisine de la leur. Je les entendais chanter toute la journée pendant qu'elles cousaient... Oh ! cette éternelle couture si mal payée. Elles étaient heureuses quand elles pouvaient gagner une pièce de deux francs chacune pour une longue, bien longue journée de labeur incessant, minutieux et pénible. Heureuses étaient-elles quand il n'y avait pas de chômage... O ces bonnes demoiselles Martineau, ces saintes inconnues... et si modestes. Elles n'eurent jamais l'idée de se vanter de ce qu'elles faisaient ; leur dévouement pour ce frère leur semblait tout naturel. Elles auraient été surprises qu'on ait pu penser à se conduire autrement... Ces vieux doigts couverts de piqûres d'aiguilles, je voudrais les baiser !

Il leur a fallu plus de quarante ans pour parfaire cette somme de vingt mille francs. Elles m'ont annoncé, à moi qui suis un de leurs vieux amis, elles me l'ont annoncé en pleurant de joie, qu'il ne leur restait plus que soixante-quinze francs à verser... c'est l'affaire de quelques mois encore... Hé bien, avais-je tort de parler d'héroïsme ?

Le docteur était devenu pensif :

— Est-il possible d'avoir passé tant de fois comme je l'ai fait auprès de pareilles héroïnes sans rien avoir deviné ? Je vais dire à ma femme de leur apporter du travail et de les payer un peu moins chichement qu'on ne le fait d'ordinaire.

J'ajoutai :

— Je ne crois pas que ces veilles demoiselles aient été malheureuses.

Le professeur se récria :

— Malheureuses ! mais non. Elles ont dû évidemment étouffer des rêveries ; elles auront eu des peines, sans doute, des regrets par moments. Elles ont eu leur croix à porter qui n'a pas été légère, j'en conviens volontiers, mais elles étaient chrétiennes et savaient que tous les points qu'elles faisaient non seulement payeraient la dette fraternelle, mais seraient inscrits dans le livre de vie...





THEODULINE

LE SACRIFICE

— *J'ai réfléchi, j'ai mesuré
La grandeur de mon sacrifice,
Mais Dieu le veut, je le ferai...
Ah ! c'est dur. Que Dieu me bénisse.*

— *Je ne puis vous dire: il le faut,
C'est d'une héroïque chrétienne ;
Mon enfant, regardez en haut,
Il faut que Jésus vous soutienne.*

*Elle sort du confessional
Les yeux séchés, tranquille et forte,
Et son visage virginal
Ravit les anges qui l'escortent.*

*Elle s'avance vers l'autel
Et reçoit l'adorable hostie,
L'agneau mis à mort, immortel,
Par qui la force est départie.*

*Maintenant, Il est en son cœur,
Le Christ Jésus, l'Ami suprême,
Le Dieu très bon, le Christ vainqueur,
Lui qu'au dessus de tout elle aime.*

LE GUIDE

— *Dis-le, puis-je quitter, François, mon Sarreyer ?
 Serais-je heureuse alors qu'on pleure à ce foyer ?
 Je ne puis à la fois, fièvreuse ménagère,
 Diriger ta maison, veiller aussi là-haut ;
 C'est là-haut qu'on m'attend et je vais, moins légère,
 Reprendre le chemin que j'ai suivi tantôt.
 Ils sont si jeunes, ces enfants ; l'aîné, Maurice,
 N'a que onze ans à peine, et six mois le cadet...
 Si je te dis adieu, ce n'est point un caprice...*

*Le guide tout en pleurs et très pâle écoutait...
 — Mon père, lui, devrait chercher une nourrice,
 Peut-être prendre femme... aurait-elle du cœur ?
 Peut-être on la verrait traiter avec rigueur
 Tous ces chers innocents, mon filleul, Théodule...
 Père n'est pas dévot ; il se dit incrédule,
 Qu'enseignerait-il donc à ces pauvres petits ?
 Plus jamais de prière, et leur âme immortelle
 Serait souillée... ah ! s'ils perdaient le paradis ;
 Eux, ennemis du Christ ! la chose se peut-elle ?
 Non, je ne le dois pas, non, je ne le veux pas...
 Et puisque il faut souffrir, j'accepte la souffrance,
 En pleurant j'offre à Dieu mon bonheur d'ici-bas,
 En échange du ciel, c'est ma ferme espérance...*

FRANÇOIS

*Je suis peu riche, c'est vrai,
 Mais je suis jeune et robuste,
 Pour tous je travaillerai,
 Je le veux, et c'est bien juste.*

THEODULINE

*Non, c'est trop, trop de bonté,
Cher François, c'est impossible ;
Ce n'est pas la volonté
Du bon Dieu, c'est bien visible.*

FRANÇOIS

*Impossible... en ce moment,
Mais, plus tard... je puis attendre...*

THEODULINE

*Attendre douze ans au moins,
Lorsque je serai ridée...
Non, cela ne se peut point,
O l'extravagante idée...*

*Cela prouve uniquement
Ton amour fort et sincère
Qui jamais ne se dément...
Tiens, je t'offre mon rosaire...*

*C'est mon souvenir, adieu ;
On s'aimera, dis, sans doute,
Au paradis du bon Dieu ?
Que chacun suive sa route.*

FRANÇOIS

*Adieu... laisse-moi poser
Sur ton front, ô vierge austère,
Un pur et dernier baiser...
Adieu donc sur cette terre.*



LE FOYER PATERNEL

*Théo repart le cœur saignant, pleurant tout bas...
On attendait Bernard pour prendre le repas.
— Maurice, du bois sec et de l'eau, mais fait vite...
Le dîner va grand train.*

*— Faut-il que je vous quitte,
Dit-elle en sanglotant à ces gentils marmots ;
Dois-je me marier et partir, en deux mots,
Enfants, vous laisser seuls et m'établir au Châble ?
Elle parlait ainsi tout en mettant la table,
Disposant les «tranchoirs» et les cuillers d'étain ;
— Voilà pourquoi j'allais déjà de grand matin,
Mes biens chers, à l'église...*

*— Oh ! ne dis pas ces choses,
Nous laisser seuls, tout seuls et t'en aller si loin !
Tout en parlant ainsi la mutine Adeline
Embrassait son aînée, et, d'une voix câline,
Ajoutait :*

*— Que feraient sans toi tous ces garçons ?
Et moi j'ai grand besoin aussi de tes leçons ;
Je ne sais pas encor tremper la bonne soupe,
Mais je sais tricoter, et sais comment l'on coupe
Le gros pain noir croquant sur le «tranchoir» de bois.
Tu m'instruiras, je veux être sage, tu vois.
— Ainsi, mes chers petits, vous serez tous très sages
Si je reste avec vous ?*

*Alors tous les visages
S'illuminèrent.*

*— Dis, Théo, tu resteras.
Et tous de se jeter ensemble dans ses bras
Le père en ce moment revint à sa demeure.*

— *Théo, fit Adeline, assurait tout à l'heure
Qu'elle voulait rester avec nous, ne jamais
Nous quitter ; nous serons sages, je le promets.
Que nous sommes contents ! tu remplaces ma bonne,
Ma très bonne maman.*

— *Se peut-il ?*

— *J'abandonne
Mes projets d'avenir pour vous, père, pour eux.
Pourrais-je supporter de les voir malheureux ?
Qui serait leur maman ?*

— *Oui, si jeunes encore.*

— *Ce n'est pas sans souffrir et pleurer, mais j'adore
La volonté de Dieu*

— *Que c'est bien en effet...*

Mais François voudra-t-il y consentir ?

— *C'est fait.*





Le celli (cellier) de Combavert

Le vieux pâtre Joseph d'Acara secoua sa courte pipe, il la bourra avec lenteur, puis, l'ayant allumée, il en tira deux ou trois bouffées et il dit aux enfants qui l'écoutaient :

— Je vais vous raconter l'histoire surprenante de Céлина. Ecoutez-moi.

Nous étions une dizaine de petits mioches de dix à douze ans, garçons et filles, devant la maison d'école. Le pâtre Joseph était assis sur le banc. Anaïs, Judith et Hélène étaient assises à sa droite, Julie, Philippine, Euphémie et le petit Théodule à sa gauche, et nous les plus grands, Gabriel, Jean et moi Laurent nous faisons cercle. Souvent, le dimanche après-midi, nous venions écouter le pâtre qui nous disait de belles histoires. Le bon vieux tira encore quelques bouffées de sa pipe et il reprit :

— Il y a bien plus de septante ans, oui, c'était vers 1770, vous voyez combien c'est loin de nous, vivait ici-haut, à Saint-Luc, une charmante jeune fille du nom de Céлина. Elle n'avait pas de parents et l'ancien soldat du pape, Jean était son père adoptif. Elle ne ressemblait pas le moins du monde aux jeunes filles du Val d'Anni-viers. Céлина était de petite taille, vive et légère comme un écureuil. Des cheveux noirs abondants formaient comme une couronne sur sa tête. Des yeux noirs et profonds comme une nuit sans étoiles. Son teint était non point

blanc et rose, mais comme un épi de blé un peu pâle. Elle était si jolie que les jeunes gens aimaient la voir passer dans les rues de Saint-Luc. Plus d'un aurait désiré en faire sa femme, mais bernique ! elle ne faisait aucune attention à leurs avances. On la disait fière, mais moi qui l'ai bien connue, je puis vous dire que ce n'était pas vrai. Non, elle était ainsi avec eux parce qu'elle ne voulait pas se marier ; elle ne voulait pas en entendre parler... Bonne, elle l'était, tout le monde était d'accord là-dessus. Il fallait voir comme elle se dévouait pour son père adoptif ; jamais sa propre fille n'aurait eu avec lui la patience de Céлина ; elle le gâtait, ne riait pas de ses manies. Il fallait voir comme elle donnait le bras au vieillard quand il allait, l'hiver, passer la veillée chez des amis. C'était elle qui fourbissait son fusil et son sabre, elle qui polissait la médaille du Saint-Père qu'il portait à sa boutonnière le dimanche ; elle brillait comme de l'or.

Je demandai :

— D'où venait Céлина ?

Et tous répétèrent ma question. Le pâtre tira de nouveaux une bouffée de sa pipe, tassa le tabac avec l'index, puis :

— Tu es trop impatient, mon petit Laurent, vous êtes tous trop impatientes, mes petits. Eh bien ! non, quand même vous y penseriez pendant cent ans, vous ne devinez jamais. Voici. On racontait que le « celli » de Combavert était hanté, et que, chaque nuit, les diables y tenaient leur synagogue. Pour s'en approcher sans danger il fallait réciter le commencement de l'évangile de Saint Jean, comme fait le prêtre en terminant la messe... Tu dois savoir ça, toi Laurent qui es enfant de chœur... et on dit que tu seras peut-être curé un jour...

— Oui, je sais : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et Le Verbe était Dieu...

Le pâtre hocha la tête :

— C'est bien cela... Ecoutez... En ce temps-là plusieurs avaient coutume de se réunir le soir chez mon oncle Martin. Que d'histoires on contait ! les belles chansons qui étaient chantées ! Et des devinettes, des jeux... Je ne sais plus qui fit tout à coup cette proposition :

— Je parie un beau louis d'or que pas une des personnes de l'honorable société n'oserait aller ce soir au « celli » de Combavert pour y passer la nuit et en rapporter demain matin un objet quelconque, par exemple la *frinjou* (ménole ou tranche-caillé).

— Personne n'osera, non personne, assura tante Euphémie et j'ajoute un beau louis d'or à celui qui est déjà promis.

— Moi également, fit le conseiller Pierre-Paul, le plus riche de la commune.

— Je ne suis pas riche comme le conseiller, je n'ai pas autant d'argent que ma bonne amie Euphémie, dit alors la vieille sage-femme Albertine, mais j'ai pourtant quelques pièces d'or dans un bas (c'est ma cachette) et je donnerai aussi mon louis d'or au gagnant.

— Encore un nouveau louis d'or, c'est moi qui le payerai au téméraire qui risquera sa peau, mais je crois que personne ne tentera l'aventure.

C'était l'oncle Martin qui avait parlé le dernier, un beau vieillard à barbe blanche, un homme sensé et qui ne donnait jamais que de bons conseils.

Et voici que Jean, l'ancien soldat du pape affirma d'un ton calme :

— Vous vous trompez tous. Je m'en vais de ce pas chercher mon sabre qui a été sanctifié par les bénédictions de notre Saint-Père le pape, et je prendrai en outre

un flacon d'eau bénite. Je n'ai pas besoin des cinq louis promis pour vivre ; vous les baillerez aux pauvres, si je réussis.

Il ajouta :

— Je serai devant le « celli » à onze heures, cette nuit, et je placerai un falot allumé devant la porte ; vous pourrez ainsi constater ma présence sans vous exposer vous-même, et demain, je vous promets d'être de retour à huit heures, au plus tard.

Le soldat du pape se rendit dare-dare chez le procureur de l'église qui gardait la clé du celli hanté. Il se munir ensuite d'un grand chapelet de buis qu'il avait acheté lors d'un pèlerinage à Notre-Dame-des-Ermites, de son sabre et du flacon d'eau bénite, enfin du falot.

Une demi-heure plus tard on pouvait déjà voir, d'ici, le falot allumé posé bien en évidence devant la porte du celli de Combavert.

Il entra dans la cave et referma la porte à double tour. Jean se dirigea alors vers l'angle le plus obscur du celli, grimpa jusqu'au *tablat* le plus élevé (vous savez, mes petits, qu'on y place les fromages), s'y coucha, fit un signe de croix, pria un instant et s'endormit aussitôt du sommeil du juste. Il n'avait pas manqué de placer à la portée de sa main le sabre, l'eau bénite et le chapelet.

Le sommeil du soldat fut court. Aux douze coups de minuit, il s'éveilla et il vit entrer sept femmes, sept femmes horribles à voir, laides comme le péché mortel. Leurs figures étaient d'un brun noir et sale, leurs cheveux rouges comme le feu n'étaient qu'une broussaille en désordre, leurs yeux chassieux étaient sanguinolents, leurs mains décharnées aux doigts pointus s'agitaient avec frénésie. Elles firent le tour des *tablats* inférieurs sans soupçonner la présence de Jean.

Les voilà qui ouvrent d'énormes paquets apportés par elles. Ils contenaient de la viande cuite, du vin et toutes sortes de victuailles. En un clin d'œil la table est dressée. Un signal est donné par une de ces horribles femmes, un sifflement aigu et prolongé. La porte s'ouvre et c'est une ribambelle d'invités qui accourt : des taureaux noirs à l'encolure puissante, qui laissent pendre une langue couverte d'écume et de sang, des cochons qui entrent en grognant, des serpents monstrueux aux gueules sifflantes, aux anneaux verts et visqueux, des diablats aux cornes aiguës, des hommes enfin, des montagnards apostats, des jeunes filles coupables, des damnés. Bientôt ce fut un charivari épouvantable. Chacun racontait ses exploits. Un tel se vantait d'avoir entraîné au mal une ville entière :

— Tous n'ont plus qu'une envie, qu'un désir, en cette ville : faire le mal, se souiller, se corrompre davantage. Ils souhaitent un huitième péché capital, ce serait leur suprême bonheur de s'y livrer.

— Très bien, dit la femme qui présidait (il me semble que son nom était Proserpine) très bien, tu mérites mes éloges.

Et voici qu'un diable tout petit éclata de rire :

— Ce n'est rien, j'ai fait beaucoup mieux, moi, écoutez : Depuis quarante ans je tentais un saint ; il me résistait toujours, il m'échappait. Enfin, j'ai réussi à le faire tomber : il renonce au bien pour suivre mes conseils. N'ais-je pas fait mille fois mieux que l'autre ?

Il y eut des tonnerres d'applaudissements.

— Certes, c'est le plus bel exploit, déclara la femme horrible qui présidait l'assemblée... est-ce que je ne disais pas Proserpine ? je ne me souviens plus bien du nom, fit le vieux pâtre... ce doit être quelque chose d'approchant...

Plusieurs enfants dirent :

— Oui, vous avez dit Proserpine.

— Non, fit la petite Philippine, il a dit mon nom ; j'ai bien entendu, il a dit Philippine...

Et le vieux pâtre :

— Mais non, mais non, tu te trompes, Philippine... veux-tu être une diablesse ? Non, eh bien...

Et nous tous de la montrer du doigt en criant :

— Philippine, une diablesse, Philippine, Philippine. Elle partit en courant et nous tira la langue quand elle fut à distance. Le vieux pâtre était de mauvaise humeur. Il ne voulait plus continuer son récit, mais il céda enfin à nos supplications. Il reprit :

— Je me souviens maintenant, c'est bien Proserpine...

Les diables et les damnés commencèrent une danse furibonde dans le celli, une danse accompagnée de cris, de clameurs, de hurlements, car c'est la musique des damnés. Combien étaient-ils qui tournoyaient et hurlaient dans le celli ? qui pourrait le dire.

Quand le tapage fut un peu calmé, celle qui présidait, cette diablesse de Proserpine (et non pas Philippine) hurla ces mots :

— Pour que la fête fut plus belle, il nous faudrait un morceau de choix, la chair d'un enfant non encore baptisé. Est-ce qu'il s'en trouve un à Saint-Luc ?

Un diablat répondit :

— Pas un seul ici-haut. Vous savez bien que ces gens ont coutume d'apporter les nouveaux-nés à l'église le jour-même de leur naissance.

Un autre diablat dit alors :

— Je sais où trouver une charmante petite fille non baptisée ; elle est bien loin d'ici, dans une île perdue de l'Océan. Si vous le voulez, je vous la promets.

Des hourras accueillirent la proposition. Le diablat ouvrit la porte et frft ! il s'était envolé. Il se passa cinq minutes et déjà il était de retour ;

— Voici la fillette, dit-il, et il la déposa devant Proserpine.

Le soldat du pape, immobile et retenant son souffle écoutait, prêt à s'élancer au bon moment.

La fillette souriait, inconsciente du danger qui la menaçait, plus étonnée qu'effrayée du spectacle. On arrosa le corps de vin, et, Proserpine, armée d'un coutelas indiquait comment il fallait dépecer le petit corps. L'enfant eut peur et elle cria :

— Maman !

Le soldat bondit alors de sa cachette, et faisant un moulinet avec son sabre bénit par le pape, il renversa Proserpine et les mégères qui l'entouraient. De sa main gauche il versa le flacon d'eau bénite sur le front de l'enfant en disant :

— Céлина, je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit.

Il ajouta :

— Fuyez, esprits immondes, je vous l'ordonne par le nom adorable de Jésus.

Les diables et les damnés poussèrent des hurlements effroyables, et tous disparurent à l'instant.

La nuit n'était pas encore achevée. Jean enveloppa l'enfant qui s'était rendormie dans son manteau et la coucha délicatement sur le *tablat*. Quelle était gracieuse ! Elle souriait aux bons anges qu'elle voyait sans doute,

elle, cette nouvelle sœur des anges, cette enfant du bon Dieu.

Elle pouvait avoir une année à peu près. Comme je vous l'ai dit, elle était menue, la peau légèrement bronzée, de jolis cheveux noirs qui poussaient dru, des cheveux souples comme la soie, un nez petit et régulier ; elle était jolie, certes, oui jolie à croquer, et le vieux soldat se mit à l'embrasser, car il était tout attendri. L'enfant s'éveilla de nouveau et en voyant cette bonne vieille figure, elle rit si gentiment qu'une délicate fossette se creusa dans sa joue ; elle passa sa petite main dans la barbe de Jean et celui-ci continua à sourire. Elle tira plus fort. Jean étouffa un juron et il la laissa faire, et elle riait de voir les grimaces du vieux :

— Ah ! la coquinette ! voyez-vous çà ! tire encore, si tu veux, çà fait un peu mal, mais, basta per Baccho ! Hein ! que diront-ils quand ils verront la petiote ? Céline, fais risette à papa Jean ; oui, c'est moi, le vieux garçon qui serai ton papa.

Le jour naissait. Jean quitta le celli portant l'enfant et sans oublier le *frinjou*.

— On doit commencer à traire, je puis me mettre en route, se dit-il.

Il allait lentement à cause de son précieux fardeau. Le soldat était sur le point d'entrer au village, quand il sentit qu'on tirait un coin de son manteau ; c'était sans doute pour s'emparer de l'enfant.

Il reconnut Proserpine et ses mégères. Jean tira son sabre, et faisant avec la pointe un grand signe de croix dans l'air, il dit :

— Jésus, Jésus, Jésus !

Un cri de rage retentit et Proserpine disparut dans un tourbillon de flamme en répandant une puanteur tel-

lement atroce que le vieux soldat faillit perdre connaissance. A cet instant l'angélus tinta au clocher de St-Luc et Jean monta au village. La sage-femme fut la première personne qu'il rencontra.

— Hé ! arrivez, ma bonne commère, et voyez ce que je vous apporte.

— Bon Jésus, est-ce possible ? et d'où vient cette jolie fillette ?

— D'une île perdue au beau milieu de l'Océan... et Jean commença le récit de son aventure. Il ajouta :

— C'est à cause du celli que je l'ai baptisée Céline. Mais voici, Monsieur le curé sonne sa messe : il faut que je lui fasse inscrire dans son registre cette nouvelle paroissienne, et il pourra aussi l'oindre avec les huiles saintes. Prenez l'enfant, car vous saurez mieux la tenir que moi, et allons à l'église : vous serez sa marraine.

Le curé se réjouit du prodige qu'on lui annonçait et il inscrivit le nom de Céline de Combavert.

Le pâtre Joseph d'Acaro interrompit un instant son récit pour rebourrer sa pipe éteinte, et il nous demanda :

— Voulez-vous que je vous dise le reste, ou faut-il cesser ?

Je lui dis :

— Votre histoire nous fait grand plaisir, nous serions bien contents de l'entendre jusqu'à la fin.

Le pâtre fuma quelques minutes en silence, puis il reprit :

— Elle est parfaitement vraie mon histoire. Comme je vous l'ai dit, j'ai connu Céline quand j'étais encore un petit bouèbe haut comme une botte ; je portais alors la robe comme les filles. C'était la dernière année que Céline passa à Saint-Luc... mais je reviens au jour où

Jean l'apporta au village... Jean lui-même m'a tout raconté. Il était déjà bien vieux, il avait près de cent ans, il était tout cassé et il radotait un peu, mais l'histoire du celli il la savait par cœur comme le pater.

A la sortie de l'église, vous pouvez vous imaginer la surprise des gens de Saint-Luc ; tous voulaient voir Céline. Toutes les jeunes mamans voulaient qu'elle but une gorgée de leur lait.

— Céline va avoir une indigestion, fit Jean. Elle est assez grande pour que ma chèvre Blanchette soit sa nourrice. Et il fallait voir, dès ce jour, comment la bonne bête restait immobile en regardant la petiote qui buvait d'une bouche goulue.

Depuis que «papa Jean» avait accueilli dans sa vieille maison l'enfant de l'Île de l'Océan, une vie nouvelle commença pour lui.

Très désœuvré autrefois, courant sans cesse d'une maison à l'autre pour tuer le temps, pour demander des nouvelles ou en apporter, pour faire une partie de cartes, «papa Jean» depuis cette nuit n'avait plus une heure de loisir.

Ce qu'elle était exigeante, la petiote ! il lui fallait son papa Jean, et lui seul, pour lui tenir compagnie, l'amuser, la promener, la dorloter. Avec les autres elle était insupportable, elle sanglotait à vous déchirer les oreilles, faisait les cent coups, mais, dès que le papa Jean arrivait avec sa bonne grosse figure, sa barbe de travers, la coquine ne se sentait plus d'aise : elle riait, elle chantait, faisait toutes sortes de grimaces et devenait la plus délicate de toutes les fillettes. Donc, papa Jean n'avait plus une minute de repos, mais comme il était ravi de ce beau travail qui lui était tombé sur les bras ! Il rajeunissait, ce bougre. C'est pour ça sans doute qu'il est devenu si vieux, presque centenaire.

La petite avait du vif-argent dans les veines, et il fallait voir comme papa Jean était obligé de courir, de se mettre à quatre pattes et de faire le mulet, de sauter, de danser même pour faire plaisir à mademoiselle. Quand elle voulait une chose, il n'y avait pas à discuter, mais à exécuter bien vite et à la perfection ses quatre volontés.

Ce pauvre vieux célibataire vous gâtait cette friponne de la plus belle façon du monde.

Heureusement que les choses changèrent quand Céline ne fut plus une fillette. Le curé et la sage-femme sa marraine chapitrèrent Jean d'importance, et comme elle était intelligente et pieuse, la mignonne comprit que cela ne pouvait durer toujours. A son tour, Céline sut payer par un dévouement sans bornes ce qu'il avait fait pour elle. Jean était devenu impotent, il ne marchait qu'avec peine, mais Céline était là pour lui donner le bras. Le dimanche il venait à l'église avec son bel habit de soldat du pape ; un peu vieux, certes, mais toujours si bien reprisé, sans une tache, la médaille reluisante, et c'était un plaisir de voir ce vieux troupié. Ses mains étaient devenues débiles, elles tremblaient, et elle le faisait manger comme un petit enfant.

Quand Jean quitta ce monde pour participer à la grande revue que dirige Saint Michel, le général des armées célestes, elle était là, sa petite main dans sa grosse poigne velue pour l'aider par un dernier sourire et une dernière prière.

Maintenant elle était seule au monde. Qu'étaient devenus ses parents, là-bas dans cette île lointaine, eux qu'elle ne pourrait jamais voir, jamais connaître ? Une idée grandit en elle ; elle voulait à force de sacrifices, de prières obtenir pour leur âme la grâce immense du bap-

tême... Par là elle espérait les voir et les connaître un jour au ciel, eux qu'elle ne pouvait connaître en ce monde.

Céline était pieuse, elle le devint davantage. Elle ne se contenta pas de prier, mais elle s'ingénia à rendre service : elle se fit la servante volontaire et sans gages des mamans chargées d'enfants. Elle visitait les vieux et les vieilles, s'informant de leurs malaises, leur contant de belles histoires ; elle dévidait avec eux une dizaine de chapelet. Et dire qu'elle était assidue auprès de la vieille folle Toinette, et pourtant ce n'était pas amusant de la soigner, je ne vous dis que ça. Sa maladie la rendait méchante. Comme salaire, Céline recevait des injures et parfois des coups. Elle acceptait tout cela. Je vous dis que c'était une vraie sainte.

Le pâtre fit une courte pause, puis il ajouta :

— Sa mort a bien prouvé qu'elle était une sainte. Une sainte à mettre son histoire dans les almanachs. Cinq ans après la mort de papa Jean, elle partit pour le couvent.

— Où est-elle allée, demandais-je ?

— A l'hôpital de Sion... mais attendez la fin. Vous verrez qu'elle était une sainte. Une grave épidémie éclata dans notre Valais, une espèce de peste. Céline demanda qu'on voulut l'envoyer au service des pestiférés. Elle s'offrit comme victime pour les autres, et elle demanda au bon Dieu que sa mort volontaire suffît à la justice divine. Elle fut, en effet, la dernière victime de la peste dans cette paroisse... et, maintenant encore, sa tombe est toujours ornée de fleurs, et on l'invoque comme une sainte.





THEODULINE

LA REINE

*Vaillante batailleuse, ô reine du troupeau,
Ton doux manteau, couleur de châtaigne est très beau.
Tes cornes sont d'acier, valeureuse Châtagne.
O reine de la Chaux, vaste et verte montagne.*

*Les enfants de Bernard viennent dix fois le jour
Voir la reine, chacun la flatte avec amour.
Ses grands yeux vijs, mais doux valent une harangue,
Elle lèche leurs mains avec sa rude langue.*

*Mais un voisin jaloux se rend au val d'Hérens,
En quête d'une reine. Ah ! Châtagne, je crains...
Tout triomphant il s'en revint ; à sa «marraine»
Il amenait Parise, jeune et belle reine.*

*— Je gage que Bernard cette fois est roulé ;
Vit-on jamais corps plus solide et mieux musclé ?
Elle est brune, nerveuse et de très haute taille :
A la Saint-Jean d'été nous aurons la bataille.*

*Parise sera reine, elle sait son métier,
Voilà ce qu'on disait dans le val tout entier ;
On venait de Verbier, de Champsec et du Châble,
Les meilleurs connaisseurs défilèrent dans l'étable.*

*Bernard sera battu, vous le verrez, parbleu !
 Au grand jour du combat Parise aura beau jeu.
 Chez Bernard on s'affole, à l'étable on se presse,
 Comme on flatte Châtagne et comme on la caresse.*

*— Châtagne, il ne faut pas nous faire cet affront...
 Voyez, elle a compris, elle lève le front ;
 Elle veut rester reine. Et, dans la vaste crèche,
 On entassait le son et l'herbe fine et fraîche.*

ADIEU AUX ALPES

*François a décidé de se rendre à Paris
 Pour y gagner son pain. Mieux vaudra son ciel gris
 Que l'azur, que l'air frais, que la pure atmosphère
 Du beau pays natal : il ne sait plus qu'y faire ;
 Mais avant de partir, il veut encor jouir
 Du spectacle des monts que demain il va fuir,
 Baigner son front, ses yeux, dévorés par la fièvre
 Dans cet air balsamique ; il veut être tout seul.
 Il part avant le jour par un sentier de chèvre.
 De ses rayons la lune argente le tilleul
 Qui domine son toit ; pas un bruit, sauf la Dranse
 Gémissant sourdement en son lit caillouteux.
 L'heure sonne au clocher. Ecoutez... une... deux...
 Le jour sera très beau ; lentement il s'avance,
 A pas feutrés. Par l'air frisquet tout rajeuni
 Il va d'un pas rythmé ; quand s'éveillent les nids,
 Sa souffrance d'hier lui semble moins pesante,
 Comme autrefois, à pleins poumons, il chante, il chante.
 Les monts se sont drapés dans un manteau de feu ;
 L'écrin vert de Champex te montre son lac bleu.
 Plus haut, plus haut toujours : un long trajet te reste ;
 Plus haut tu trouveras des sites plus agrestes...*

*Entends carillonner les clarines là-haut ;
Vois les pâtres bronzés, intelligents et beaux
«Gouverner» le bétail au faite de Bovine.
L'air est tout saturé d'âpre odeur de résine,
L'arbène en te voyant rappelle ses petits,
Les insectes, dans leurs terriers obscurs, blottis
Bourdonnent ; suis le vol frissonnant des abeilles,
L'été leur offre ici ses plus riches corbeilles :
Gentiane mielleuse et nectar des asters.
Regarde ces jardins prodigieux de roses ;
Un ruisselet jaseur en chantant les arrose.
Contemple ces couleurs, écoute ces concerts...
Et, de loin, on croyait voir des pierriers déserts.
Plus haut : l'Alpe sereine à toi, grimpeur, se livre,
Lis tous les grands secrets consignés dans ce livre,
Plus loin que le gazon, plus haut que les forêts,
Tout est plus doux, tout est plus pur, tout est plus frais.
Près du glacier immense on se croit seul sur terre,
A la source du Beau l'âme se désaltère ;
Tous les bruits ont cessé : bruit du travail fiévreux,
L'horrible grondement des machines stridentes,
Tocsins, chants des clairons aux notes éclatantes,
Cris de bonheur ou cris de deuil des malheureux,
Et les vaines clameurs des vaines politiques,
Rengaines, airs de jazz, refrains patriotiques,
Bruits des salons, petits cancans, petits travers,
On est seul avec Dieu dans l'immense univers ;
N'est-on pas transporté tout à coup près du pôle ?
De la neige partout, de la neige sans fin.
Que tout le mouvement des hommes semble vain ;
Devant leurs dieux d'un jour on hausse les épaules :
Richesse, honneurs ! rien rien ! écoutez, écoutez,
Dans la crevasse bleue un ruisselet qui jase.
Le soleil darde ici d'aveuglantes clartés ;
Rien ne saurait troubler notre muette extase,*

*Pas même l'avalanche au lointain grondement
Ou le bruit des séracs qui glissent lourdement.
Voyez à l'horizon les cimes liliales
Laisant flotter les plis de leurs mantes royales
Et dressant dans l'éther leur front pur nimbé d'or ;
Vous qui pleurez, vous qui souffrez «Excelsior»
François fredonne un air, naïve cantilène,
Puis en courant il dégringole vers la plaine ;
Il se dit «mon grand deuil est près d'être fini»
La nuit tombait quand il parvint à Chamonix.
Quand il te vit, Mont-Blanc, féérique architecture,
Merveilleux de grandeur dans la grande nature,
Contemplant dédaigneux les hommes de si haut,
François cria : «Qu'il vive» en tirant son chapeau.
Eclairé par la lune et les clartés stellaires,
Ce mont, simple débris des âges glaciaires,
Telle une Babylone au front prodigieux
Profilait ses piliers de marbre sur les cieux,
Effrayante cité dont les hautains pilastres
S'élancent d'un seul jet éperdu jusqu'aux astres.*





L'agneau blanc

Le grand silence automnal plane sur les pacages déserts de Tortein. Parties, les alertes vaches batailleuses qui pendant les jours ensoleillés du bel été assourdisaient les échos de leurs carillons et de leurs beuglements. Ils ne sont plus là les pâtres basanés et on n'entend plus leurs «liobas» et leur cris :

— Hé ! Motèle. Ho ! la Brune, arrête, Florence !

A peine quelques fleurettes vêtues d'un violet pâli et endeuillé sourient-elles encore d'un sourire triste de veuve. L'air est froid et vous perce jusqu'aux moelles. Dans les forêts prochaines, tranchant sur les velours sombre des sapins noirs, éclatent les parures cramoisies et écarlates des églantiers et des alisiers. De loin en loin résonne l'appel de la perdrix des neiges et de la niverolle.

C'est le temps de la chasse aux chamois. Philibert et Baptistin ne se laissent pas attendrir par le charme délicat de l'automne. Ils ont quitté Nendaz après avoir donné la provende du soir à leurs vaches et ils avancent d'un bon pas rythmé pour arriver avant la nuit au pâturage de Tortein. Ils n'auront ainsi aucune peine d'être sur le glacier avant l'aurore. Enfin, voilà la cabane ouverte à tout vent dans laquelle le pâtre, le chef de l'alpage confectionne ces délicieux fromages gras qui fleurissent bon la menthe poivrée et l'aster capiteux. Les deux hommes poussent un ah ! de soulagement et pressent le pas. Tout à coup Baptistin sursaute...

— Philibert, vois-tu ?

— Rien d'extraordinaire.

— Là sur ce rocher, cet agneau blanc qui nous fixe étrangement.

— C'est vrai, dit Philibert. Il ajouta :

— D'où peut venir cet agneau ? se serait-il évadé du village ou l'aurait-on oublié à la « désalpe » ?

Qu'il est beau ! je n'ai jamais vu un agneau si blanc.

— Ça nous fera un bon souper, ajouta Baptistin en levant son fusil.

— Ne tire pas, Baptistin. Son maître le cherchera sans doute : ce serait honteux pour des chasseurs d'abattre un tel gibier. Vois-tu comme il nous regarde ! Le chasseur remit son arme en bandoulière et il fit en riant :

— Tu l'as échappé belle, mon petit

Les deux hommes entrèrent dans la cabane, déposèrent leurs fusils et allumèrent un feu de brindilles au milieu de la cabane, là où l'on posait la grande chaudière de cuivre pendant l'été. Ils s'assirent autour du feu et l'alimentèrent avec de gros troncs de sapin laissés par les pâtres. Les deux hommes tirèrent alors du pain noir et du fromage maigre de leurs gibecières et ils commencèrent à manger lentement. Le repas achevé, ils sortirent leur pipe de terre, et tout en tirant des bouffées, ils se mirent à parler de leurs chasses les plus heureuses. Baptistin racontait comment il avait une fois abattu trois chamois d'un jour.

— Si j'en ai un demain, fit-il, ce sera le cent-deuxième.

— Je suis loin du compte déclara Philibert. Si je réussis demain ce ne sera que le quatre-vingt-huitième.

— Un joli chiffre aussi, Philibert ; peu de chasseurs valaisans en auront tué un aussi grand nombre.

— C'est vrai, Baptistin... enfin, si j'arrive un jour au chiffre de cent, je mourrai content.

Les pipes s'éteignaient. Les chasseurs se secouèrent, récitèrent un pater et un ave et ils se placèrent côte à côte sur la paille, les pieds tournés contre la flamme.

Ils s'endormirent presque sur le champ. Quelques minutes s'écoulèrent et Philibert fut réveillé en sursaut en entendant son ami souffler péniblement. A la lueur du foyer il vit avec effroi que la figure de Baptistin était toute violacée comme celle d'un homme prêt à étouffer. Il le réveilla.

— Qu'as-tu, Baptistin, on dirait que tu étouffes !

— Allons donc, tu rêves, je me porte à merveille.

Laisse-moi dormir.

Baptistin se retourna de méchante humeur et il s'endormit aussitôt. Son ami voulut l'imiter, mais il fut éveillé de nouveau par le râle sifflant de Baptistin, et il constata que son visage était devenu violacé et presque noir. Pas de doute, il étouffait. Une main invisible semblait serrer sa gorge qui haletait péniblement. Il secoua le dormeur.

— Tu es malade, Baptistin... si tu voyais ta figure... tu étouffes... j'ai peur.

— Tu radotes, mon vieux, je me porte comme un charme. Sans doute tu as bu un coup de trop; ta vieille eau-de-vie te fait voir des fantômes. Dormons et fiche-moi la paix.

Philibert se tut et il entendit de nouveau le râle, et il vit, affolé, Baptistin glisser de sa couche comme si une main l'entraînait. Il sauta à bas de sa gerbe de paille et repoussa son ami à sa place. Celui-ci continuait à gémir et à râler. Une seconde fois, Baptistin fut tiré à bas de sa couche.

Philibert enlaça le dormeur, se cramponna à lui et lutta de toutes ses forces contre la force invisible qui tirait son ami par les pieds. Il lui cria :

— Réveille-toi, Baptistin, vois donc ce qui t'arrive.

Baptistin ouvrit les yeux et s'étonna de se trouver au milieu de la cabane. Philibert lui conta l'étrange aventure et lui proposa de passer le reste de la nuit assis autour du feu. Baptistin ne voulut pas entendre raison et il se jucha de nouveau sur sa botte de paille. A peine y était-il installé, que le manège recommença : râles, respiration sifflante, et encore cette main invisible qui entraînait le chasseur droit vers la porte ouverte sur la nuit fourmillante d'étoiles. Philibert saisit Baptistin à bras le corps et le retint de toutes ses forces, mais l'être invisible qui avait saisi le chasseur aux pieds était plus fort que lui. Les pieds de Baptistin avaient déjà dépassé la porte ; bientôt il serait tout entier hors de la cabane la proie d'un esprit malfaisant qui voulait sa perte... et toujours le râle plus oppressé, la figure était toute noire. Le malheureux n'entendit pas les appels désespérés de son ami. A bout de forces et sentant que tout était perdu, Philibert se dit :

Dieu seul peut le sauver, et il s'écria :

— Mon Sauveur Jésus-Christ, au secours.

A l'instant la force invisible cessa d'entraîner Baptistin, et celui-ci se réveilla tout surpris de se trouver au seuil de la porte. Philibert le fit asseoir à côté de lui, raviva la flamme et lui raconta ce qu'il avait vu.

— Prions, dit-il, je suis inquiet, un malheur te menace. Songe à cet agneau blanc que nous avons aperçu hier soir et aux événements de cette nuit. Un esprit méchant veut ta perte...

Les deux hommes prièrent longtemps. Baptistin voulait de nouveau se coucher. Philibert s'y opposa avec force. Il ralluma sa pipe et dit :

— Non, veillons et causons.

La conversation traînait. Philibert avait un poids sur le cœur. Il aurait voulu parler, mais il hésitait. Après bien des détours il finit par dire :

— Tout ceci me fait supposer qu'il y a un point noir dans ta vie... n'as-tu pas une chose bien triste à te reprocher ?

Baptistin hésita longtemps, il protestait que rien de louche ne chargeait sa conscience. Son ami insistait...

— Pourtant, dit enfin le chasseur... oui, il y a quelque chose je ne l'ai jamais dit à personne... depuis ce jour-là je n'ai plus osé me confesser...

— Un crime ?

— Oui, un crime, fit-il en sanglotant.

— Tu peux bien me le dire à moi qui suis ton ami et je te donnerai un bon conseil.

— Oui, cela me soulagera. Depuis ce jour, il y a de cela deux ans, je n'ai plus eu de joie véritable. C'est quand j'ai eu mon centième chamois. Ecoute : ce n'est pas moi qui l'ai tué celui-là. J'étais à la chasse tout seul, depuis l'aurore, sur le glacier où nous allons. La nuit tombait et j'allais rentrer bredouille... et voici que j'aperçus à portée de fusil un chasseur d'au-delà des monts... il portait en bandoulière un superbe chamois, le même sans doute que je poursuivais en vain depuis le matin. Je vis rouge. J'épaulai... voulais-je simplement l'effrayer ou bien ai-je voulu tuer ? Il me semble que je n'avais que le désir de l'affoler et de lui faire jeter bas la proie que je convoitais... ou bien n'ai-je pas voulu le tuer ? Je ne sais plus au juste... pourtant il me semble

bien que quand je le tins au bout de mon arme je ne visai pas en l'air comme je me le proposai d'abord... non, je visai à la tête... et je fis feu... et il tomba sans pousser un cri, raide mort.

Baptistin essuya une larme et il s'arrêta un instant. Puis il reprit d'une voix rauque et toute altérée :

— Je montai vers lui en courant. Je saisis le corps de ma victime et je le jetai dans une crevasse du glacier. Je m'emparai alors du chamois et je redescendis en courant au village. Pendant plus de deux ans je n'osai pas remonter au glacier. Ah ! quelle vie ! plus un jour de bonheur. Assassin ! je suis un assassin ! Cette voix je l'entendais sans cesse. Il me semblait que tous devaient lire mon crime dans mes yeux. Je n'osai plus embrasser ma femme et mes enfants. Quelle vie que la mienne... si tu savais, Philibert.

— Pauvre ami !

— Merci de m'appeler ainsi, maintenant que tu sais... crois-tu que le bon Dieu me pardonnera ?

— Je te le jure, Baptistin... mais sais-tu ce qu'il te faut faire ?

— Non, parle.

— Ecoute... n'allons pas à la chasse ce matin, je crains qu'il ne t'arrive malheur. Non, descendons ensemble à Sion et allons tous deux nous confesser chez les bons Pères Capucins.

— Je n'oserai jamais...

— Tu me l'as bien dit à moi, tu n'auras qu'à avoir un peu de courage pour redire la même chose au remplaçant de Jésus-Christ.

— Tu as raison, partons.

Et sur-le-champ les deux chasseurs descendirent à Sion. Philibert se confesse le premier, et en sortant du confessionnal il dit :

— Courage, ce sera bientôt fait, si tu te repens. Ce vieux Père est bon comme du bon pain.

— Si je me repens !

Un quart d'heure après, les deux amis s'agenouillaient côte à côte à la sainte table...

Baptistin ne chassa plus jamais.

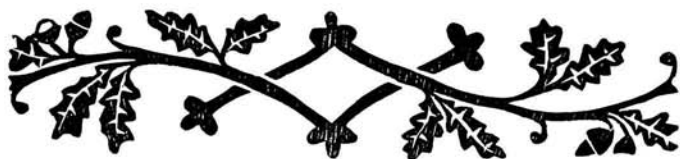
Quant on lui demandait pourquoi il avait renoncé à sa passion. Il répondait :

— Je me fais vieux... la chasse ne me dit plus rien...

Philibert de son côté avait renoncé à la chasse.

Il ne voulait pas revoir l'agneau blanc.





THEODULINE

AU CATÉCHISME

*Maurice tout l'hiver, une fois la semaine,
Joyeux et pur catéchumène,
Descendait à l'Eglise en son léger traineau ;
Parfois Gilbert, un friponneau
Juchait tous les bambins sur une grande « luge »
Contemporaine du déluge :
Culbutes ; cris stridents à renverser l'écho,
Tels les clairons de Jéricho.
Délices de voler sur la neige durcie !
A leur plaisir je m'associe.
Le vicaire arrivait ; nos turbulents garçons
Suivaient gravement la leçon,
Mais au retour c'étaient des sifflets, des gambades,
Des liobas et des ballades
A dépiter tous les pinsons des alentours...
Et le printemps fut de retour ;
Les ruisseaux chuchotaient dans les jeunes verdurees ;
Pommiers roses, blanches parures
Des cerisiers, mélèzes verts, buissons en fleurs,
Aubades des merles siffleurs ;
C'est le printemps, l'avril charmeur, la saison gaie,
Tout sourit et la noire haie
Cache ses méchants dards sous de jolis bouquets ;
Ecoutez : au fond des bosquets,
Dans la plaine, sur l'alpe et la blonde colline
Tout chante d'une voix câline.*

LA FÊTE-DIEU

*Fête-Dieu, tu souris ; tremblez, vibrez, montagnes,
Aux pétarades des mortiers.
Endimanchés et guillerets les gens de Bagnes
Débouchent de tous les sentiers ;
Les Sarreyens, ceux de Bruson, de Versegères,
Ceux de Champsec, ceux de Verbier,
Grands-pères béquillants, fillettes aux voix claires,
Gamins tapageurs, les troupiers
Qui portent crânement le shako sur la tête
Et fièrement les lourds fusils.
Les marmots fuient quand le sergent gronde et tempête,
Tremblent s'il fronce les sourcils.
On accourt pour mieux voir ; ils sont une centaine,
Bien astiqués, martiaux, bel air ;
Un vieux grognard tout chamarré, le capitaine,
Marche à leur tête, sabre au clair,
Car il faut faire honneur à la fête, à la grande,
La radieuse Fête-Dieu ;
Ils formeront la belle escorte que demande
Jésus-Christ sortant du saint lieu
Qui fait, une fois l'an, sa marche triomphale
Dans le village enrubanné.
Sonnez, cloches, chantez dans la tour ogivale :
Jésus n'est plus abandonné,
Il vient bénir les chalets noirs, la bonne terre,
Il ne veut plus rester tout seul
Au tabernacle froid, muet et solitaire,
Comme le mort dans son linceul ;*

*Il se montre aujourd'hui ; ses enfants, ses fidèles
A deux genoux l'adoreront ;
Il triomphe ; chantez nos hymnes immortelles,
Jusqu'à terre courbez vos fronts ;
Mortiers, faites jaillir une claire fumée
Qui monte au ciel éblouissant,
Battez, tambours, de vieilles marches bien rythmées
Drapeaux, flottez, parfume, encens.*



FVI

LES PREMIERS COMMUNIANTS

*Tous les communiant*s à genoux, l'âme pure
Attendent le baiser divin du Rédempteur.

Pas une robe blanche et pas une guipure,
*Mais de cœurs neu*fs, angélisés. - Avec vigueur
Ils entonnent : « Venez, ô Sauveur de nos âmes,
Venez, nos jeunes cœurs ne réclament que vous,
Venez les embraser de vos divines flammes. »

L'air est très entraînant simple, naïf et doux ;
Puis ils vont deux à deux, yeux baissés, en silence,
Mains jointes, recevoir le Sauveur attendu.

Les mortiers ont grondé ; l'encensoir que balance
L'enfant de chœur embaume, et là-haut, éperdu,
L'orgue tréssaille et chante une hymne d'allégresse.

Recueillement profond. Jésus se montre enfin.

Les cœurs sont haletants ; un grand souffle divin
Plane sur l'assemblée attentive et l'opresse.

A cette heure on comprend l'extatique Au-delà :
Jésus est là, Jésus est là, Jésus est là.

Dieu-Homme, Christ, on sent ta présence invisible,
La foi supplée aux sens, à Dieu tout est possible.

Hé quoi ! l'on goûte un tel amour sans en mourir ?

Je crois, mon Dieu, je crois ; tu voulus nous nourrir
De ta chair virginale, adorable et sacrée,

Et nous donner ton sang, c'est donc bien vrai, ton sang,
Ta chair qui nous rend purs, qui nous rend bons, qui crée
En nous l'homme nouveau, fort, saint, juste, innocent.

Je le crois, je le crois, je le sais. - Tout-Puissant,
Créateur, Dieu Très-Haut, Souverain Roi, bon Maître,
Venir à nous chétifs, pécheurs ; à moi, ton prêtre !

*Amour, amour, amour, rien que ce mot amour !
Et lui seul peut tout dire. Ah ! l'aimer de retour
Et nous sacrifier, car tu te sacrifies :
A toi nos corps, à toi nos cœurs, à toi nos vies.*

*Portant l'encensoir rayonnant
Le vieux curé tremblant s'avance.
Et voici le mortier tonnante.
Partez, angelots, pure enfance*

*Jeunes filles, les yeux baissés,
Allez, égrenant le rosaire,
Sous vos voiles blancs empesés,
Ames candides et voix claires.*

*Allez, premiers communiantes,
Beaux à voir, faces rayonnantes,
Allez, heureux et souriants,
Chantez d'une voix entraînant.*

*Allez, vigoureux jeunes gens,
Vous qui faites fi du sarcasme,
Priez, beaux gars intelligents,
Chantez avec enthousiasme.*

*Est-il plus solides gaillards,
Plus fiers aussi de leurs croyances ?
Allez, chantres, femmes, vieillards,
Chrétiens sans peur, sans défaillance.*

*Allez tous, allez, pénitents,
Serrés dans votre sac de toile,
Diacre aux orfrois d'or éclatants,
Sous-diacre recouvert du voile.*

*Vert et fleuri, le reposoir
Se dresse au cœur du vieux village ;
Jésus, un instant, veut s'asseoir
Sous ce pauvre dais de feuillage.*

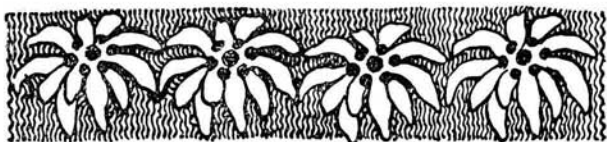
*Et maintenant, Tantum Ergo,
Eclate en joyeuses fusées,
Dans le ciel d'un pâle indigo
Fais vibrer tes neumes posées.*

*Inclinez-vous plus bas, plus bas,
Oui, tous les fronts bas jusqu'à terre ;
Pour ces pacifique combats,
Fusils, jetez votre prière.*

*Le prêtre élève l'ostensoir
Où rayonne la blanche hostie,
Les lourds parfums de l'encensoir
Montent avec la psalmodie.*

*Les notes graves du plain-chant
Et le torrent dont la voix gronde
Unissent leurs rythmes touchants
Pour fêter le Sauveur du monde.*





LES ROSES

Nous n'osons plus parler des roses... Ce sont les paroles mélancoliques du poète des «Vaines tendresses» et pourtant, nous parlerons encore des roses, et les poètes continueront à chanter les roses royales rouges comme le sang vermeil, blanches comme les neiges des cimes, les fleurs exquises lourdes de parfums dans les nuits grisantes de juin. Nous chanterons encore les roses aux encens capiteux, et je vous conterai la douce légende du val d'Hérémente, légende si pure, si candide qui fait fleurir des roses merveilleuses, au souffle glacial de janvier, des roses pourpres comme les lèvres de la gente châtelaine Guillaumine, des roses blanches comme ses petites mains aumônières, des roses de paradis tout emperlées de lumière, plus embaumées que tous les aromates de l'Orient.

Il y avait dans la paroisse d'Hérémente, au village de Tridoz qui a disparu depuis l'horrible peste du moyen-âge que l'on a dénommée la «Mort-Noire», il y avait, voilà bien des siècles, une maison-forte, un petit château, et le seigneur qui y résidait au nom du comte de Savoie était appelé le châtelain ou le major de Tridoz.

Le peuple d'Hérémente a conservé le souvenir d'une châtelaine, dame Guillaumine, si bonne, si compatissante au pauvre monde et qui n'avait pas de passe-temps plus doux que de visiter les miséreux et les malades.

Comme elle savait bien consoler les dolents. Il semblait qu'un rayon de soleil pénétrait avec elle, quand dame Guillaumine franchissait l'huis de ces maisons si noires et si branlantes où s'entassaient des tribus de

serfs. Elle ne craignait pas, la jeune châtelaine si jolie et si fraîche, de préparer les tisanes, de peigner les enfants, voire de balayer les chambres et de faire les lits. Et, tout en rendant ces humbles services pour l'amour du beau sire Jésus et de sa benoîte mère, elle souriait si gentiment de ses yeux clairs. Et que de beaux deniers mauriçois, que de vêtements chauds elle distribuait, que de layettes pour les nouveaux-nés.

Ce qu'elle en avait de filleuls et de filleulles, la douce et jolie châtelaine d'Hérémente... et comme tous priaient le bon Dieu de l'accueillir un jour ès saintes fleurs de son beau paradis. Son mari, le major de Tridoz, était loin d'être aussi aumônier, mais on lui pardonnait bien des choses à cause de la bonne châtelaine.

Le major blâmait parfois dame Guillaunine et lui disait d'être moins aumônière, mais il aurait aussi bien pu demander au feu de ne pas brûler, aux oisels de ne pas gazouiller et aux lurons et aux jouvencelles d'Hérémente de ne pas rire et de ne pas chanter.

Chaque dimanche, dame Guillaumine en allant ouïr la messe se faisait accompagner d'une servante chargée de vêtements chauds pour les pauvres serfs, et elle-même portait des vivres dans un pan de sa robe de brocart.

Un dimanche de janvier, alors que la neige était haute et le vent glacé, la châtelaine se rendait à la messe. Cette fois, dans un pan de sa robe lilas, elle portait moult petits pains blancs à la croute dorée qui sentaient bon. A mi-chemin du château elle avait visité une pauvre vieille qui se mourait, et elle s'était attardée. Le gros bourdon annonçait de sa voix grave que le saint sacrifice allait commencer. Dame Guillaumine se remit en route, et voici que, devant la porte de la vieille, elle aperçoit son mari, le seigneur major en grand arroi, suivi de plusieurs hommes d'armes. Le major descendit de son bai richement harnaché, et, s'approchant de sa femme, il lui dit :

— Hé ! madame, j'aimerais bien voir ce que vous portez avec tant de soin dans les pans de votre robe ?

— Mon doux seigneur et époux, ce que je porte ce sont des roses, des roses blanches et des roses rouges... pour vous et aussi pour moi.

En disant ces mots dame Guillaumine déplia sa robe et montra une énorme brassée de belles roses rouges et blanches, des roses fraîchement épanouies, humides de rosée qui répandaient un parfum si doux et si puissant que l'air en fut embaumé et que le major sentit son cœur chanter dans sa poitrine.

La châtelaine n'avait pas hésité une seconde à répondre ; elle avait sans doute dit les paroles que son bon ange lui avait soufflées. Elle ajouta avec le plus gracieux des sourires :

— Prenez, cher seigneur et ami, prenez une belle rose rouge et une belle rose blanche.

Le major resta muet de surprise ; il n'osait toucher à ces fleurs merveilleuses écloses sans doute au jardin de l'Eden. Dans son cœur il louait le beau sire Jésus de lui avoir donné une épouse si sainte. Il prit enfin les deux fleurs et il ajouta :

— Des fleurs en janvier, le beau miracle ! Continuez madame et chère amie, à être aumônière, et tenez, voici encore des sols mauriçois pour les pauvres gens.

Arrivée à Hérémente, dame Guillaumine entendit la messe, puis elle se rendit chez les pauvres pour qui elle avait apporté les petits pains blancs. Elle se disait :

— Des roses feront-elles leur cœur bien content ?

Elle déploya sa robe, et voici qu'il n'y avait plus de roses, mais des petits pains blancs à la croûte dorée sentant bon la pâte chaude... et un parfum délicieux de roses du paradis emplit la pauvre maison.

Nous parlerons encore des roses, des roses blanches, des roses rouges, des roses lumineuses, des roses parfumées comme les aromates de l'Orient.



THEODULINE

Chant deuxième

PRÉLUDE

AUX „MAYENS“ JOLIS

*Jour de mai limpide et calme,
Sous un chêne aux larges palmes,
Jour de mai limpide et calme,
Je regarde le ciel bleu...*

*Le ciel bleu d'un bleu si tendre.
Quelle paix ! Bonheur d'entendre,
Vers le ciel d'un bleu si tendre
S'élever des chants très doux ;*

*Un cantique de fillette,
Cent oiseaux (tous sont en fête)
Cristal clair de la fillette
Et voix grave du coucou.*

*D'un seul jet dans l'éther pâle,
Merveilleuse cathédrale,
D'un seul jet dans l'éther pâle,
Les pics blancs touchent les cieux.*

*Jour de mai limpide et calme
A la Vierge offre des palmes,
Jour de mai si pur, si calme,
Chants, montez au grand ciel bleu.*

LES „BAUX“

*Demain c'est la Saint-Jean ; Maurice va s'asseoir
Pour humer les parfums du soir
Sur un roc du «mayen» qui domine la plaine.
Le vent chante sa cantilène,
Sussure en frissonnant dans les bois rajeunis.
Comme un écho lointain des nids
La «toubé» a préludé tout là-haut, à Catogne.
Ayant achevé sa besogne
Le berger fait vibrer l'instrument primitif ;
Autour de lui tout est actif ;
Allons, du bois, du bois encore, des brassées,
Et les branches sont entassées ;
Le «bau» s'élève enfin, massif. Vite un flambeau,
Saint-Jean sera content du «bau».
Le bûcher sur les rocs abrupts soudain flamboie,
Et tous les gars chantent leur joie ;
Vollège, ici s'allume, et là-bas, Saint-Brancher,
Chaque village a son bûcher,
Là, ce rayonnement lointain nous vient d'Orsières ;
Ce sont des couronnes princières
Aux alpes, aux rochers pour le convertisseur
Des juifs, Saint Jean-le-Précurseur.
La «toubé» fait jaillir ses stridentes fusées,
Vibrantes, claires, nuancées,
Les notes de cristal bien haut prennent leur vol :
Do ré la mi mi fa la sol ;*

*Le rossignol gazouille aussi sa mélodie
Pour la campagne reverdie,
Les voix s'en vont de pair au ciel diamanté
En la charmeuse nuit d'été.
Tout s'apaise et sourit, l'air est tiède et si calme ;
A cette heure, le col de Balme,
Le Chavalard puissant, la svelte Pierre-à-Voir,
Ces prodigieux encensoirs,
Flambent dans la nuit pure et clament : «Dans l'étable
Laira le Soleil véritable».*



LE PRINTEMPS SUR L'ALPE

*Youhé ! le vent chaud bruit sur les crêtes,
Les bois somnolents sont tout rajeunis,
La neige s'en va des fines arêtes,
L'arbène en gloussant prépare son nid.*

*Youhé ! c'est donc vous, asters, soldanelles
Mirant vos yeux bleus aux bleus ruisselets,
Le mont s'est paré de mousses nouvelles,
Et rien plus que toi n'est beau «Vieux Valais».*

*Dans l'or du couchant les cimes sont roses,
Le Rhône moiré se dore à son tour ;
Rayonne, ô Cervin, flamboie, ô Mont-Rose,
Orchis, entrouvez vos yeux de velours.*

*Aux lyres des pins palpitents les brises,
Le ciel est nacré qui rit au vent chaud ;
Salut, pur avril, avril qui nous grises...
Youhé ! nous partons... là-haut, oui, là-haut.*





Le fantôme noir

L'arrière-automne. Les étoiles s'allument au ciel d'un bleu pâle, une à une. La brise aigre se faufile dans le val abandonné. Au faîte d'un sapin une hulotte répète sans fin sa chanson triste. Pas un tintement de clarine dans les chalets ; les vaches, en effet, sont redescendues au village pour l'hiver imminent.

Un homme monte rapidement la pente roide qui conduit à l'alpage. Il a relevé le col de sa veste pour se protéger contre le vent qui mord. Il porte sa carabine en bandoulière. Enfin, voici l'alpage tout roussi, et, à l'abri d'un rocher, la cabane toute petite avec son unique fenêtre, ses murailles mangées de lichens. N'importe, c'est l'abri dans la solitude farouche ; l'homme se hâte, et il pousse un soupir de soulagement lorsqu'il pénètre dans la pauvre mesure délabrée.

Il dépose son fusil et réunit des brindilles pour allumer un bon feu, car il est glacé et ses dents se choquent. Heureusement les pâtres ont laissé une abondante provisions de bois...

Le beau feu rougeoie déjà et le pénètre. Le chasseur s'assied sur un escabeau et tire de sa gibecière ses provisions : du lard, du fromage et du pain noir. Il se signe et il mange lentement. Et voici qu'il commence à penser tout haut :

— Est-ce que je tuerai un chamois, demain matin ? espérons-le. J'ai grand besoin de faire bonne chasse pour

acheter des souliers à mon pauvre mioche. Ce gentil François ! intelligent comme pas un.... il a mes yeux bruns, c'est sûr, le front large aussi ; oui, il me ressemble, mais la bouche et son petit nez c'est le portrait de sa maman... Ma chère Jeanne... si vaillante à l'ouvrage...

Le chasseur sourit. Il a fini de manger et, après un nouveau signe de croix, le voilà qui tire sa courte pipe de bruyère de sa poche, la bourre et l'allume. L'homme regarde les volutes bleues de la fumée qui montent vers le toit couvert de bardeaux et il continue à rêvasser...

Le chasseur tout à coup tressaille. C'est un dur à cuire qui ne s'effraie pas facilement, et cependant la peur ou du moins une angoisse étreint son cœur en ce moment. Il ne fait pas un mouvement, mais il ouvre tout grands ses yeux pour bien se convaincre qu'il n'est pas le jouet d'une hallucination... Non, c'est trop vrai... Là, là... Voyez-vous ?

En face de lui, assis sur un tronc d'arbre, il y a un homme... un fantôme hideux... une figure complètement noire. Oh ! ce regard perçant comme une vrille ! que veut donc ce spectre affreux qui se tait ?

Le chasseur regarde à nouveau... Non, non, ce n'est pas un rêve... Il est vraiment en face de lui... il pourrait le toucher... Retenant son haleine il fixe le fantôme, et tout à coup, il se décide, dépose sa pipe, tire son chapeau de pain, découpe une large tranche qu'il tend d'un geste hésitant. Le fantôme le prend, et il le présente à la flamme du foyer. Un des côtés étant complètement carbonisé, il fait griller l'autre, et quand le pain est devenu aussi noir que sa face mystérieuse, il l'engloutit avec un air de satisfaction qui étonne le chasseur.

Celui-ci essaie de dire un mot, mais encore une fois, il est incapable d'articuler une parole. Le tête-à-tête con-

tinue. Les deux hommes ne se perdent pas de vue une minute. Une demie heure s'écoule. Une seconde fois le chasseur découpe une tranche de pain et la tend à son visiteur. Le fantôme l'accepte, la carbonise complètement comme la première fois et l'avale avec un plaisir manifeste, et, cela fait, il se reprend à fixer le chasseur.

Le pauvre homme était bien las et il lorgnait la paille qui se trouvait à deux pas du foyer, mais il n'osa pas se coucher et il continua sa faction silencieuse. Pour ne pas s'endormir il tira de nouveau sa pipe, la ralluma et les bouffées, lentes, montèrent encore vers la voûte. Une troisième fois il offrit du pain à son hôte qui l'accepta de nouveau, le grilla et l'engloutit avec satisfaction...

Le chasseur demeura ainsi toute la nuit, fumant et comptant les heures....

Tout à coup il entendit au loin tinter l'angélus du matin. Au premier son de la cloche sainte le fantôme noir se fondit dans l'air et disparut. Le chasseur se pencha, étendit les mains. Rien. L'homme noir n'était plus là. Les paroles ne se figaient plus sur ses lèvres, il dit à haute voix :

— Non, ce n'était pas un rêve... J'ai vu, j'ai bien vu...

Et d'ailleurs mon pain a bien été mangé, il m'en reste trop peu pour la journée... Aller à la chasse maintenant... ce serait l'heure de partir... Est-ce que serait un malheur qui me menace ?

Il hésitait. Il prit sa carabine, en fit reluire les canons, puis il la replaça contre la muraille :

— Il faut dormir quelques minutes.

Quand il s'éveilla, il était grand jour :

— Trop tard maintenant, je n'irai pas à la chasse...

Il redescendit au village.



THEODULINE

LES FÉES

*D'orchis roses coiffées,
Visitons les chalets,
Et chantons, bonnes fées,
Le Valais, le Valais.*

*Nous quittons les alpages
Pour venir, chaque soir,
Parcourir les villages,
Des fénils au lavoir.*

*«Vieux pays», douce terre
Des lacs purs, des grands monts
Tout baigné de mystère,
A jamais nous t'aimons.*





MONTÉE A L'ALPAGE

*Les vaches agitant leurs sonores clarines ,
Folles de joie en ce beau jour,
Hument l'air aromal dans leurs fortes poitrines,
Battent le sol de leurs pieds lourds
Et grimpent le sentier d'une allure insensée
Rythmant d'allègres carillons.
Sous les rideaux épais des branches enlacées
Le soleil juse en verts rayons ;
Campanules, asters et gentianes bleues
Aspirent les rayons bénis,
Cependant que merles gravès et hoche-queues,
Apeurés, regagnent leurs nids.*

*Le bois est dépassé, voici les pentes vertes,
L'alpe sereine aux fins gazons,
Au combat sans tarder, car la lice est ouverte :
Voici Lion, voilà Cuezon.*

*Et Lion s'élançe. En avant !
Hé ! petite Cuezon, courage,
Sois ferme, immobile, bravant
Lion qu'on voit frémir de rage
Et se fatiguer et mugir ;
Maintenant il est temps d'agir,
Car malgré sa force elle est lasse,
Elle combat plus mollement ;
A son tour, c'est le bon moment ;
Bien, te voilà seule sur place...*



LES DEUX REINES

*Mais l'on ne songe qu'à Châtagne et qu'à Parise
Que l'on tient à l'écart et qu'on restaure un peu.
Les nobles bêtes ! Leur prunelle semble en feu.
Quelle sera la reine ? en vain on les maîtrise...*

*Les braves Sarreyens les dévorent des yeux,
Aussi bien toutes deux sont d'excellente race.
Parise des liens soudain se débarrasse.
Qui sera reine ? tous les cœurs sont anxieux.*

*Elle court avec rage
Et tombe comme un bloc
Sur Châtagne. - Courage,
Châtagne, encore un choc,
Ta rivale se brise.
— Vite, en avant, Parise,
La victoire est acquise...
Châtagne semble un roc...*

*Et Châtagne demeure
Ancrée au même lieu ;
Parise près d'une heure
Frappe, frappe avec feu ;
Quand elle est épuisée,
Sa rivale rusée
Bondit. Victoire aisée,
Et ce n'est plus qu'un jeu...*



LE BERGER MAURICE

*Maurice, pendant tout l'été
A la Chaux fera la campagne ;
Aide-berger, il accompagne
Le troupeau vers le lac bleuté,*

*Au pâquis bleu de soldanelles,
Constellé de roses, de lis ;
Il rêve aux hymnes solennelles,
Ce jour où Dieu lui dit : « Mon fils » ;*

*C'était l'ineffable visite,
Jésus-Christ parlait à son cœur :
Sois mien, disait-il, je t'invite
A me suivre, sois un sauveur».*

*Il réitère sa promesse
D'être à Lui toujours, tout entier :
— Oui, prêtre, je dirai la messe
Et je veux me sanctifier...*



LES CLARINES

*Les clarines argentines
Nous annoncent le matin,
Les clarines argentines,
Levez-vous et ding, ding, ding.*

*L'angélus et les clarines
Entremêlent leurs couplets,
L'angélus et les clarines ;
Allons traire le bon lait.*

*Que Dieu garde les génisses
Et les vaches et les veaux,
Que le ciel clément bénisse
Notre alpage de la Chaux.*

*En avant marche la reine,
En avant de son troupeau,
En avant marche la reine,
Magnifique et le front haut ;*

*Sa clarine claire entraîne,
Et l'on grimpe à qui mieux mieux,
Sa clarine claire entraîne
Tout là-haut, jusqu'au lac bleu.*

*Là-haut l'herbe est parfumée :
Lis, vanille, orchis, asters,
Comme l'herbe est parfumée,
Et voyez monter dans l'air*

*Un panache de fumée
Qui nous vient des chalets noirs,
Bleu panache de fumée,
Sarreyer si doux à voir !*



Le purgatoire des avocats

Un merveilleux clair de lune. Pas d'autre bruit que la chanson monotone de la Vièze, la rivière du Val-d'Illiez, joliette et gracieuse comme son nom. De temps en temps, un tintement de clarine, au rez-de-chaussée des chalets. L'air aromatique des sapinières baigne nos poumons. Nous marchons d'un pas bien rythmé et rapide. Nous avons quitté Champéry au son de l'angélus du soir. Je ne pouvais détacher mes regards des Dents-du-Midi qui montaient élégantes et sveltes vers le ciel où s'allumaient les premières étoiles. Tout à coup un cri d'effroi jaillit de ma gorge.

— Qu'as-tu ? me demanda mon compagnon, le jovial naturaliste N. qui m'a permis de le suivre dans ses randonnées, depuis un mois. Il faut vous dire qu'il connaît le Val-d'Illiez comme sa poche. C'est un grand ami des Champerolains, et il sait le petit nom de tous les moutards.

— Regarde aux pieds des Dents-du-Midi.

Mon ami posa ses deux mains sur son piolet d'acier et il inspecta l'horizon.

— Je ne vois que les cinq dents qui flamboient et le glacier qui blanchioie, si tu me permets ce hardi néologisme.

Je dis :

— Mais là, sous le glacier qui blanchioie... regarde bien les pentes de l'alpage de Chalen...

— Qui verdoient...

— Et celles de l'alpage de Seives...

— Qui poudroient.

— Trêve de plaisanteries, de grâce. Ne vois-tu rien ?

— Rien, je ne vois rien.

Je me frottai les yeux :

— Mais si, je vois très bien, moi, d'étranges montures et d'étranges cavaliers. Regarde mieux.

Le naturaliste se tut un instant, il inspecta le paysage, il examina les «reverons», c'est à dire les moraines du glacier et il dit :

— Je vois maintenant, oui, franchement je vois d'étranges montures : des boucs haut encornés, et, sur leur dos, de graves personnages ; tiens, tiens, que peuvent être ces graves personnages de noir tout habillés ?

Les boucs parcouraient au triple galop les pentes herbues. On voyait des cavaliers mordre la poussière. Ils se relevaient bien vite pour essayer d'atteindre à la course leur monture échappée, et ce n'était pas chose aisée. Celui qui réussissait se hissait de nouveau sur sa monture et la course folle reprenait. Deux boucs courant en sens inverse entre-choquaient parfois leur front et les cavaliers gardaient difficilement l'équilibre.

Pendant plus d'un quart d'heure nous faisons halte pour voir l'étrange spectacle. Je demande enfin :

— Mais, qu'est-ce donc que ces cavaliers ?

Mon ami posa sa main sur mon épaule :

— Crois-moi si tu veux, Jean, et gausse-toi de moi si tu préfères, je vais te dire ce qu'il en est : ce sont les «gratte-papey» de Monthey, ceux de Saint-Maurice, ou d'ailleurs qui font ici leur purgatoire...

— Les «gratte-papey» fis-je, interloqué ?

— C'est pourtant clair : ceux qui grattent le papier timbré dans ce «Vieux Pays» : notaires, avocats, procureurs qui foisonnent dans ces petites villes. Les voilà punis durement, ceux qui vécurent de la chicane et qui, par elle, s'engraissèrent indûment. Ils maigrissent à leur tour, ces ventripotents ; on leur joue des tours à ces doc-

teurs ès-roublardises. On les roule, eux qui roulaient tous les autres. Ils ne sont plus hautains, mais ils se font petits, petits.

Heureux encore sont-ils de n'être pas descendus dans un autre royaume, chez un fameux avocat, celui qui donna de si mauvais conseils à Eve, notre mère...

Brusquement l'apparition a disparu. Nous n'apercevons plus que les pentes gazonnées sur lesquelles joue la lumière argentée de la lune... Je me demande si nous avons rêvé... mais non, j'ai vu, j'ai très bien vu ; nous étions deux à voir...

Arrivés à Monthey nous mangeons de bon appétit, et tout en fumant, nous parlons des pauvres «gratte-papey»...

Mon ami l'avocat T. qui était attablé non loin de nous se rapproche, et je lui conte ce que nous avons vu. Il secoue la tête et il rit à gorge déployée :

— Tu me la bailles belle... Si avant de quitter Champéry vous n'aviez pas savouré une bonne bouteille de fendant de Sion, vous n'auriez vu ni boucs haut-encornés, ni «gratte-papey»...

Je protestai :

— Tu te trompes, nous avons le cerveau frais et les yeux nets, nous avons bien vu et nous étions deux à voir.

— Oui, vous étiez comme ce grave colonel qui, au début de la grande guerre, voulut visiter certaine cave de Sion et qu'il fallut hisser dans une automobile et conduire à Berne au plus vite; il voyait les armées allemandes franchir le Rhin, à Bâle...

Nos protestations furent inutiles. L'avocat ne cessa de sourire et de plaisanter. C'est en vain que j'accumulai les détails les plus circonstanciés, rien ne put le convaincre... Il est possible que si nous avions raconté avoir vu des médecins, des officiers il nous aurait peut-être crus...



THEODULINE

LE RETOUR DE FRANÇOIS

*Le verger valaisan doré, la blonde plaine...
Que vous êtes mesquins, monuments et palais,
Près des glaciers éblouissants de mon Valais,
Revoici les sapins droits et fins, la moraine,
L'alpe enneigée et le vent chaud qui l'attiédit,
Les névés ; que c'est beau ! Salut, Dent-du-Midi.*

*Ce frais vallon aurait conquis le bon Virgile.
Qu'est-il de plus joli que le pur Val-d'Illeiez ?
Soir et matin, pinsons et merles par milliers
S'égosillent... le train fuit d'un pas trop agile.*

*Qu'il ferait bon rêver sous ces grands châtaigniers !
Chalets cossus, feuillus et d'un si noble style,
C'est le cadre d'or fin pour les fleurs d'une idylle ;
Simples, mais libres, paysans, vous y réglez.*

*Des vaches lentes paissent l'herbe délicate.
Le front coiffé d'un long fichu rouge-écarlate
Passe une jeune fille au regard virginal.*

*Champéry, Trois-Torrents, oasis balsamiques,
Morgins, paradis vert d'un conte oriental,
Dent-du-Midi, l'église immense aux tours gothiques.*

*Valais qu'on aime à voir et surtout à revoir.
Saint Maurice apparaît, franchi le tunnel noir ;
Rien n'attire les yeux sur la petite ville*

*Qui s'abrite, peureuse, au pied de son rocher,
Rien, pas un monument, à peine un vieux clocher,
Rien, si ce n'est que là de grands chrétiens - six mille -
Versèrent pour le Christ tout le sang de leur cœur ;
César a cru les vaincre, ils furent les vainqueurs ;
Ils sont tombés, mais librement, c'est leur victoire,
Pour nous et pour tous ceux qui sont très fiers de croire
Cette petite ville est grande dans l'histoire...
De-ci de-là, de clairs ruisselets blancs d'écume
Argentent les rochers ; le toit d'un chalet fume,
Les bois sont pleins de geais et de merles siffleurs.
Entre des rocs noircis, ajourés en arcade,
Vaporeuse, éthérée une folle cascade
Tombe. Des arcs-en-ciel de leur fraîtes couleurs
Teignent le voile blanc de la Vierge ; on approche
De la gorge où grondent des tonnerres et sort
Le torrent furieux qui creusa cette roche...
Voici Salvan, l'exquis valton : Excelsior !*

*Au bruit clair des cascades blanches
Qui chantonnent sous les sapins
Des lieds langoureux et câlins,
Suivez-moi : «Là-haut», à Vallenches ;*

*Le fénil brun rit sous les branches.
Tintez, carillons argentins,
Soirs dorés, lumineux matins,
La Paix, du ciel nacré se penche.*

*A l'ombre immense du Mont Blanc
Finhaut se blottit indolent,
Face à la nuit de Tête-Noire ;*

*Trient, bucolique retrait ;
Sous l'azur profond transparait
Le glacier lumineux, sa gloire.*



PARISE ET CHATAGNE

*Parise va toujours toute seule, à l'écart,
Et le berger a beau la flatter du regard,
Lui prodiguer le sel ; en vain il la caresse,
Elle pousse toujours un long mugissement,
Un cri de haine qui monte tragiquement...
Qu'est-ce donc ? regardez. Parise se redresse...*

*En longs beuglements sourds
Elle se plaint toujours,
Soudain, d'un bond dévale
Vers sa rivale.*

*Parise l'œil en feu
Cette fois a beau jeu,
Élan indescriptible,
Irrésistible ;*

*Formidable combat
Où Châtagne s'abat ;
Elle fuit, les yeux mornes,
Baissant les cornes ;*

*Elle fuit, elle fuit,
Parise la poursuit,
La chasse, la harcèle ;
Elle chancelle.*

*Parise, ivre d'orgueil,
D'un coup lui crève un œil
Et s'acharne... on l'entraîne
Loin de la reine.*

LA MORT DE CHATAGNE

*Maurice a tout vu de loin, tout ;
Il court à la vache blessée,
Il lui passe les bras au cou,
La tête est toute convulsée.*

*Il la dorlotte de son mieux
Et lave la hideuse plaie ;
Il a des larmes plein les yeux...
Va-t-elle mourir ? il s'effraie.*

*Les bergers prodiguent les soins,
Maurice dévale au village.
C'est la chaude saison des foins,
Tout chuchote dans les feuillages ;*

*Concerto des merles siffleurs,
Des loriots dorés, des grives...
Il les fuit, ne voit pas les fleurs
Aux parfums lourds, aux couleurs vives...*

*...Ils vont d'un pas accéléré, silencieux,
Et Bernard sent des pleurs amers brûler ses yeux.
Les voilà parvenus au vaste pâturage.
D'affreux gémissements de douleur et de rage
Pleins d'angoisse, des meuglements désespérés
S'élèvent dans le soir. Tous deux pleurent, navrés,
Accroupis ; tour à tour ils sanglotent, haranguent
Châtagne qui les lèche avec sa rude langue :
— O ma pauvre Châtagne est-il vrai ? quel affront !
Toujours reine, toujours tu dressais haut ton front
Châtagne se peut-il ? aujourd'hui quelle tache !*

*Est-il bien vrai, ma chère et belle et douce vache ?
Comme nous t'aimions tous ! même le plus petit,
Théodule t'aimait ; belle, à ton appétit,
Tu mangeais, n'est-ce pas ? de bons repas de reine.
Et t'avons-nous jamais causé la moindre peine ?
Non, nous t'aimions. Châtagne, ah ! nous quitter ainsi...
Tu ne vas pas mourir. Quoi ? tu pleures aussi ?
Tu nous aimes, ma belle, oui, vraiment tu nous aimes...
Était-ce le chagrin ou les transes suprêmes ?
La vache s'affaissait, l'œil devenait vitreux,
Des beuglements plus sourds, des hoquets douloureux
Jaillirent ; père et fils embrassèrent la bête,
Soulevèrent le museau sanglant, mais la tête
Retomba lourdement, inerte ; le grand corps
S'agita, puis ce fut le calme de la mort.
— Châtagne, adieu, Châtagne, on garde ta mémoire,
Parise payera chèrement sa victoire
Clame Bernard d'un ton solennel et très lent.
Le soleil se couchait dans un halo sanglant,
La plaine blonde, les côtes tout était sombre,
Mais on voyait encor des aiguilles sans nombre
Eriger dans l'azur leur front éblouissant
Que le soleil dans son adieu nimbait de sang.
Tout s'éteint peu à peu... seule, plus grandiose.
La cime du Combin porte un panache rose,
Puis le dernier rayon s'efface du Combin,
Alors un lourd frisson saisit tout... le sapin
Penche tragiquement son front, l'oiseau se couche
Et rien ne trouble plus le silence farouche.*



DERNIERS BEAUX JOURS

*Paysan, si parfois ta vie est monotone,
Ah ! du moins ce n'est pas quand, plus fier qu'un baron,
Tu quittes ton bétail et deviens vigneron :
La vendange, travail plaisant, jus de la tonne !*

*Muscat, Fendant, raisins dorés que Dieu nous donne ;
Et, l'air tout guilleret, tu chantes ta chanson ;
Pommiers rouges et clairs te tendent leur moisson...
Mais le soleil pâlit déjà, le ciel moutonne.*

*Courage ! dresse encor tes vieux reins accablés,
Confie au sol fécond tes orges et tes blés,
Ton grand régal est mûr, l'humble pomme de terre.*

*Et maintenant, délasse un peu ton pauvre corps ;
Vois, avant de vêtir les plis blancs d'un suaire,
Les bois ont mis d'éblouissantes robes d'or.*





Hugonette

Les femmes de Trois-Torrents occupent toujours les premières places dans la vieille église. Aucun homme n'oserait leur constester ce droit ; elles sont là, toutes à la place d'honneur...

C'est une très vieille histoire. Les Sarrasins avaient envahi le Valais. La «royale» abbaye de Saint Maurice, là-bas, à quelques lieues, n'était plus qu'un monceau de cendres. Les fumées âcres qui montaient de la plaine disaient l'arrivée imminente des barbares... et les hommes de Trois-Torrents se lamentaient :

— Rien à faire, nous sommes perdus ; il faut fuir au plus vite dans la vallée d'Abondance ou nous cacher tout là-haut, à l'ombre des Dents-du-Midi.

Et voici que la jeune et jolie Hugonette s'en fut trouver les chefs du village et leur dit :

— Hommes, si vous fuyez, vous êtes des lâches. Je prétends, moi, avec quelques compagnes arrêter les barbares ?

—Hugonette, vous êtes jolie, Hugonette, vous êtes sage ; mais comment ferez-vous pour arrêter les barbares ?

— Les barbares nous arrêterons, je vous le promets, je vous le jure, les barbares nous arrêterons... comment ? c'est mon secret et le secret de mes amies : une armée de femmes les vaincra.

Hugonette ordonna aux hommes de se dissimuler dans les bois avec leurs armes, et, au moment où des sen-

tinelles postées sur les hauteurs signalèrent l'arrivée des Sarrasins, on vit déboucher de l'église où elles avaient prié longtemps un long bataillon de jeunes femmes. Toutes avaient revêtu leurs belles robes de drap marron des fêtes carillonnées. Chacune portait, gracieusement noué sur la tête, le coquet fichu écarlate. Leurs tresses tombaient sur le dos. A leur corsage s'étaient étalées des fleurs fraîchement épanouies : muguets, primevères, boutons d'or et pervenches. Elles cachaient toutes quelque chose de volumineux dans leur grand tablier rouge ou bleu relevé et solidement attaché. Le bataillon avançait d'un pas ferme, en tête Hugonette... Elles chantaient, elles riaient, elles chantaient si gentiment, toutes en chœur, à pleine voix, que tous les échos riaient, et que, là-haut, dans l'azur pâle, les cinq Dents-du-Midi vibraient à l'unisson.

Et les fauvettes, et les merles étaient jaloux ; et les rouge-gorges, et les mésanges et les pinsons étaient jaloux.

Hugonette avait la voix la plus forte et en même temps la plus argentine. En entendant ces jolies voix, ces voix claires, fraîches comme un matin d'avril, en entendant ces voix de jouvencelles qui égayaient tout le Val-d'Illiez, les Sarrasins grimpaient la côte rapidement.

L'écho multipliait les voix ; tous les échos chantaient à perdre haleine : on eut dit une armée immense de chanteuses. Pourtant elles étaient deux cents à peine en comptant de fortes lurannes de Champéry et de Val-d'Illiez qui étaient venues grossir le bataillon.

Elles étaient deux cents à peine, mais toutes fraîches, toutes jolies : des joues un peu hâlées des dents blanches, des yeux rieurs, de lourdes tresses brunes, blondes ou noires qui voltigeaient sur le dos. Hugonette avait fait choix des plus avenantes... les autres étaient restées à

l'église avec les bonnes vieilles, et elles disaient des patenôtres, cependant que leurs sœurs descendaient en chantant et en riant comme de petites folles.

Les Sarrasins se hâtaient. Ils avaient un peu perdu la tête, ils riaient d'ouïr les virelais et les noëls si joyeux des jouvencelles. On les accueillait donc comme des libérateurs, puisque on envoyait en ambassade ce gracieux bataillon.

Dès que les jeunes femmes de Trois-Torrents aperçurent les barbares, Hugonette donna un signal et toutes s'arrêtèrent. Elles prirent des fleurs à leur corsage et les montrèrent aux Sarrasins. Ils virent le joli geste, et, pour applaudir, ils poussèrent tous à la fois de tels hourras que le Val-d'Illiez tout entier entendit ces clameurs.

On aurait dit des grondements de tonnerre, et les hommes de Trois-Torrents et ceux des autres villages de la vallée quoique bien cachés dans les bois étaient loin d'être rassurés. Les barbares grimpaient comme des chamois ; ils approchaient du bataillon d'Hugonette, et, tout en courant ils continuaient à lancer leurs hourras. Ils arrivaient. Hugonette fit signe aux barbares de s'arrêter. Tous firent halte, tous se turent, et, dans le grand silence de la vallée recueillie Hugonette chanta ; c'était une complainte lente et grave en vieux roman du Valais. Elle éleva ses fleurs vers le ciel ; toutes ses compagnes imitèrent son geste.

Oh ! cette voix de jeune fille ; cette voix fraîche comme l'eau des sources sur la mousse verte. Des barbares pleuraient, d'autres joignaient les mains :

— Est-ce une déesse, disaient-ils ?

Elles entonnèrent alors en chœur la même complainte lente et grave, et, sur un nouveau signal d'Hugonette,

elles descendirent en chantant, deux à deux vers les Sarasins. Deux jeunes femmes se placèrent devant le premier rang, deux devant le second et ainsi jusqu'au dernier. Elles continuèrent leur complainte grave, et là-haut dans la vieille église, les autres femmes priaient à haute voix :

— Seigneur, pitié, gardez nos sœurs.

Les voix se turent. Hugonette de nouveau chanta seule, et au même instant, toutes plongèrent leur main droite dans leur tablier rouge ou bleu. Quand la voix claire eut lancé la dernière note de la complainte lente, toutes les femmes poussèrent un cri aigu. Dans les forêts voisines les hommes de Trois-Torrents se tenaient prêts à bondir.

Et toutes à la fois elles lancèrent dans les yeux grands ouverts pour bien les voir, toutes à la fois elles jetèrent dans les bouches béantes d'admiration des poignées et des poignées de cendre chaude.

Les gars de Trois-Torrents coururent comme une trombe ; ils coururent sus aux barbares aveuglés qui étouffaient. Tous furent occis à part le chef et une dizaine d'officiers qu'on réserva comme otages.

Depuis ce jour les femmes de Trois-Torrents ont conquis la place d'honneur à l'église.





THEODULINE

Prélude

LA CHANSON DES BISSES

*C'est nous, c'est nous petits torrents,
Les bisse
Aux flots féconds et transparents,
Les bisse
Qui nous rions des précipices.
On va baigner les champs, les prés,
La vigne,
Aux raisins d'or, sucrés, pourprés,
La vigne,
Notre triomphe et gloire insigne.
Nos eaux courant sous les sapins,
Si bleues,
Comme les yeux des chers bambins,
Si bleues,
En sussurant font mainte lieue ;
En babillant nous dévalons
Aux pentes
Dans les taillis, par les vallons,
Aux pentes
Qu'aiment lézards et fleurs grimpantes.
C'est nous, c'est nous, jolis torrents,
Les bisse
Aux, féconds et transparents,
Les bisse
Qui nous rions des précipices.*

flots

Chant troisième

AU VIEUX VILLAGE

LES BANS

*Les foins odorants parfument les granges ;
Partons, c'est enfin le temps des vendanges,
On les attendait depuis de longs mois.
Sur la plaine blonde un grand soleil flambe.
Même le vieillard redevient ingambe.
Le beau jour des bans chante dans nos voix.*

*Les forêts n'ont plus leur vert monotone,
Mais les tons dorés, exquis de l'automne ;
L'air est tout vibrant de gais carillons,
Tous, grands et petits, ont le cœur en joie.
Le Grand-Chavalard sur nos fronts flamboie,
Allons dépouiller les ceps vermillon.*

*Enfin on arrive, on dételle. Vite,
La vigne sourit, elle nous invite ;
Rubis, ambre clair, topaze ; fendant,
Muscat savoureux, malvoisie insigne
Tous les nobles plants de nos nobles vignes,
Un raisin moelleux, un raisin fondant.*

*Les guêpes assaillent les grappes vermeilles.
Le raisin doré parfume les seilles ;
Enfants, écoutez : «Honneur aux gourmands»
Nous allons vider la seille odorante,
Le porteur l'attend et joule la «brante»,
Le raisin se change en moût écumant.*

*Courbés sous le poids de la «brante» pleine,
Descendez, porteurs, sans reprendre haleine,
Les durs raidillons du chemin pierreux,
Sur le char, là-bas, s'arrondit la tonne.
Rires, cris, appels ; un vieux qui chantonne
Le pays romand ; comme on est heureux !*



THÉODULINE

*Douze mois déjà que la mère est morte,
C'est bien long un an !
Le pesant fardeau que, seule, je porte,
Je sais maintenant.*

*Serais-je infidèle à cette promesse ?
Pardonnez, mon Dieu...
Je l'ai vu dimanche, après la grand' messe...
Quel poignant adieu !*

*Il resta longtemps dans cette ruelle
Pour me voir passer.
Ah ! ne suis-je pas méchante et cruelle ?
Ce cher fiancé...*

*Oui, je fus cruelle... il semblait si triste...
Le voir une fois,
Dire « Mon amour immortel persiste,
Grand comme autrefois. »*



LA FÊTE DE SARREYER

*Conduits par un grognard, sergent à grosse lippe
Aux rythmiques accents d'un sonore tambour,
Trente soldats de Sarreyer ont fait le tour ;
Les gamins de les suivre ; oui, ce beau jour dissipe*

*L'ennui causé par le calcul, les partícipes...
Annonçant le patron aux échos d'alentour
L'unique cloche sonne à grand train dans la tour.
Les graves paysans fument leur courte pipe ;*

*Ils attendent la messe et songent que bientôt
Ils boiront du vin frais en croquant du gâteau ;
Ce soir, nuit blanche : tous veillent jusqu'à dix heures.*

*Les bals sont interdits par monsieur le curé.
Ainsi l'on fêtera dans ces pauvres demeures
Le glorieux patron qu'ils aiment, Saint André.*





L'ours de Saint Martin

Après ses sermons à Forum Claudii (Martigny) saint Martin se remit en route pour Rome. Le voilà qui arrive au «Pont-aux-Ours» que nous nommons aujourd'hui Orsières. Le saint était fatigué, car il avait fait une partie de la route à pied pour ménager sa monture, un gentil baudet gris qui portait ses bagages. L'âne, lui aussi, était recru de fatigue, car de la Touraine aux Alpes valaisannes, la route est longue. Saint Martin avait déchargé l'animal, et, se servant du bât en guise d'oreiller, il s'était endormi au bord de la Dranse.

Pendant que le bon saint sommeillait, voici que son âne, heureux d'être débâté, s'en donnait à bouche que veux-tu de tondre l'herbe fine et savoureuse emperlée par les eaux froides et bleues de la rivière qui chantait sa mélodie monotone dans son lit profond de granit. Ah ! quelle herbe, quelle herbe ! courte, il est vrai, mais verte, croquante, mielleuse à cause des fleurs de thym, parfumée d'hysope et d'absinthe. Quel festin pour le pauvre baudet ! Il avait pourtant vu bien des pays ; il avait tondu de sa langue rêche de bien bonnes herbes, mais jamais, non jamais il avait fait un tel repas : un vrai dîner de gala. Et cependant que l'âne broutait en agitant en cadence ses oreilles en signe de contentement, le bon saint dormait ; il souriait, car il faisait un beau rêve ; il entendait le chant mystique des harpes d'or qui vibraient dans le bleu paradis. Et voilà que le gentil ânon s'éloignait toujours plus de son maître ; il apercevait à peu

de distance une forêt qui lui promettait un peu d'ombre, une forêt de sapins centenaires où sans doute l'herbe serait encore plus abondante, et il se dirigeait, le malheureux ! vers cette ombre et ce festin sans perdre une bouchée ; il avançait toujours, inconscient du danger, ne sachant pas que c'était là la sombre forêt des ours.

Le pauvre baudet si sage et si doux fut donc bien effrayé, on le devine, quand, à l'orée du bois, il aperçut une grosse bête brune qui se dandinait sous les palmes retombantes des sapins.

Il n'eut pas le temps de faire de longues réflexions ; sans crier gare l'ours se jeta sur lui et le serra dans ses pattes velues. Le pauvre petit âne de saint Martin se mit aussitôt à braire désespérément pour appeler son maître. Le saint tiré de son sommeil par ces plaintes se hâta d'accourir. Avant d'atteindre la forêt, il comprit qu'il arrivait trop tard : son fidèle compagnon s'était tu.

Quand le saint pénétra dans le bois, il aperçut l'ours en train de mordre à belles dents la chair palpitante du pauvre animal. Dès qu'il vit l'évêque, l'ours s'arrêta net de dévorer, et tout penaud, il enfouit son museau sanglant dans le gazon. Le saint lui fit un beau sermon et lui reprocha vertement sa méchanceté. Comment avait-il osé s'attaquer à un animal inoffensif et qui lui était indispensable pour son long voyage ? L'ours continuait à baisser la tête ; il comprenait qu'il avait fait un impair. Son discours fini, saint Martin fit un signe à l'ours, et celui-ci, sans se faire prier emboîta docilement les pas derrière l'évêque de Tours.

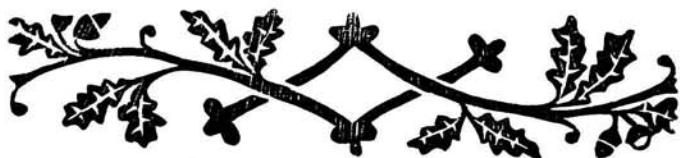
Quant le saint et son nouveau compagnon furent arrivés à l'endroit de la sieste, le saint prit le bât et l'attachait solidement sur le dos de l'ours, y plaça les bagages puis il dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Tu vas remplacer le gentil baudet que tu as tué ; tu

vois le chemin du Mont Jou ; allons, en route pour Rome.

L'ours prit les devants sans grogner. On devine l'étonnement des gens de Liddes et du Bourg-Saint-Pierre quand ils virent le saint évêque, le grand thaumaturge que sa renommée avait précédé avec sa nouvelle monture. Il traversa ainsi la vallée d'Aoste, le Piémont, et après bien des semaines de voyage, il fit son entrée dans la ville éternelle en grand arroi, en bateleur plutôt qu'en évêque. Comme toujours, alors que les uns ne pouvaient assez admirer l'étrange aventure, les autres se scandalisaient et murmuraient. Saint Martin laissant dire. Il repartit enfin de Rome avec son compagnon. Quand ils atteignirent le «Pont des Ours» le saint fit de nouveau un beau sermon à son porteur de bagages ; il le remercia de ses bons et loyaux services, puis, lui ayant défendu sévèrement de s'attaquer désormais aux animaux domestiques et à plus forte raison à des chrétiens, le saint caressa de sa main gauche l'épaisse fourrure et le museau de la bête, tandis que la droite esquissait un signe de croix en guise d'exeat.





THEODULINE

LA SŒUR AINÉE

*Enfin s'endort la maisonnée.
Sur ces feuillets vieux et jaunis
Notons les faits de la journée.
Seigneur Jésus, je vous bénis.*

*J'ai rempli ma pénible tâche
Quoique lasse jusqu'au dégoût ;
Je suis faible et lâche, si lâche...
Qu'importe j'irai jusqu'au bout.*

*Toutes les nuits je crois l'entendre,
Dans mes rêves je l'aperçois ;
Il souffre, son cœur doit se fendre,
Mon Dieu, daignez bénir François.*

*Oublions, oublions... courage...
Et si tout s'arrangeait enfin ;
Après la pluie, après l'orage
Brille l'arc-en-ciel... rêve vain.*

*Non, c'est fini... François sans doute
Va m'oublier ; je ne puis, moi,
Qu'il aille, qu'il suive sa route,
Qu'une autre reçoive sa foi...*

EN ROUTE

Bernard avait juré de prendre sa revanche.

— *Parise, gare à toi, l'an prochain...*

Un dimanche

Après vêpres il dit à Maurice :

— *Partons ;*

Fallut-il parcourir tous nos vingt deux cantons,

Fouiller et refouiller nos profondes vallées

Je trouverai la reine aux cornes effilées...

Le printemps éveillait la terre valaisanne,

Les côteaux verts s'auréolaient de gentianes

Aux yeux d'azur, aux fins corselets de velours ;

Des chants montaient, et des parfums grisants et lourds
S'envolaient dans l'air bleu sur les ailes des brises.

A chaque pas c'étaient des cris et des surprises.

— *Voyez, papa !*

— *Des anémones, des muguet*

Confondent leurs encens et se mirent, coquets,

Au miroir de saphir d'une petite source.

— *Allons, Maurice, il faut achever notre course*

Et les voilà grim pant le sentier rocailleux.

Sur les buissons vêtus d'un vert qui rit aux yeux

La rosée a brodé des millions de perles,

Chaque feuille scintille au soleil. Grives, merles,

Mésanges, loriots dorés, chardonnerets

De leurs folles chansons emplissent les forêts.

Ils arrivent enfin à Nendaz... Une reine,

Bernard veut une reine aux deux cornes de fer.

Enfin, voici Motèle, un vrai démon d'enfer,

Invisible ; du vif argent court en ses veines ;

Manteau brun, une étoile au front :

— *Il me la faut...*

Belle comme Châtagne.

— *Oui, certes, sans défaut.*

— *Je la veux.*

— *Je la garde.*

— *Hé ! soyez raisonnable,*

Je vous donne un beau prix.

— *Et moi je n'en veux point.*

Je ne vends pas Motèle et je suis intraitable...

— *Je la veux.*

— *Impossible ; il est d'autres étables,*

Des reines ; voyagez, enquêtez avec soin ;

Soyez discret ; allez visiter Evolène,

Anniviers.

— *Anniviers, j'y trouverais ma reine.*



SIERRE ET ANNIVIERS

*Bernard et son garçon, sans faire halte à Sierre,
Le «Sirrum amoenum» tout vibrant de lumière,
Ville si douce à voir et plus douce à revoir,
Grimpent la pente roide : ils vont à leur devoir,
Tout droit au but. Voyage exquis, mais longue marche.
Anniviers ! on se croit au temps du patriarche,
Du père des croyants ; presque rien n'est changé.
Va, folle du logis, un instant prends congé,
Vole au pays du rêve et de la poésie...
Les cèdres du Liban, les oliviers, l'Asie...
Vois-tu, dans le halo de ce lointain doré,
Abraham sous les larges chênes de Mambré ?
Le soir vient d'arborer ses couleurs éclatantes.
Après d'un puits on a fixé les noires tentes,
Car ils ne veulent pas de nos tristes maisons ;
N'est-on pas mieux sur les fleurs roses des gazons
Que dans les murs étroits et moroses des villes ?
Ils ne connaissent point nos besognes serviles,
Ils se grisent d'air pur et libre, de senteurs,
Et leur chef Abraham est le roi des pasteurs,
Leur père partageant leur table, leur offices ;
Ils ignorent nos arts, notre luxe et nos vices,
Leur royale vertu c'est l'hospitalité.
Ce tableau primitif est la réalité :
Anniviers garde encor cette fraîcheur première ;
Point de tente, il est vrai, mais de noires chaumières.*

*Du moins ont est nomade, et, le moindre Anniviard
A quatre ou cinq maisons, mais souvent peu de liards.
Dès l'aube du printemps c'est la vallée entière
Qui, fuyant les sommets, va se fixer à Sierre.
Et déjà les voilà tout là-haut, à Zinal,
Près des glaciers ; rien de vulgaire ou de banal ;
Régent, régente accompagnent la peuplade
Et monsieur le curé suit son troupeau nomade.
Ce sont de vrais chrétiens, des chrétiens de saint Paul,
Des cœurs droits détestant le mensonge et le vol,
Aussi fervents qu'au temps de Cécile et de Thècle,
Et cela de nos jours, en plein vingtième siècle.*



LA NOUVELLE REINE

*Bernard est arrivé chez son ami François ;
Ils se sont connus autrefois,
Joyeux drilles portant l'uniforme sévère ;
Ils étaient ensemble aux Verrières,
Quand les soldats de Bourbaki, mourant de froid
Vinrent chez nous chercher un toit
Avec des cœurs aimants sur une terre amie.
La vieille grand'mère endormie
Se réveille aux éclats de rire de Bernard,
Et François, quoique il soit bien tard,
Fait préparer pour eux une blonde « raclette »
Et leur allégresse est complète
En dégustant en connaisseurs du fin « glacier ».
— Rien ne flatte mieux le gosier,
Que ce vin là, mon cher ; veux-tu savoir son âge ?
Cinq ans.
— Tu dis ? Bien davantage,
Il a vingt ans comme mon gars, mon aîné Jean.
— Parfait. As-tu besoin d'argent ?
J'en apporte et tu vas me trouver une reine
Vaillante, forte qui sans peine
Détrônera cette Parise de malheur...
Je dois recouvrer mon honneur...
Ayant conquis Lion, la reine de Vissoie,
Ils repartirent pleins de joie.*





Histoire d'une barbe et de huit troupiers

I

— Hâtez-vous, monsieur le prier, de prendre une décision, car ces maudits soldats vont arriver.

— Bernard, pourquoi traiter de maudits ces soldats que tu ne connais pas ? Et pourquoi me hâter ? Un travail trop rapide est toujours mal fait. Je t'ai cité bien souvent un hémistiche de Boileau ; rien de plus beau dans la langue française :

«Hâtez-vous lentement...»

— Oui, monsieur le prier, vous m'avez cent fois et mille fois répété ce fameux hénitiche...

— Hémistiche.

— Hénitiche ou rémitiche, qu'est-ce que ça peut bien me faire ? dit Bernard d'un ton rogue en jetant à terre une pile de traversins. Et je voudrais bien le rencontrer votre ami qui boit de l'eau toute la journée.. Je soigne votre cave de mon mieux, monsieur le prier, et vous ne pouvez me reprocher le vin que je bois. Quoi ! vous me faites faire tous les métiers. Je suis votre cocher, votre caviste, votre vigneron et que sais-je encore ? : sommelier, berger, faucheur, sacristain, jardinier, cordonnier à l'occasion, charretier, palefrenier, puisatier deux ou trois fois l'an, cuisinier quand votre servante est malade, que sais-je encore ? je fais vingt métiers de-

puis vingt ans et vous avez le front de me reprocher les quelques verres de vin que je bois !

— Tu ne m'as pas compris du tout, mon pauvre ami Bernard. Oui, tu es la perle des valets, mais sois donc calme, calme, calme. Écoute avec calme. Je te citais simplement un hémistiche, c'est-à-dire la moitié d'un vers, écrit il y aura bientôt deux cents ans, par un poète français qui se nommait Boileau, tout comme tu te nommes Bernard Pillet.

Maintenant, relève les traversins que tu as jetés à terre dans un moment de colère, car la colère nous fait faire des sottises. Achève de garnir ce lit. Enfin, j'y suis maintenant. Mettons les quatre lits au sommet de la salle, deux près de la fenêtre, deux contre cette paroi ; deux hommes par lit. La salle est vaste et nous placerons une table, une grande table pour ces braves garçons. Les soldats pourront y déposer leurs sacs et réserver une place pour leur écritoire. Ils seront satisfaits, je pense, de l'hospitalité que nous leur offrons. Bernard, mon ami, achève ton travail, et, je te le répète : du calme.

Le prieur de Martigny quitta la salle. Bernard recommença à maugréer :

— Des lits pour ces gueux de soldats ! des paillasses suffiraient ; ce serait même plus qu'ils ne méritent. Ces canailles de Vaudois et de Genevois qui veulent venir faire la loi aux Valaisans ! Est-ce que cela les regarde si nous voulons nous battre les uns contre les autres, nous, les *ristous* (conservateurs) contre ces diables de *gripious* (libéraux) ! Qu'ils nous laissent tranquilles. C'est notre affaire. Comme quand un mari et sa femme se chamaillent... les voisins viennent-ils les embêter ?

Tout en bougonnant, Bernard continuait à préparer les lits :

— «J'ai bien compris la leçon du prieur avec son ami qui boit de l'eau toute la sainte journée... oui, je bois peut-être un verre de trop, de temps en temps... mais je travaille assez pour mériter ça, et jamais je ne conduis un ami à la cave... Du calme, du calme ; il ne faut jamais se hâter... se hâter lentement... c'est stupide... ne jamais se fâcher... Il a toujours ces mots à la bouche, notre prieur Darbellay... mais si, ça fait du bien de se fâcher tout rouge, de crier des : bougre, des : diable... ça décharge la rate.»

Et Bernard, se rappelant un vieux souvenir qui peignait à merveille le calme du curé Darbellay, se mit à rire aux éclats :

«Hé hé ! Depuis que le monde est monde a-t-on jamais vu et verra-t-on jamais un calme pareil ? Mon père (Dieu ait son âme) a été le témoin du fait. Ce fut lors de la grande débâcle de 1818. Le glacier du Giétroz avait rompu ses digues, les barrages étaient emportés, des maisons renversées, des hommes noyés, les eaux furieuses se ruaient sur Martigny. Voici que Monseigneur le prévôt du Grand-Saint-Bernard accourt, effrayé :

— Sauvez-vous, monsieur le prieur, la débâcle est là.

— Bien, fait le prieur Darbellay avec calme, je serai bientôt prêt ; c'est mon jour de barbe, je ne fais que me raser et j'arrive.

Bernard est obligé de rire en se rappelant la scène telle que son père l'a contée maintes fois : tandis que le tocsin jetait ses sonneries lugubres, tandis que la foule affolée, fuyait les eaux qui emportaient tout sur leur passage, le prieur Darbellay se savonnait les joues et le menton, affilait son rasoir et se rasait avec son calme habituel. Rasé de frais, la soutane bien boutonnée, le rochet blanc des chanoines du Grand-Saint-Bernard barbant la soutane, sans un pli, tenant de la main droite sa

canne à pommeau d'argent, il quitta enfin la cure pour aller prendre à l'église un rituel, une étole violette et la pyxide qui contenait l'huile pour l'extrême-onction. Il avait eu soin de dire auparavant au vicaire :

«Monsieur le vicaire, prenez un pyxide et allez au Mont-Ravoire pour administrer les mourants s'il s'en trouve ; j'irai, moi, au Mont Chemin.»

C'est ainsi qu'à la dernière seconde, au moment où les eaux noires et furieuses léchaient déjà les pentes du Mont-Chemin, le prieur Darbellay arriva en lieu sûr. On l'avait vu avancer de son pas tranquille et calme, comme il convenait à sa dignité.

La salle que Bernard Pillet aménageait pour les huit troupiers est au second. Elle est très grande et éclairée par quatre fenêtres. C'est la salle à manger des grandes circonstances : fête patronale, conférences du clergé, visites épiscopales. En temps ordinaire elle est inoccupée, et le prieur Darbellay, toujours conciliant, n'avait pas hésité une minute à l'offrir pour le cantonnement des militaires.

Bernard Pillet était un homme de quarante-six ans. Il était trapu, carré d'épaules, fort et velu comme un ours. Sa barbe drue et noire mangeait toute sa figure, débordait sur les oreilles, envahissait le nez, un nez énorme et écaché, et ne laissait qu'une tache blanche ou mieux cuite et tannée autour des yeux noirs et petits. Le front était bas et le crâne couvert d'une broussaille de poils rudes. Des bras longs et noueux terminés par des mains très grandes et velues. Des jambes plutôt courtes. C'était un vieux célibataire endurci, dévoué à son maître comme un terre-neuve. La cure c'était sa maison, et il y avait belle lurette qu'il ne disait plus les prés et les champs du prieur, mais bien : mes prés et mes champs.

Les huit soldats arrivèrent le même soir, et bientôt ce fut un beau tapage dans la salle des fêtes. Les gailards s'en donnaient à cœur joie de dévider leur répertoire de chansons de route, cependant que le caporal Junod battait la mesure à grand coups de baïonnette sur la table. Bernard écouta un instant, puis il se rua comme une trombe chez le prier :

— Entendez-vous ce vacarme, monsieur le prier ? Si ce n'est pas une honte ! dans une telle maison des chants pareils ! Supporterez-vous ça sans protester ?

— Du calme, Bernard ; ils chantent, les braves garçons, ils sont donc contents de l'hospitalité que nous leur offrons. Voudrais-tu les entendre pleurer ?

— Mais un tel sabbat !

— Allons, mon *viel* ami, n'as-tu rien de mieux à faire que d'écouter aux portes ? Sois gentil et apporte leur en signe d'amitié du pain, du fromage et une channe de mon meilleur vin de Lamarque.

— Monsieur le prier, sauf votre respect, vous me semblez perdre la tête. Régaler ces vauriens, des protestants !

— Mais oui, ce sont des protestants. Est-ce leur faute s'ils sont protestants ? Les Bernois ont imposé la Réforme à leurs ancêtres, et ils sont de la meilleure foi du monde. Si les Bernois avaient laissé à leurs ancêtres notre vieille foi, ils seraient catholiques tout comme nous.

— Vous aurez toujours le dernier mot, monsieur le prier, mais je vous dis, moi, que je ne leur servirai pas à boire. C'est mon dernier mot à moi.

Et Bernard se retira en faisant claquer la porte.

La cuisinière leur apporta le pain, le fromage et le vin et l'on devine avec quelle joie ces provisions furent accueillies. Marguerite eut sans doute la langue un peu

trop longue ; elle confia aux soldats que Bernard avait refusé de leur servir à boire et à manger. Un projet de vengeance germa aussitôt dans leurs têtes.

II

«Dormez-vous, frère Jacques, dormez-vous ? Sonnez les matines, dig, ding dong.»

Bernard ne dort point. Minuit a sonné au vieux clocher et Bernard, à cette heure insolite, fait le guet devant le prieuré. Il s'est blotti sous la treille qui entourait alors la maison et il attend. Il a cru entendre dire à l'un de ces «bandits», comme il les appelle, qu'ils veulent essayer de descendre à la cave afin de se venger du caviste. Bernard n'est pas absolument certain d'avoir bien compris, mais il lui semble que les «bandits» ont bien dit cela.

Minuit et demi. Il entend du bruit là-haut dans la grande salle.

«Attention, Bernard, veille-toi. Ils descendent.»

Une lumière timide s'allume dans le soupirail de la cave.

«Les gueux ! voler mon vin.»

Bernard attend ; il veut les surprendre au bon moment. Il se faufile enfin dans la maison, quitte ses gros souliers ferrés et enfile l'escalier de la cave en retenant son souffle. Oui, ils doivent être tous là, les huit, ils bavardent gaiement. Le valet entend le vin (son vin) qui coule dans la «channe».

— Excellent ce vin, déclare le fusilier Perraz, un petit noiraud de Saint-Triphon. A la santé du prieur Darbellay ; il ne serait pas fâché contre nous, le digne homme.

Le caporal Junod déclare :

— Nous payerons ce vin. Oui, le meilleur des hommes, ce prieur Darbellay.

Et voici que Bernard reconnaît la voix de l'artilleur Girod, un terrible garçon qui ne cesse de lui lancer des brocards, c'est bien sa voix, mais il prend un ton solennel comme pour un discours, et il débite :

— Camarades, je vous invite tous à boire à la santé de cet ours mal léché, Bernard Pillet. Ah ! s'il pouvait nous voir en ce moment, nous en entendrions de drôles !

Au moment où Girod achevait son toast, Pillet bondit dans la cave, un énorme gourdin à la main.

— Voleurs, canailles de Vaudois, voler mon vin ! ah ! je suis un ours mal léché !

Un des hommes souffla le falot et les soldats tentèrent de s'esquiver au plus vite, mais la plupart n'évitèrent pas des coups de trique. Bernard hurlait des malédictions et il allait remonter, quand il entendit le vin couler à gros bouillons sur le sol de la cave. Dans leur précipitation, les soldats avaient oublié de refermer le tonneau. Le valet entendit des rires étouffés. Il y avait donc encore des soldats dans la cave, et lui qui n'avait pas de briquet ! Et ce vin qui coulait, son bon vin de Lamarque ! Bernard fit des moulinets avec son gourdin, mais il n'atteignit que les barils. Où étaient les « bandits » ? Étaient-ils juchés sur les futailles ? et toujours ce vin qui coulait... Bernard finit par atteindre le robinet et le referma, mais pendant qu'il était courbé il entendit des hommes se sauver en riant aux éclats.

Bernard courut à leur poursuite et il réussit à saisir la tunique de l'un des fuyards, et les coups de poing de pleuvoir. Bernard cria :

— Au secours, au voleur !

Heureusement pour le militaire, Pillet avait oublié son gourdin à la cave. Bernard continuait à hurler. La vieille Marguerite apparut la première, une chandelle de suif à la main.

— C'est un voleur qui prend mon vin, fit Bernard qui secouait l'homme.

La servante reconnut le caporal Junod :

— C'est bien vilain fi ! vous, un sous-officier !

— Nous payerons le vin, madame. C'était une farce pour nous amuser de Bernard.

Le vicaire arriva sur ces entrefaites et essaya de parlementer pour que Pillet lâchât le caporal, ce qui réveilla sa fureur.

— Je vais le conduire au capitaine tout de suite.

Junod ne sembla pas goûter la proposition et il tenta de s'évader, mais cela lui valut de nouveaux coups de poing. Le prier parut enfin, un fallot allumé à la main, bien coiffé, la soutane correctement mise, le col de perles blanches bien d'aplomb, le rochet sans un faux pli. Calme, comme toujours, il demanda :

— Qu'as-tu, Bernard, à crier ainsi ?

— Il y a que ce coquin et ses compagnons que vous hébergez volent mon vin, pardon, votre vin, pendant que vous dormez paisiblement... Est-ce vrai ? demanda-t-il au caporal, réponds, canaille !

— Monsieur le prier, nous avons voulu jouer un petit tour à Bernard, votre caviste, à lui seulement, nous payerons la dépense. Lâche-moi, Bernard.

— Bandit ! me jouer un tour ; me traiter d'ours mal léché ! eh bien ! il est bon que les pattes de l'ours vous caressent un peu le museau.

Le prieur dit gravement :

— Bernard, laisse aller monsieur le caporal Junod.

— Non, je ne veux pas le lâcher. Non seulement ils ont bu, ces gueux, mais ils ont laissé le tonneau ouvert en se sauvant : toute la cave est inondée.

— Ah ! fit le prieur.

La servante était descendue à la cave et elle revint en disant :

— C'est vrai, la cave est inondée ; notre meilleur tonneau doit être à sec.

— Ah ! fit de nouveau le prieur. Il ajouta :

— Toutes les jérémiades ne remédieraient pas à la perte. Mieux vaut un tonneau vide qu'une jambe cassée et surtout qu'un péché mortel. Bernard, laisse aller monsieur le caporal Junod et va te coucher.

III

Les soldats avaient peur d'être dénoncés à leur capitaine, et ils se gardèrent bien de renouveler leurs exploits. Bernard déclara au prieur que s'il se taisait comme d'ordinaire, il n'entendait pas, lui, supporter de semblables avanies.

Le prieur lui répondit sans émouvoir :

— A ton aise, Bernard, tu es libre de parler, mais en ce cas, tu quitteras le prieuré le jour même.

— Mais, monsieur le prieur, c'est intolérable, vous êtes (pardonnez-moi de le dire) une poule mouillée ; vous êtes (oui, je le dirai aussi) un poltron, vous avez peur d'avoir des histoires.

— Je suis tout ce que tu voudras, Bernard, mais je te défends de les dénoncer. Je n'ai pas deux paroles : choisis ou le silence ou le départ immédiat.

Bernard maugréa, jura, tempêta, mais il se tut. Il s'était tu, mais, chaque nuit, il recommença sa ronde. Les soldats se tinrent cois. Le prier ne leur souffla mot de l'affaire. Chaque jour il les saluait gravement et s'informait de leur santé. Le caporal Junod lui fit un jour des excuses et s'offrit à payer le vin.

— Ne m'en parlez pas, fit le prier, il n'en vaut pas la peine.

Complètement rassurés, les militaires se dirent un jour :

— Jouons un bon tour à Bernard. Que pourrions-nous inventer ?

Après de longs conciabules, ils crurent avoir enfin trouvé.

Un dimanche, le caporal Junod pria Bernard de monter à la salle des fêtes. Il prit le premier la parole :

— Pillet, nous te sommes bien reconnaissants de ne nous avoir pas dénoncés au capitaine : l'affaire aurait pu être sérieuse. Un meilleur homme que toi, nous ne l'avons jamais rencontré. Nous voudrions donc conserver un souvenir de notre cher ami Bernard Pillet. Oui, un souvenir que nous voulons transmettre à nos familles. Et, tirant de son gousset une belle pièce d'or toute rutilante, il dit gravement :

— Ce napoléon est à toi, nous voulons t'en faire cadeau. Mais à une condition.

Bernard ouvrait de gros yeux, des yeux gros comme une porte cochère, et il palpa la pièce pour s'assurer que ce n'était pas une nouvelle tromperie de ces « bandits ». Non, la pièce était bonne. C'était une grosse somme pour l'époque, en l'an grâce 1845. Bernard n'avait jamais eu un beau napoléon d'or dans sa bourse. Il touchait son salaire en grains, en fromage, en vin, et, avec ces denrées il entretenait ses vieux parents.

Junod continua :

— Nous te donnons ce beau napoléon d'or, mais à une condition, une seule, à une toute petite condition : nous voulons ta belle barbe.

— Ma barbe, vous voulez rire, vous vous fichez de moi.

— Pas du tout, Bernard. Chez nous dans le canton de Vaud, avec la barbe ou les cheveux on fabrique de très jolis souvenirs : des croix, des arbres, des monuments. Nous ferions confectionner huit jolies tours de la Bâtiaz pour les offrir à nos parents comme souvenir de notre séjour à Martigny. Nous dirions : voilà la barbe de ce brave ami Bernard Pillet qui a eu pitié de huit troupiers et ne les a pas dénoncés ; oui, c'est grâce à ce brave homme que nous avons échappé au cachot et qui sait ? à une ou deux années de prison.

— Non, ce n'est pas sérieux, vous voulez vous moquer de moi.

Junod reprit :

— Et ce napoléon, est-ce sérieux ? mets-le dans ta poche.

Tous parlèrent avec tant de chaleur que Bernard finit par se laisser convaincre. On l'installa dans un grand fauteuil recouvert de cuir noir, et deux soldats se mirent à lui badigeonner la figure de savon. Ah ! ce qu'il en fallut pour humecter toute cette barbe !

Bernard réfléchit :

— Vous parliez aussi de cheveux ; les miens sont un peu trop longs. Puisque vous êtes en train de me raser, vous pourriez bien tailler un peu mes cheveux.

— Très volontiers, répondit le caporal ; on pourra ainsi faire fabriquer un plus grand nombre de souvenirs. Vite, aussi des ciseaux.

Quand la figure fut suffisamment savonnée, Junod commença à raser la joue droite, et en même temps, Perraz planta les ciseaux dans la forêt des cheveux, vers l'oreille gauche. Une avalanche de cheveux noirs tomba sur le plancher. Les deux barbiers travaillaient à la fois avec une égale ardeur, mais la chose n'allait pas vite :

— Que ta barbe est dure ! déclara Junod, mon rasoir est tout émoussé ; il faut que je l'affile.

Perraz dit à son tour :

— Mes ciseaux ont besoin aussi d'être repassés ; tes cheveux sont des baïonnettes.

On affila rasoir et ciseaux et les deux coiffeurs recommencèrent leur besogne. Les six soldats inoccupés faisaient cercle, et, de temps en temps, ils donnaient des avis :

— Allons, caporal, un peu plus près de la peau. Hé ! Perraz, tu oublies des cheveux.

L'opération fut longue. Un soldat sortit enfin un miroir de son havre-sac, souffla dessus. Un autre apporta une cuvette, et, d'un coup de main, débarbouilla la joue droite complètement rasée :

— Regarde, Bernard, la moitié du travail est fait tu seras un beau garçon.

— Dépêche-toi, caporal.

Junod considéra Bernard Pillet un instant, puis il dit :

— Et si on n'allait pas plus loin aujourd'hui... on pourrait finir demain ou bien encore dans deux ou trois jours.

Je suis fatigué moi.

— Moi aussi, déclara Perraz ; je n'en puis plus, attendons à demain.

— Canailles que vous êtes ! voulez-vous finir tout de suite ? Rase-moi, caporal.

— Demain, Bernard, un peu de patience, un peu de calme, comme dit monsieur le prier.

— Je me fiche de son calme, rase-moi, et toi, Perraz, achève de me tondre.

— Impossible, dirent les deux coiffeurs. Demain. Du calme.

— Non, je veux me fâcher. Tout de suite.

— Demain.

— Comme tu es joli, Bernard ! dirent les soldats qui faisaient cercle.

— Je vous demande encore une fois : voulez-vous finir ma toilette sur le champ ?

— Du calme, Bernard, dit le caporal, demain.

Bernard hurla :

— Maintenant !

— Non, non, non !

Bernard se leva d'un bond et saisissant à pleins bras la première chaise venue, il la brisa sur les jambes du caporal qui roula sur le plancher en poussant un juron.

— Et d'un, fit Bernard. Il s'empara d'une autre chaise et poursuivit les soldats. Deux réussirent à prendre la porte et descendirent l'escalier en courant. Pendant ce temps, le caporal continuait à gémir. Bernard se rua vers la porte la ferma à clé et mit celle-ci dans sa poche, puis il dit :

— A moi cette fois, bandits !

Bernard fit tourner sa chaise et poursuivit les cinq soldats. Il en atteignit un second et brisa une seconde chaise sur son corps. Pillet rejeta les débris de la chaise et en prit une troisième. Un soldat ouvrit une fenêtre, mesura la distance et se laissa glisser sur la treille. On entendit un bruit sourd. Bernard s'arrêta, surpris de cette fuite inattendue. Les trois autres profitèrent de cette minute pour ouvrir les autres fenêtres et pour se

jeter sur la treille. Ils se tirèrent d'affaire avec quelques contusions. Bernard les vit partir clopin-clopant. Sur le plancher les deux hommes continuaient à gémir.

— En avez-vous assez, bandits ? leur demanda Bernard.

— Pitié, Bernard, dit le caporal, va chercher le médecin militaire. Je crois que j'ai une jambe cassée.

— Moi aussi, cria le second soldat.

Une voix retentit devant la porte :

— Ouvre, Bernard.

— Monsieur le prieur ! fit Bernard épouvanté.

Il ouvrit. Le prieur regarda d'un air courroucé Bernard qui tenait encore à la main un tronçon de la troisième chaise, mais quand il vit la figure comique de Pillet, la joue droite rasée et la gauche hérissée de poils noirs et poussiéreux, quand il vit la tête à demi rasée, malgré la présence des deux blessés il eut de la peine à ne pas éclater de rire.

Le vicaire et Marguerite arrivèrent à cet instant.

— Vite, un médecin, cria le caporal.

— J'y cours, dit le vicaire.

Le prieur contempla les deux hommes sur le plancher et les chaises brisées :

— Tu en as fait de belles, mon pauvre Bernard !

— Hein ! l'ours mal léché ! Deux hors de combat, six en fuite dont quatre par les fenêtres. Il n'est pas bon de se frotter aux pattes de l'ours !

— Non, il ne fait pas bon s'y frotter, je le constate, mais tu risques de passer un vilain quart d'heure quand le capitaine verra comme tu traites ses hommes.

Le vicaire arrivait avec le médecin militaire et des infirmiers portant des brancards. Le capitaine suivait. Le prieur s'inclina :

— Je vous dois des excuses pour cette façon brutale de traiter vos soldats. Voici le coupable, mon valet Bernard ; il a pris au tragique une plaisanterie peut-être un peu grosse, mais sans méchanceté, je veux le croire. Je vous dois des excuses. Ne le punissez pas trop sévèrement.

Le capitaine, en voyant la figure burlesque de Bernard, comprit tout de suite ce qui était arrivé :

— Ils t'avaient brimé, mon brave, mais bigre ! tu n'y vas pas de main morte. Deux blessés qui auront bien quelques mois de lit, les pauvres bougres ! Les quatre qui ont sauté par les fenêtres s'en tirent avec des foulures des bras ou des jambes ; deux autres en fuite ; un contre huit, excusez du peu. Avec un régiment d'hommes comme toi on irait conquérir le monde :

Bernard se redressa :

— Si vous saviez, mon capitaine, ce qu'ils m'on fait, vous diriez que je ne leur ai donné que ce qu'ils méritaient... Ils m'avaient volé mon vin... monsieur le prier n'a pas voulu le dire, eh bien ! je le dis, moi, arrive n'importe quoi. Vous pouvez me congédier, monsieur le prier, bon, je partirai, mais il faut qu'on le sache : ils m'avaient volé mon vin, et monsieur le prier m'a commandé de me faire, et, aujourd'hui, voyez ce qu'ils m'ont fait. Ma foi ! j'ai vu rouge quand je me suis regardé au miroir.

Le capitaine sourit :

— Je ne sais trop que dire : ils ont été les premiers coupables. Rassure-toi, je vais t'envoyer un barbier qui t'astiquera et te pommadera. Mes excuses, monsieur le prier. Je ne vous donnerai plus d'hommes à loger le poste est trop périlleux.

— Et moi qui depuis vingt ans et plus lui prêche le calme !



THEODULINE

L'HIVER AU VILLAGE

*La neige ouate les champs de sa moelleuse hermine ;
Dans la chambre bien close où chante le foyer,
Regardez-les : bébé que chacun veut choyer
Vers l'aînée au rouet en tremblotant chemine.*

*Adeline à l'évier lave une large «hémine»,
Jaques siffle et polit la table de noyer,
Maurice qu'un fagot de bois mort fait ployer
Gagne lâtre et le poêle embrumé s'illumine.*

*L'air est tout saturé d'âcre odeur de tabac.
Grand-père avec ferveur lit un vieil almanach
Et songe aux jours heureux des époques meilleures ;*

*Il raconte à nouveau les hauts faits de jadis.
Grand'mère, à la fenêtre, en son gros livre d'heures,
Pour ses morts bien-aimés lit un «De profundis».*



EN FAMILLE

*Ecoutez le tic tac de la vieille pendule.
Dans le poêle trop chaud que l'ombre vient noyer
La lampe éclaire mal la table de noyer.
Théoduline chante en berçant Théodule.*

*A la pâle lueur Adeline calcule ;
Les enfants puisent tous dans le même encrier,
Et les plumes de fer de courir, de crier ;
Jacques fignole lentement des majuscules ;*

*Maurice plus savant fait un thème latin,
Mais ce pensum n'est qu'un écho un peu lointain
Du parler savoureux de Virgile et d'Horace.*

*Les images des saints tapissent la paroi.
Le père fume et des volutes suit la trace
Songeant qu'il est heureux, peut-être autant qu'un roi.*



RENOUVEAU

*Les «saints froids» vont s'enfuir ; adieu, douteux St-
[Georges,*

*Toi que le paysan redoute et craint de voir
Anéantir de frêles fleurs : tout son espoir ;
Adieu, neige, grésil et vents des hautes gorges,*

*Vents des glaciers ; semons les fèves et les orges.
Les troupeaux réjouis quittent leur antre noir,
Les génisses, les veaux courent à l'abreuvoir.
Verdiers, pinsons, trillez ; chantez, les rouge-gorges.*

*Au ciel d'un bleu nacré des vols de papillons
Se bercent ; les épis pointent dans les sillons ;
O terre maternelle, à la fin tu l'éveilles.*

*La joie en tous les cœurs déborde ; bel avril,
Sois fêté par l'essaim bourdonnant des abeilles,
Chasse le triste hiver d'un grand geste viril.*



Prélude

TURLURETTE

*Air brûlant du bel été...
On s'endort sous la coudrette,
Turlurette, turlurette,
Ciel de jeu diamanté ;
Lourds parfums des vignes chaudes,
Merles, grives en maraude,
Turlurette, c'est l'été.*

*Cor des Alpes, sons perlés,
Bucoliques ariettes,
Turlurette, turlurette ;
Hirondelles, vous aïlez
Tout là-haut, sur l'Alpe verte,
J'aimerais votre aile ouverte,
Turlurette, et m'envoyer.*

*Alouettes des blés d'or,
Hirondelles, alouettes,
Turlurette, turlurette,
Avec vous prendre l'essor
Vers l'alpage aux fins mélèzes,
Vers les bois rougis de fraises,
Turlurette, quel beau sort !*

*Visiter les chalets noirs,
Au bruit clair de cent clochettes,
Turlurette, turlurette,
Près du pâtre aller s'asseoir ;
L'air est frais, la brise douce,
Et l'on rêve sur la mousse,
Turlurette, jusqu'au soir.*



Le noyer du menteur

Ceci n'est point un conte.

Et voici qu'un grincheux (il y en a, dit-on, mais ils doivent être rares comme les merles blancs parmi mes lecteurs) un grincheux, dis-je, ne manquera pas de protester :

— Vous nous la baillez belle ; après avoir donné comme sous-titre à votre volume ce mot significatif de Contes, vous avez l'audace, et, osons le mot, le «culot» d'écrire : Ceci n'est pas un conte !

Comme il y a fagots et fagots, il y a contes et contes : il y a des contes bleus inventés à plaisir ; il y a des contes légendaires dont tous les détails ne sont pas rigoureusement conformes aux récits un peu hésitants des bons vieux et des bonnes vieilles qui les débitent, le soir, au coin du feu. Les savants qui les recueillent pieusement de ces bouches édentées ne se permettraient jamais, au nom sacro-saint de la Science, d'y ajouter un iota ou d'y retrancher une syllabe.

N'étant pas un savant je n'ai pas jugé opportun d'être aussi sévère, et j'ai osé ajouter un petit détail, ici, retrancher là aux récits des bonnes aïeules quelques développements superflus. Peut-être ai-je même eu l'audace — je le confesse tout bas — de broder deux ou trois légères arabesques dans la trame solide. Voici donc des nouvelles, si vous voulez, des légendes, si vous le préférez, des contes, si vous me le permettez...

Ceci n'est point un conte, et si vous avez un jour le plaisir de visiter le Val-d'Illiez, ce poème de verdure sur qui se penchent les splendides Dent-du-Midi, le Val-d'Illiez, cette porte de la Savoie, demandez à voir le «noyer du menteur». On vous le montrera, ce bel arbre centenaire. Si cet argument n'est point suffisant pour vous convaincre, consultez comme moi, non point des parchemins poudreux, si difficiles à éplucher, mais les bons vieux et les bonnes vieilles à peau parcheminée dont le cœur reste si jeune et qui savent de si belles histoires...

— Oui, c'est vrai, maman, je veux aller rendre visite à mon ami Henri qui est si malade, vous le savez bien ; je veux passer quelques heures avec lui. Est-ce que j'ai l'habitude de mentir ?

— Mais Henri va beaucoup mieux, sa mère me l'a dit hier.

— Sans doute il est convalescent, mais il ne peut pas encore sortir, et il m'a demandé et même supplié de lui tenir compagnie ce soir.

— Soit, Honoré, je te donne la permission d'aller chez lui, mais reviens de bonne heure. Demain, avant cinq heures tu dois monter à Morgins et aller peut-être au delà de la frontière... la journée sera rude, tu as besoin de repos.

— Soyez sans crainte, maman, à dix heures au plus tard je serai de retour.

Honoré sortit en sifflant, le chapeau crânement posé sur l'oreille. Il rejoignit sur le pont de Trois-Torrents une demi-douzaine de jeunes gens qui l'attendaient avec impatience.

— Enfin, dit Théodule, te voilà, Honoré. Je croyais que la vieille voulait te garder sous ses ailes comme une mère-poule ses poussins.

— Ça n'a pas été facile ; j'ai dû inventer une petite histoire ; j'ai dit que j'avais promis de passer la veillée au chevet de notre camarade Henri.

— Tu as su trouver un bon prétexte, fit Pierre-Jean en pouffant de rire. Moi je m'embrouille toujours quand je veux inventer un mensonge.

— En route, mauvaise troupe, hurla Loïs, le chef de la bande. Il se mit à siffler la marche bernoise et prit la tête de l'escouade.

Ses amis sifflèrent avec lui en rythmant le pas et en faisant sonner leurs gros souliers ferrés sur la route poudreuse.

— Halte, cria bientôt Loïs. Chantons une sérénade à la belle Toinette qui rêve sans doute à son amoureux.

Les jeunes gens imitèrent, qui les miaulements d'un chat, qui les abois furieux d'un chien, qui les beuglements d'un taureau ; un des gars contrefit la chanson d'un baudet heureux de son sort, un cinquième bêla plaintivement comme un agneau qu'on égorge, et enfin notre ami Honoré grogna désespérément comme le cochon qu'on amène à l'abattoir.

La chambre de Toinette s'éclaira.

— Parfait ! clama Loïs d'une voix autoritaire, la belle nous a entendu, et, charmée, elle nous récompensera dimanche par le plus gracieux des sourires. Maintenant en route, et au triple galop.

La bande détala et en quelques minutes elle atteignit le chalet isolé de la vieille Marguerite, prieure de la Confrérie du Rosaire.

— Halte, ordonna le chef, et, d'un ton larmoyant, il soupira : Marguerite, Marguerite...

Il éleva la voix...

— Marguerite, la toute belle, Marguerite de mon cœur, nous voulons te donner une sérénade. Ecoute, ma belle, écoute...

Le vacarme recommença, comme tout à l'heure devant la maison de Toinette. Le volet s'ouvrit.

— Attention, dit Honoré, gare au seau qu'elle va nous jeter. Filons.

Nouvelle course précipitée et arrêt cette fois devant le chalet neuf de la gracieuse jouvencelle Guillaumine, une blonde aux yeux humides de pervenche qui faisait rêver tous les gars de Trois-Torrents.

Loïs réfléchit un instant :

— Non, non décidément ce serait trop absurde de régaler Guillaumine d'un charivari. Chantons en son honneur un beau Noël et chantons bien... Attention.

Le cantique en vieux patois roman monta dans la nuit pure. Les Dents-du-Midi glacées d'argent mat jaillissaient d'un élan prodigieux vers le ciel nacré brillant d'étoiles. Les foins coupés la veille et dressés en cône pour qu'ils fussent préservés au cas d'une averse possible, sentaient bon la vanille et l'orchis. Pas d'autre bruit que le ronronnement de la Vièze bleutée aux flots crêtés d'écume qui court là-bas dans son lit de calcaire qu'elle cave sans relâche ; elle dévale à pas vifs de forte montagnarde, la jolie rivière, pour aller rafraîchir la mer surchauffée et lui apporter les parfums des thébaïdes alpestres.

Guillaumine ouvrit ses volets, et, de sa main blanche, elle envoya un baiser aux chanteurs :

— Merci, les gars, vous avez bien chanté. Allons saurais-je deviner vos noms ?

— C'est Théophile, ton amoureux, fit Loïs en contre-faisant sa voix.

— Que nenni ! ce n'est pas Théophile.

— C'est donc Loïs, déclara Honoré, en contrefaisant également sa voix.

— Loïs ! mon Dieu non, ce ne peut être ce coureur de nuit qui n'aime que le tapage et se plait à donner des charivaris ; ce n'est pas cet hurluberlu qui chanterait un cantique.

— Si c'était cependant... cet hurberlu... comment disais-tu, ô toute belle ? reprit Loïs d'une voix à peine contrefaite...

— Je disais hurluberlu.

Les jeunes gens pouffèrent de rire. Il continua :

— Si c'était ce vaurien, cet étourdi, cet hurluberlu, pas mauvais diable au fond, ne lui accorderais-tu pas une montferrine quand on dansera, le jour de la fête patronale ?

— Hé bien ! si c'est lui, accordé... et vrai ! il n'est pas l'hurluberlu que je disais.

Loïs s'avança et se fit voir en pleine lumière. La lune, depuis un moment répandait sa poudre d'argent sur le village.

— Regarde, ô belle des belles, est-ce que j'ai menti ? c'est bien moi Loïs, moi qui ai dit de chanter ce beau Noël.

— Merçi, Loïs ; oui, je t'accorde une montferrine.

— A nous aussi crièrent ses compagnons.

— Je veux bien, Loïs me dira vos noms. Merci à tous. Maintenant rentrez sagement chez vous.

— Quoi ! elle veut nous faire la leçon, dit Pancrace, un gros joufflu, et il commença à contrefaire un miaulement.

Ses compagnons se jetèrent sur lui et le firent taire :

— Imbécile, cria Honoré, tu vas tout gâter.

— Bonne nuit, belle Guillaumine, dit Loïs.

Les gars répétèrent ces paroles. La jeune fille referma sa fenêtre. La bande repartit en sifflant la marche de Berne. Colas proposa de descendre au hameau de Châtillon, sur l'autre rive de la Vièze. Ils allaient sur deux rangs et chantaient de toute la force de leurs poumons la complainte du comte de Savoie, battu par les Valaisans devant les murs de la bonne ville de Sion, en 1475; ils se redressaient, les jeunes coqs; ils claironnaient à tous les échos du val la victoire qui avait bouté hors du Valais les Savoyards.

Les six jeunes gens traversaient une combe verte ombragée par de beaux noyers centenaires entre Trois-Torrents et le Bourg de Monthey, à peu de distance de la croix du «nant», chantant toujours, avançant toujours du même pas bien rythmé; ils allaient, joyeux et fiers, insouciant, heureux de vivre, moqueurs, ivres du sang riche qui gonflait leurs artères... et voici que, tout à coup, ils s'arrêtèrent, déconcertés, surpris, un peu hésitants: ils venaient d'entendre un bruit étrange qui les inquiétait. C'était, je l'ai déjà noté, une merveilleuse nuit de juin, tiède, parfumée, lumineuse et pure. Pas un nuage au ciel d'un bleu nacré. A peine une brise très légère qui agitait doucement les feuillages des noyers et des frênes. Et voici que, subitement, ils entendaient un vacarme formidable, pareil à celui d'un ouragan qui se déchaîne. Le vent tempêteux paraissait descendre du sommet de la montagne et il suivait le cours du «nant», du torrent joli et bavard qu'ils côtoyaient en ce moment. Les jeunes gens écoutèrent; ils se demandaient ce que pouvait signifier cette tornade insolite. L'ouragan descendait avec une vitesse folle, il se ruait sur eux, irrésistible. Ils haletaient...

Et soudain, au milieu de la tempête, Honoré se sentit saisi par une main géante qui le hissa sur un des noyers

centenaires. La main invisible, la main géante, la poigne de fer le fixa au milieu de quatre grosses branches. Il se trouva là, incapable de faire un mouvement...

Le tapage de l'ouragan avait cessé à l'instant même où Honoré s'était senti saisi par la main puissante, transporté et lié sur le noyer. Ses camarades ne s'étaient pas même aperçus de sa disparition.

Loïs parla le premier :

— Hein ! ce grand vent, qu'est-ce que ça pouvait être ?

Tout à coup, Pancrace fit :

— Et Honoré, où peut-il être ?

— Tiens, dit Loïs, il a eu peur ; où se cache-t-il ?

Honoré, Honoré, cria-t-il, où donc es-tu, capon ?

Ils entendirent alors la voix d'Honoré qui disait :

— Ici, sur le noyer.

Tous éclatèrent de rire, et Pancrace :

— Capon, capon, descends.

— Je ne peux pas.

— Comment ! tu ne peux pas ?

— Non, reprit Honoré ; celui qui m'a hissé sur le noyer m'a aussi lié solidement.

— Diable ! dit Loïs. Je vais monter et couper la corde.

— Il n'y pas de corde, mais je suis lié quand même.

Loïs monta, et arrivé près d'Honoré, il battit le briquet pour voir s'il n'y avait pas de corde. Il vit Honoré qui tremblait de tous ses membres ; il était livide. Loïs essaya de détacher Honoré, mais il dut admettre qu'il était bel et bien fixé par des liens invisibles. Les quatre autres montèrent à leur tour et ils constatèrent le fait.

Impossible de détacher le pauvre garçon. Tous les cinq jeunes gens unirent leurs forces ; leurs veines se gonflaient dans l'effort, leurs muscles se durcissaient, leur poitrine haletait... ils ne réussirent pas à briser les chaînes invisibles du captif.

— Cessez, vous me faites mal dit Honoré en pleurant, et c'est inutile...

Je comprends maintenant... écoutez, mes amis, écoutez bien : c'est une punition du bon Dieu, parce que j'ai menti à ma mère.

Les compagnons d'Honoré se turent un instant ; Loïs dit enfin :

— Que faut-il faire ?

— Voici ce que je veux : allez chercher messire curé de Trois-Torrents.

— A cette heure, fit Pancrace, es-tu fou ?

— Oui, tout de suite, mes amis, vite, camarades ; montrez-moi ainsi que vous êtes mes amis.

Après avoir longuement discuté et tenté une fois encore de délivrer le prisonnier (sans plus de succès, vous le devinez) les cinq jeunes gens se décidèrent à remonter à Trois-Torrents, mais adieu cette fois les chansons et les plaisanteries.

— Ah ! si nous avions écouté Guillaumine, elle qui est aussi sage que belle, si nous l'avions écoutée, dit Loïs.

Et tous de répéter avec conviction :

— Si nous avions écouté Guillaumine !

Dame Aurore détachait son collier d'étoiles. L'air était vif. Un coq d'une voix rauque claironna son coquerico : un vieux coq, on le devinait, le Mathusalem des coqs du village, un vaillant qui avait éventé toutes les ruses de

Maître Renard. Trop coriace maintenant pour la poêle à frire, déplumé, dédaigné, hué sans doute par les jeunes coqs, il voulait du moins être le premier à faire lever le soleil, et il faisait vibrer avec furie ses cocasses coquericos. Et les voix claires de ses petits-fils répondirent à sa voix cassée.

Loïs frappa enfin à la porte du presbytère. Les jeunes gens fort penauds, on le comprend, attendaient. Messire curé ouvrit une fenêtre :

— Y a-t-il un malade qui demande les derniers sacrements, dit-il ?

— Non, messire curé, bégaye Loïs, mais un jeune homme, un de nos amis, réclame le secours de votre ministère ; il en a grand besoin. Venez vite. Prenez de l'eau bénite et votre rituel pour chasser les esprits malins.

— Quelques minutes de patience, mes amis.

Le curé sortit enfin du presbytère.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Nous vous expliquerons l'aventure tout en cheminant. Descendons dans la direction de Monthey, messire curé.

Avant d'arriver près du noyer sur lequel Honoré était juché, ils entendirent sa voix ; le pauvre garçon priait à haute voix. Dès qu'il aperçut le prêtre il cria :

— Venez, messire curé, délivrez-moi ; j'ai menti à ma bonne mère. Pauvre chère maman, combien elle doit être inquiète ! Récitez vos exorcismes, messire curé.

Celui-ci commença à lire les oraisons latines, et, au moment où le vieux clocher de Trois-Torrents lançait aux quatre vents la grande nouvelle : le Verbe s'est fait chair ; Il a habité parmi nous, Honoré, joyeux, cria :

— Je suis délié, je suis délivré, et il descendit du noyer, il s'enfuit de l'arbre centenaire qu'on nomme encore : *le noyer du menteur*.



A Fr. Van Immerseel

THEODULINE

Chant quatrième

VERS LES CIMES

*Cervin, je rêve à toi, géante pyramide...
Chaude nuit d'août... drapé dans ta pâle chlamyde,
Tu regardais la terre endormie à tes pieds ;
D'une rose lueur les monts étaient noyés ;
Pas un bruit... les sapins prodiguaient leurs aromes,
Le val, sous le ciel pers arrondi comme un dôme,
Était un temple immense aux larges piliers d'or
Où l'orgue des torrents chantait : Excelsior ;
Des anges blancs glissaient en la nuit parfumée.
Sur ta cime, Cervin, une frêle fumée,
Un nuage menu floconnait vers le ciel...
O géant, je compris, ta cime était l'autel,
L'autel prodigieux de granit où la terre
A genoux devant Dieu, dans l'ombre et le mystère,
Offrait l'encens, l'or et la myrrhe à Dieu, Christ-Roi,
Et, sur ton front, je vis flamboyer une croix...*

.....
*C'est l'automne ; la neige a déjà commencé
A poudrer les sommets, l'air est vif et glacé ;
Le vent s'élève ; entendez-vous ? il se lamente.
— Mon Dieu, mon Dieu ! que ferons-nous ? c'est la
[tourmente,
A dit François, et le touriste épouvanté
Ne sait plus se mouvoir sur le glacier bleuté...*

«C'est moi, la reine des sommets,
Reine des solitudes pâles ;
J'aime vos pleurs, vos cris, vos râles,
Ma voix ne se taira jamais ;
Ma voix, c'est la voix des tourmentes,
Vous qui me bravez, vous, mortels,
Dont le sang baigne mes autels,
Ecoutez ma voix effrayante :
C'est l'ouragan qui prend l'essor,
Je suis la Mort, je suis la Mort...»

Une minute ils ont tournoyé dans le vide,
Un siècle de terreur ! ce bon chrétien, le guide,
François mourant se jette entre les bras de Dieu :
— Je vous aime, ô Jésus... Théoduline, adieu.



REQUIEM

*Le lendemain, le val s'éclaircit peu à peu,
Et l'on vit un pan du ciel bleu ;
Le soleil, le soleil ! il chasse les nuages ;
Les prés sont plus verts, les villages
Au pied des glaciers blancs si petits et si noirs,
Fleuris comme des reposoirs
Arborent sur leurs toits de radieux panaches.
Là-bas, les clochettes des vaches
A l'andante berceur des ruisseaux smaragdins
Mêlent leurs couplets argentins.
Aux baisers du soleil les pics chauvent flamboient,
Les marmottes sifflent de joie :
Mont-Rose impérial, Lyskamm et Gornergrat,
Géants qui veillez sur Zermatt !
Dans l'échevellement sinistre des tempêtes,
O Cervin, tu dresses la tête,
D'un bond prodigieux tu montes en plein ciel ;
Quel autre géant, oui, lequel ?
Peut s'égalier à toi, colosse solitaire,
Dédaigneux de l'infime terre,
Et qui montres à tous, de ton doigt de granit
Le chemin des bleus infinis....
On transportait les corps vers le lieu du repos...
Les monts regardaient ce tombeau,
Flamboyaient, cierges d'or, et semblaient à voix basse
Saluer le guide qui passe,
Aroles et sapins, troupeaux et tout le val
Lui faisaient un deuil triomphal.*

THÉODULINE

*Ton espoir te leurre,
Pauvre fille, hélas !
Pleure, pleure, pleure,
Ecoute le glas,
Pleure, pleure, pleure.*

*Oui, morte ta joie,
Rêves envolés !
Tu crains qu'on ne voie
Tes yeux désolés...
Oui, morte ta joie.*

*Je veux être forte,
Mon Dieu, désormais ;
Ma jeunesse est morte ;
Oui, je me soumets,
Je veux être forte.*



LETTRE DE THEO A MAURICE
NOVICE AU GRAND SAINT BERNARD

*Nous allons marier ce matin Adeline ;
Connais-tu son mari ? Jean-Pierre le régent,
C'est un luron, campé bien droit, intelligent,
Yeux noirs profonds et doux, une moustache fine ;
Il gagne des écus : quatre cents francs par an ;
Il sera conseiller, quelque jour, dit le père ;
Bref, tu sera conquis par ce gentil beau-frère
C'est un chrétien bien convaincu, ça se comprend.*

.

*Un jour exquis de mai ; le ciel est d'un bleu tendre,
Le Combin mêt sa chape d'or,
Tous les oiseaux sont de la fête et font entendre
Dans le val qui sommeille encor,
Les plus claires chansons de leurs voix cristallines.
Il est quatre heures, l'air est frais
Mon cœur se grise aux parfums lourds des églantines...
Hier, ils disaient leurs doux secrets...
De l'azur plein le cœur, ils parlaient à voix basse,
Les deux fiancés, mes enfants...
Le village commence à se dorer ; l'espace
S'emplit de rayons triomphants.
L'angélus du matin sonne à la vieille église,
J'entends chanter là-haut, bien loin...*

*Je songe... cette joie, un jour, me fut promise
Je ne suis plus que le témoin
Du bonheur qui remplit ces deux âmes en fête...
Le cœur ne veillit donc jamais !
Le bon Dieu l'a voulu, Sa Volonté soit faite.
Près de Lui, sur les blancs sommets,
Tu vis, tu souffres pour Jésus - ô joie immense !
Sans souci d'un amour mortel,
Prie, aime pour ta sœur, mais ce n'est point démence,
Dis-moi qu'on se retrouve au ciel.*

Théoduline





AU GRAND SAINT BERNARD (15 juin)

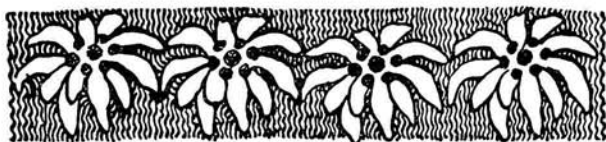
*La joie aujourd'hui règne en ce vieux monastère,
L'azur a des tiédeurs caressantes ; j'entends
Gazouiller à mi-voix les brises du printemps ;
Le col glacé se vêt d'un habit moins austère.*

*Le Vêlan, paladin farouche et solitaire,
S'enveloppe ce soir de voiles éclatants,
Manteau de pourpre radieux, au loin flottant ;
Peut-être d'un élan va-t-il fuir de la terre.*

*Saint de la charité, tu t'élèves pareil
Au géant de granit enrobé de soleil ;
En ce jour, terre et ciel sont pleins de tes louanges...*

*La nuit pure sourit et monte pas à pas...
Et Bernard s'endormit entre les bras des anges
Qui portèrent au ciel leur frère d'ici-bas.*





Le maître-fourrier de S. Brancher

A l'époque lointaine dont je vous parle, en ce bon vieux temps, on ne disait pas encore S. Brancher, mais le bourg de S. Brancas, à cause de son saint patron, saint Pancrace. Etre bourgeois de S. Brancas n'était pas un mince honneur. Le bourg avait été une des premières localités à posséder des franchises, et si j'en crois une légende de Saxon, le châtelain de S. Brancas siégeait avec celui de Martigny et de Saxon dans le village détruit d'Arbaray. En ce bon vieux temps donc, alors que se dressait encore, au-dessus du bourg, le château de saint Jean avec ses tours et ses hautes murailles, et qu'à deux pas on voyait un autre castel, celui d'Etier, un bourgeois de ce gentil bourg, le maître-fourrier, était attendu avec impatience depuis plus d'une heure dans la maison d'un autre bourgeois, nommé Philibert. Philibert demeurait dans la rue, ou disons mieux au chemin de la Creuse qui conduisait au château de saint Jean. Sa maison était la dernière habitation de la Creuse. Au delà il n'y avait plus que deux ou trois granges.

Depuis plus d'une heure, le maître-fourrier était attendu. Il était près de minuit, et maître-fourrier n'arrivait pas. Philibert et sa femme, ainsi que ses trois garçons et sa fille aînée, avaient fait tous les préparatifs prévus pour pétrir le pain, ce bon pain noir du bon vieux temps, mais on aurait pas voulu commencer le travail en l'absence du maître-fourrier. Non seulement on se serait exposé à lui déplaire et à se voir privé de ses bons

services une autre fois, mais Philibert craignait de tout gâcher s'il n'était pas présent pour diriger les opérations. Personne n'avait au reste le droit de faire le pain et de le cuire au four banal sans son agrément...

Le maître-fourrier avait pourtant promis d'arriver à onze heures au plus tard, et minuit était proche. Philibert n'osait sortir à cette heure pour aller à sa rencontre dans la direction du village de la Garde ; ce n'était pas prudent, et il fallait être un dur à cuire comme le maître-fourrier pour oser tenter l'aventure. Il faut vous dire que le dernier *raccard* de ce chemin de la Creuse passait pour être hanté. Chaque nuit à peu près on y entendait des bruits suspects, et les sorcières, assurait-on, y prenaient leurs ébats. Mais cela était le moindre des soucis du maître-fourrier. Ne croyait-il pas à ces histoires ou bien possédait-il un secret pour se rendre invulnérable ou invisible ? On ne sait, mais ce qu'on sait bien c'est que presque toutes les nuits il traversait le bourg, montait à la Garde ou en revenait, franchissait le pont de S. Brancas et se rendait à Vollèges ou à Bagnes, partout où l'on réclamait ses services.

— Qui est-ce qui passe ici si tard ?

C'est le maître-fourrier de S. Brancas qui, tout guille-ret et chantant une vieille complainte, côtoie les hautes murailles du château de saint Jean et s'en va chez le bourgeois Philibert. Un solide gourdin à la main, il fait des moulinets, et il chante, et il chante pour se donner du cœur et égayer sa route. Voilà enfin la Creuse. Tiens ! quelle est cette musique étrange dans ce raccard ? C'est bien une montferrine. On danse dans le raccard, là, tout près, le dernier, le plus vaste. Seraient-ce des jeunes gars et des jouvencelles qui profitent de la nuit pour danser sans permission du seigneur ? Ah ! s'ils sont pris ils payeront une forte amende. Un grand tapage.

On dirait au moins une centaine de personnes tant le bruit est grand. Et quelle musique ! Jamais le maître-fourrier n'en a entendue de si entraînante. Il y a là deux ou trois vielleurs qui jouent, mais qui jouent à donner envie de faire des entrechats aux vieux barbons comme le maître-fourrier. Le voilà devant le raccard. Il est brillamment éclairé, mais comme la porte en est close, il doit coller sa figure aux interstices des poutres pour voir le beau spectacle.

— Oui, se dit-il, nombreuse société. Et toujours arrive de nouveaux couples.

Il les voit descendre le long d'une échelle qui va jusqu'à une soupente sous le toit. D'où viennent-ils ? Impossible de le savoir. Ils continuent à descendre sur l'aire qui regorge de couples, tous attifés magnifiquement.

Ils sont tous vêtus magnifiquement : les danseuses, de robes de velours ou de soie bleue, lilas, verte, rouge ou orange ; les danseurs, d'habits de drap fin marron, vert-olive ou bleu, de larges gilets écarlates, de longues chausses moulant étroitement la jambe ; ces chausses de diverses couleurs également ; ils ont de longues, longues poulaines de cuir jaune. Les hommes portent toques de velours noir et de merveilleuses aigrettes. Tous ont des habits comme ceux des ancêtres et leurs chants et leur langage évoquent une époque disparue.

Oh ! comme ils chantent, oh ! comme ils chantent et avec quel entrain les couples tournent, se font de graves révérences, vont jusqu'au milieu de l'aire à la rencontre des couples qui leur font face, et reviennent à reculons à leur place, toujours en cadence. Les voilà maintenant qui tourbillonnent, puis se saluent en posant la main sur le cœur... Et les trois vielleurs, tout de vert habillés, chantent à pleine voix tout en mouvant leur main droite en cadence sur les cordes en boyaux de chat (pas

d'autres cordes qui les vaillent) ; et il faut entendre comme elles chantent, comme elles chantent, les bonnes cordes des trois vieillards vêtus de vert.

— Que regardez-vous encore, maître-fourrier ?

Il regarde celui qui dirige la danse, qui les excite de la voix et du regard, tous ces danseurs et toutes leurs belles, le maître de la danse qui voltige sans cesse d'un coin de l'aire à l'autre. Il danse tout seul d'habitude, mais parfois il offre son bras gracieusement à quelque damoiselle aux beaux cheveux, aux bras de neige, mais de nouveau le voilà qui danse tout seul : il est partout à la fois tant il danse rapidement. On croirait qu'il y a vingt maîtres du bal.

— Plus vite, souffle-t-il, plus d'entrain.

Et les couples volent et tourbillonnent, et la musique des vieillards verts n'est plus douce ni câline, mais enfiévrée, ensorcelante, forcenée, comme endiablée.

— Que regardez-vous encore, maître-fourrier ?

Il considère attentivement le maître du bal. Ho, ho ! c'est étrange. Le maître du bal portait un pourpoint de velours vert, des chausses rouge-feu et de longues poulaines de la couleur des chausses... Mais ce n'est pas cela qui intrigue le maître-fourrier. Au sommet de la toque de velours rouge-feu, au lieu de l'aigrette il voit jaillir deux petites cornes, toutes petites, toutes mignonnes... Ho, ho ! qu'est-ce que cela signifie ?

— Que regardez-vous encore, maître-fourrier ?

Le maître-fourrier regarde les yeux, les yeux du personnage qui dirige la danse. Ils sont étranges ces yeux noirs... d'un noir profond comme la nuit sans lune et sans étoiles, froids comme l'acier d'une bonne épée, froids comme les séracs bleus des glaciers... ces yeux noirs parfois semblent tout rouges, plus rouges et plus

flamboyants que les chausses, la toque et les poulaines du maître de danse, et ils lancent des étincelles. Quel feu mystérieux éclaire donc ces yeux noirs ?

— Que regardez-vous encore, maître-fourrier ?

— Ho, ho ! voilà qui est bien étrange. Ne dirait-on pas que le sire porte une queue rouge, une queue rouge-feu comme les chausses ?

Le maître-fourrier n'a pas peur : c'est un brave à trois poils, je vous l'ai dit. Il regarde et sourit, et finit par rire à gorge déployée à voir cette queue rouge qui frétille et ces cornes mignonnes qui trouent la toque rouge...

— Que regardez-vous encore, maître-fourrier ?

Il considère avec attention un échanton, vêtu de vert de la tête aux pieds. L'échanton verse à boire aux danseurs et à leurs belles. Il leur présente en souriant une coupe d'or, et chacun et chacune pousse un hurlement après avoir vidé la coupe. De petites flammes bleuâtres voltigent au-dessus de la coupe. Quelle est donc cette liqueur que l'échanton présente en souriant, en s'inclinant avec grâce, à tous les couples ?

— Mais il me semble que je le connais, cet échanton vêtu de vert ! Je l'ai vu quelque part, se dit le maître-fourrier, il y a longtemps, bien longtemps.

Il cherche à mettre un nom sur ce visage, et tout à coup, il pousse un petit cri joyeux :

— Oui, ce doit être lui... Guido, le tavernier de S. Brancas que j'ai connu dans mon enfance. On en racontait de si drôles sur son compte... Il avait un sourire si engageant pour attirer les bons bourgeois de S. Brancas... Oui, crédit pendant des mois et des années... puis, quand arrivait le temps joyeux des vendanges, le bon tavernier descendait à Fully avec de grands barils, et

chaque pot bu à crédit valait deux pots ou même trois, ou même quatre de vin nouveau... et les clients rentraient bredouilles à S. Brancas, leurs barils à sec, et pendant ce temps les cuves et les «bosses» et les barils du maître-tavernier remontaient pleines à déborder... parfois on devait lui céder un bout de champ ou de pré pour continuer à boire à crédit son délicieux rouge de Fully ou son muscat pétillant ; parfois c'était une grange, un raccard, un *mazot*, voire une maison qu'il daignait accepter en récompense de ses bons services... liens, se disait le maître-fourrier, mais ce beau raccard il fut à lui... le plus beau raccard de S. Brancas... il l'avait reçu en paiement pour du bon vin de Fully, bu à crédit pendant deux ou trois ans...

Et pendant que le maître-fourrier riait à gorge déployée en songeant à ces bons tours du vieux tavernier qu'il avait connu dans son enfance, il entendit tout à coup le maître du bal dire d'une voix douce, mais légèrement narquoise :

— Hé, cher tavernier, va donc verser de ton bon vin de Fully à celui qui nous regarde devant le raccard.

Le maître-fourrier ne regarde plus avec curiosité, mais il commence à comprendre que les choses pourraient se gêter et, sans écouter davantage, il dévale vers la maison voisine où il est attendu depuis si longtemps avec la vitesse d'un jeune polisson qui vient de jouer un vilain tour. Il entend la porte du raccard s'ouvrir à grand bruit, et voici qu'un homme court à sa poursuite. Le maître-fourrier redouble de vitesse et arrive sous l'auvent de la maison du bourgeois Philibert et il le franchit d'un bond.

Il entend alors une voix aiguë qui glappit :

— T'as de bonheu d'avai passò le pleuvein, qu'atre-mein t'ira di nouvro... (tu as de la chance d'avoir franchi l'auvent, sinon tu étais un des nôtres).

Le maître-fourmier pénètre en tourbillon dans la maison. Il ne peut parler, tant il est ému, lui le brave à trois poils qui ne sait ce que c'est que la peur ; ses dents sont serrées et il s'affaisse sur un banc. Il lui fallut près d'une heure pour recouvrer son sang-froid et raconter ce qu'il avait vu.

On a érigé une croix en face de ce raccard de la Creuse afin de chasser ces esprits malfaisants qui venaient y prendre leurs ébats. C'est devant cette croix que la population de S. Brancher se rend en grande pompe le saint jour de Pâques pour y chanter l'alléluia.

Tous ne savent pas la légende de la Creuse, mais aujourd'hui encore les gamins ont retenu la leçon finale. Lorsqu'ils se poursuivent dans les rues en poussant de grands cris, si l'un d'eux pour échapper à ses camarades réussit à se cacher dans le corridor d'une maison, les autres ne manquent pas de lui lancer ces mots :

— T'as de bonheu d'avai passò le pleuvein, qu'atre-mein t'ira di noutro.





THEODULINE

MAURICE

L'angélus en chantant s'envole du clocher.

On se hâte, on veut approcher,

Voir de plus près, baiser la main du jeune prêtre ;

Enfin, vous le voyez paraître,

Les yeux baissés et comme auréolés d'encens.

*Paysannes et paysans
Se jettent à genoux priant qu'il les bénisse.
Il élève ses mains novices
Pour appeler sur tous la clémence de Dieu.
Voici venir en dernier lieu
Bernard et ses enfants ; tous ont les yeux humides ;
Et, Maurice d'un pas rapide
S'élançe dans leurs bras.*

— *O père, vous pleurez,
Aujourd'hui vous pardonnerez
Si je vous ai quittés, non point par un caprice...
Jésus m'appelait...*

— *Oui, Maurice,
Je pardonne ; c'est Dieu qui te voulait pour Lui,
Je suis très heureux aujourd'hui.
— Merci, père.*

Et Théo :
— *Pour que Dieu nous bénisse,
Nous protège, monsieur Maurice,
Veuillez bien nous bénir. Père, enfants, à genoux,
Prêtre du Christ, bénissez-nous.
Et tous sont à genoux près de Théoduline,
A la fois tous les fronts s'inclinent ;
Le prêtre élève alors ses mains vers le ciel bleu,
Les bénit tous au nom Dieu.*



BERNARD

*Maurice a regagné l'hospice millénaire.
Il étudie, il prie ; il faut que sa prière
Touche les cœurs, mais entre tous change le cœur
D'un père bien-aimé. Sacrifices, souffrances,
Il les accepte pour devenir un sauveur.*

*— Je suis depuis hier dans d'effroyables transes,
Écrit la grande sœur... revenez sur le champ ;
Notre père est très mal... Et déjà, le soir même,
Il arrive.*

*Les yeux fiévreux, la face blême,
Bernard halète :*

*— Toi ! que tu es diligent ;
Merci d'être venu... je suis triste en songeant
Au passé... que je fus coupable et négligent...
Ma sainte femme... et toi,... Théo... vite qu'on m'ôte
Cet écrasant fardeau d'un passé plein de fautes...
Je vais mourir... eh bien, à toi-même, ô mon fils,
Je veux dire humblement les péchés que je fis ;
C'est au prêtre de Dieu que le pécheur s'adresse...
— Non pas à moi ,mon père...*

— Hâtons-nous, le temps presse.

Pâle, le prêtre dit :

— Sortez tous un moment.

Le moribond se signe et dit très simplement :

— Bénissez-moi, mon Père ; il répéta : mon Père...

Bernard se confessa d'un cœur vraiment contrit.

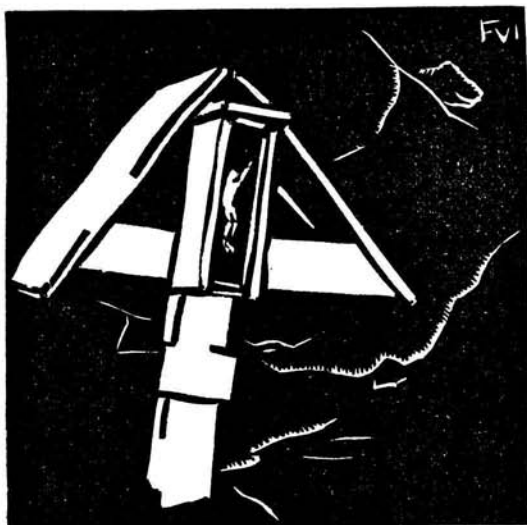
*La vieille foi renaît à cette heure ; il espère,
Il est absous, son âme est blanche et Jésus-Christ,
Vient se donner à lui, se donner sans partage,
Viaticque divin du suprême voyage.*

Jésus est dans son cœur, qui pourrait l'effrayer ?

*Il peut braver le monde et l'enfer tout entier...
Le prêtre a récité la dernière prière,
Il contient ses sanglots... puis, au chevet du père,
Il s'agenouilie avec ses frères ; à son tour
Il peut pleurer, il peut témoigner son amour
Par des baisers sans fin...*

— Théo, ma chère aînée...

*Merci, merci... Théo... merci... courage encor,
Garde toujours cette famille abandonnée...
Mon prêtre... ma Théo... je ne crains plus la mort...
Si Dieu m'a pardonné... je vous le dois sans doute...
Embrasse-moi, Théo... mon prêtre... tous... adieu...
Il souriait ; le ciel semblait ouvrir sa voute...
Il s'endormit en paix entre les bras de Dieu*





La cave des diablats de Fully

Fully ! où le soleil épanche ses nappes de rayons qui dorent les belles grappes, Fully aux mazots noirs enrubannés de pampres, lourds de raisins ambrés, ployant sous les poids des raisins lilas, Fully, ce paradis terrestre dont rêvent les enfants de l'Entremont, l'âpre vallée là-haut, sous les palmes des sapins verts... Ils se souviennent de la route encombrée de «bossettes», des porteurs qui transportent le moût écumant, des seilles pleines de grappes juteuses ; ils écoutent, ravis, les chansons joyeuses des vendanges... Ecoutez une jolie légende de ce joli village...

Il y avait une fois à Sion un ingénieur qui logeait le diable dans son gousset. Rien ne lui avait réussi. Que faire ? se demandait-il — tiens, une idée ! si je cherchais une mine d'or... Il parcourut maint et maint village du Valais, et voici qu'un jour il entendit raconter qu'un filon du précieux métal affleurait dans les rochers de Fully. Un certain François Tintat connaissait l'endroit, disait-on. L'ingénieur se précipita comme une trombe chez le brave Tintat. Il commença à le questionner prudemment sans avoir l'air d'y toucher. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, des vendanges et des alpages, il finit par aborder la question des mines du Va-

lais, et enfin, après force tours et détours, il hasarda ces mots :

— Dans un tel pays de cocagne il n'y aurait rien de surprenant qu'il existât une mine d'or.

Tintat acquiesça et dit qu'on pouvait supposer, en effet... que peut-être en cherchant bien... qu'après tout ce serait possible... qu'il n'y avait là rien d'étrange... et avec un sourire il ajouta que si on payait bien ses journées... il pourrait se faire... qu'il réussît à retrouver un filon dont son père lui avait parlé. L'ingénieur ne broncha point et répondit d'un ton calme qu'il connaissait la géologie... si on voulait l'accompagner il se faisait fort de découvrir les roches aurifères, et, comme de juste, on partagerait les bénéfices.

Le lendemain déjà, à l'aube, les deux hommes escadaient la pente. La grimpe était rude et il fallut près de cinq heures pour atteindre l'entrée du Portail. Les chercheurs firent halte sur un maigre gazon qui bordait le sentier caillouteux, et l'ingénieur sortit des provisions de son havre-sac. Quand ils eurent repris des forces, Tintat montra une paroi de rochers à pic et déclara :

— C'est de ce côté, à gauche, m'a dit mon père (Dieu ait son âme !) J'y suis allé plus de dix fois, mais je n'ai rien découvert.

L'ingénieur inspecta longuement les roches avec sa longue-vue :

— En effet, là sur la gauche, très haut, au delà de cette crevasse dont je vois bailler l'orifice, il me semble apercevoir des roches aurifères... oui, oui, fit-il tout ému, nous avons la mine...

Il ajouta :

— L'escalade sera horriblement difficile... je m'y casserais le cou... Voyons, cher monsieur Tintat, ne pour-

riez-vous essayer ? vous avez des jarrets d'acier, un pied sûr, vous ignorez le vertige... ne pourriez-vous aller à la découverte tout seul ?... je vous attendrai ici... si vous réussissez, vous me ferez signe...

Le Fullerin commença l'escalade. L'ingénieur se coucha sur le gazon et fit un petit somme. Il ne vit plus le paysan. Il attendit une heure, puis deux. Tintat avait sans doute disparu dans la crevasse. Il ne reparaisait plus. Un soleil d'orient flambait dans le ciel bleu. On n'entendait plus que le gazouillis du pinson des neiges. La plaine verte, là-bas, était enveloppée d'une buée rose.

La Pierre-à-Voir se profilait élégante sur l'azur sombre, et, barrant l'horizon noir d'un trait blanc, le Bietschhorn se drapait royalement dans son manteau de neige qui étincelait de lumière...

L'ingénieur attendait, attendait toujours... Déjà la plaine était dans l'ombre : les châteaux de Saillon, de la Soie et de Tourbillon, la cathédrale de Valère juchés sur leurs collines rousses étaient encore enrobés d'une gaze rose, comme d'un poudroisement de flèches sanglantes, et là-haut, tout là-haut, les cimes géantes s'encapuchonnaient majestueusement dans leurs chapes d'or aux lourds orfrois d'argent et de rubis. Tout à coup, l'air fraîchit, les sommets revêtirent un camail violet épiscopal, et, brusquement, un grand frisson secoua les choses : disparues les couleurs chatoyantes, les cimes étaient d'un blanc livide, les oiseaux fuyaient à tire-d'ailes vers leurs retraites en poussant des pépiements plaintifs. Une première étoile s'alluma, timide, clignotante, au faite aigu du Grand-Chavalard, et, au pied de la montagne, au vieux clocher de Saint Symphorien l'angélus effeuilla ses corolles mystiques :

— L'ange du Seigneur annonça à Marie...

L'ingénieur attendait encore... François Tintat ne se montrait point. On raconte que l'ingénieur ne revint pas à Fully. Personne ne le revit à Sion. Que devint-il? mystère, mystère ! D'aucuns assurent qu'il attend encore, à l'entrée du Portail, caché derrière une roche inaccessible, le retour du Fullerin...

Qu'était devenu François Tintat ?

La montée fut extrêmement difficile. A peine une mince saillie pour s'agripper, et c'est en rampant, collé au rocher, en avançant avec une lenteur désespérante qu'il avait enfin atteint, après plus de deux heures qui lui semblèrent des siècles, la ligne d'ombre qui indiquait l'ouverture de la crevasse.

Celle-ci, étroite à l'entrée, s'élargissait rapidement et elle devenait même assez spacieuse. Tintat avançait prudemment, frappant le roc de son bâton ferré pour voir s'il rendait un son métallique. Il lui semblait apercevoir une teinte d'un beau jaune doré à deux ou trois mètres au-dessus de sa tête, et il étudiait l'état de la roche pour y découvrir une fissure. Il fut distrait de cette étude par une sensation aiguë dans le dos. Le chercheur poussa un cri et se retourna. Un petit diable haut comme une botte lui lacérait la chair de ses griffes acérées et il riait aux éclats.

— Ho, ho ! fit-il en ricanant, de nouveau un chercheur de trésors qui en veut à notre mine. Allons, marche, tu en auras de l'or, on t'en gavera ; oui, mon cher, de l'or fondu et brûlant à gorge que veux-tu. On t'écorchera tout vif avec un couteau d'or... avec des tenailles d'or pur on t'arrachera tes yeux... et nous rirons, et nous rirons, nous les diablats !... on te rôtera les pieds sur un mignon brasier d'or... et nous rirons, et nous danserons... oui, on va t'en donner de ce métal pour lequel tant d'hommes se damnent... en marche !

Et ce fut soudain une cohue de diablats plus hideux les uns que les autres qui envahirent la crevasse et se mirent à danser une valse effrénée, enragée, endiablée, c'est le cas de le dire, autour du pauvre homme qui cherchait à se faire petit, à rentrer sa tête et ses mollets. Des porcs grognaient en les lui mordant, des boucs rouges ou noirs haut encornés lui caressaient l'échine de leurs cornes de fer et lui soufflaient au visage une haleine tellement empestée que le pauvre homme aurait perdu connaissance si des coups de dents ou de becs n'étaient venus l'éveiller.

Il y avait là des chats noirs ou roux d'une taille énorme et dont le dos lançait des étincelles, des chiens géants qui se jetaient sur lui la gueule large ouverte, cependant que les chats y allaient d'un coup de griffe... et voilà tout à coup qu'un petit diablat à la bouche largement fendue, au teint de brique recuite, à la queue démesurée clama tout à coup de toutes ses forces.

— Arrêtez, camarades, je le reconnais, c'est François Tintat, un de mes bons amis d'autrefois.

On fit cercle autour de Tintat, et celui-ci, fort interrogé, examina attentivement le diablat qui avait parlé. Impossible de reconnaître dans ce muffle grimaçant les moindres traits de ressemblance avec un ancien camarade. Le diablat se planta devant lui :

— Allons, Tintat, ne reconnais-tu pas un de tes disciples ?

Tintat se remémorait l'étroite salle enfumée où le vieux régent lui avait appris à lire dans un almanach, le «*Messenger boîteux de Berne et de Vevey*». Il songea... serait-ce peut-être ce Nicolas Fumin qui chipait les «*batzes*» du vieux régent et força une nuit le tronc de l'église ?... celui qu'on avait pendu haut et court à côté de la chapelle de Saint Michel, à Martigny-Bourg ; ce

coquin impénitent qui réussit à subtiliser la bourse de messire sautier, lequel faisait l'office de bourreau (affaire de rire un brin avant de mourir) et qui était mort en ricanant et en sacrant comme un païen ? Il considéra de nouveau le diablat et il dit :

— Oui, il me semble trouver des traits qui me rappellent Nicolas Fumin.

Le diablat lui caressa l'épaule de ses doigts crochus et fit :

— Tu as deviné... voilà ce que c'est de trop aimer l'argent... tu te prépares à venir nous tenir compagnie un jour... de l'or, tu en veux donc ?... il ne nous manque pas ici et nous le donnerions bien volontiers pour une seule goutte d'eau fraîche... mais non, bernique, il faut boire de l'or fondu...

Allons, camarades, au lieu de torturer François Tintat, montrons-lui notre cave.

En disant cela, le diablat passa son bras sous celui de Tintat et l'entraîna plus loin. La grotte devenait toujours plus vaste. On y voyait des lits ornés de courtespointes d'or et sous lesquels brasillaient des chauffe-rettes d'or.

— Regarde, Tintat, les vapeurs de mercure qui s'élèvent de ces foyers... pose ton bâton sur le lit pour voir.

Le bâton s'enflamma à l'instant.

— Non, crois- moi ta paillasse vaut mieux.

On arrivait dans une grande salle et le diablat Fumin dit :

— C'est notre cave.

— Quoi ! une cave pour les diablats... ah ! si les ivrognes savaient....

— Tais-toi, malheureux !

— Comment, pas un tonneau ?

On ne voyait, en effet, pas un seul tonneau, mais on apercevait des robinets d'or fixés dans la roche vive. Il y en avait bien une cinquantaine. Au-dessus de chaque robinet une inscription en lettres d'or étincelait. Tintat regarda la première et il lut :

«Cave de la cure de Fully». A trois pas plus loin, une autre étiquette indiquait :

«Cave du Grand-Châtelain de Martigny».

Il lut ensuite :

«Cave de l'évêché de Sion».

Et des étiquettes encore, à droite, à gauche, toujours en lettres d'or. Toutes les caves les plus renommées du Valais : celle du gouverneur de Saint Maurice, du gouverneur de Monthey, puis les autres caves fameuses de Sion, Sierre, Conthey, et, pour finir, celles des Stockalper de la Tour, à Brigue...

Tintat était en extase... il buvait volontiers un verre de vin... un verre, vous comprenez, c'est une façon polie de dire... une telle abondance des crus les plus exquis du Valais lui donna un tel enthousiasme, qu'il s'écria :

— Vous avez de la chance, diablats... ah ! si j'étais à votre place... ah ! si les ivrognes savaient !

— Tais-toi, malheureux ! nous allons être obligés de de boire... toi tu pourras savourer du bon vin, mais nous !

Les diablats arrivaient. L'un d'eux sortit des gobelets d'or d'un vaste bahut en or massif et il en tendit un à Tintat.

— Veux-tu commencer par le vin de la cure de Fully ?

— Volontiers.

Un vin limpide et pétillant jaillit. Tintat porta le gobelet à la hauteur de l'œil qui s'alluma de convoitise, huma le parfum et vida le verre à petites gorgées, en connaisseur.

— Excellent, dit-il, du vin de la comète, on dirait.

Le diablat remplit alors son propre gobelet et Tintat vit jaillir du même robinet un liquide enflammé. Le diablat but et poussa des hurlements. Tous les diablats présents, du premier au dernier, durent avaler ce vin infernal qui les faisait se tordre de douleur et hurler d'horreur.

Quand le hourvari fut un peu calmé, le diablat Fumin dit à Tintat :

— Veux-tu maintenant du rouge de la cure de Fully?

— Ce n'est pas de refus.

Le diablat ouvrit encore le même robinet, et cette fois, un beau vin grenat, clair comme de l'eau de roche coula dans le gobelet.

— Délicieux !

Les diablats furent contraints à nouveau d'absorber leur drogue maudite et Tintat était tout remué d'entendre leurs cris. On lui dit de continuer sa ronde. Il but du vin du Grand-Châtelain de Martigny, un Coquimpey doré, de l'humagne de l'évêché, du fendant du chapitre de messires chanoines de Sion, du malvoisie des de Courten de Sierre, du glacier laiteux du Grand-Châtelain de Vissoie, du Johannisberg du prieuré de Lens, de La Marque du procureur du Grand-Saint-Bernard... d'autres crus encore, bien d'autres qui le faisaient se pâmer d'aise et, après chacune de ses rasades, les pauvres diablats engorgeaient de l'or en fusion...

François Tintat se réveilla dans sa maison, avec un mal de tête horrible, une langue pâteuse.

Sa femme Victoire poussa un grand cri de joie quand elle le vit enfin reprendre ses sens après deux jours et deux nuits de délire. Les étranges aventures qu'il racontait pendant que durait ce cauchemar ! Comment se trouvait-il dans son lit ? Il ne put jamais expliquer comment il avait pu s'évader et rentrer chez lui. Il se souvint plus tard que les diablats lui avait montré la mine d'or. Il en gardait un éblouissement : de l'or, partout de l'or, sous une mince couche de calcaire l'or affleurait fauve, rutilant, fulgurant.

Les diablats lui avaient dit de revenir, mais seul... et il n'osa plus remonter là-haut... s'exposer à être un jour gorgé d'or liquide ; non, mieux valait rester pauvre. Sa paillasse qui lui labourait les côtes lui parut douce quand il se rappela les lits magnifiques aux courtes-pointes d'or sous lesquels fumaient des chaufferettes d'or...



Le vieux pays

*O l'implacable été, bleu trop ardent, trop beau... !,
Sur les muscats dorés se ruent les lourdes grives,
Le Rhône limoneux déborde sur ses rives,
Cigales et grillons crissent ; plus haut, plus haut.*

*La gorge se dilate à des fraîcheurs furtives,
Qu'il est bon de musser dans la paix des côteaux.
La brise jase en sussurant et les oiseaux
Pillent l'alisier rouge au bord des sources vives.*

*Encor plus haut : voici l'arole souple et vert,
La soldanelle épiscopale, les asters,
Tout embaume ; écoutez les allègres clarines.*

*Toujours plus haut. Salut, bleus séracs des glaciers,
Un air subtil et froid frissonne en nos poitrines,
Le «vieux pays», jeune toujours, rit à nos pieds.*





Chantez, mais chantez donc...

I

Berthe, la petite octogénaire proprette et ridée comme une pomme-reinette du Canada avait demandé la veille les derniers sacrements. Le prier de Martigny était venu, et, après l'extrême-onction, il lui avait dit qu'il fallait se résigner à la sainte volonté du bon Dieu et accepter la mort, si l'heure était venue de partir pour un monde meilleur.

Nous étions bien douze à entourer son lit : petits-fils, neveux et nièces, sa fille Elisa, son fils Pierre. Comme nous l'aimions notre «mère-grand». Je crois bien que nous avons tous beaucoup plus de peine qu'elle-même de savoir que la mort était là, qu'aucun remède ne serait utile.... Tous nous attendions sa réponse ; nous l'avions prévue, nous savions lire dans son âme comme dans un livre ouvert. Sa petite voix si agréable à entendre, quoique un peu cassée depuis deux ou trois ans, répondit :

— Monsieur le prier, je vais chez le bon Dieu, notre Père des cieux ; il n'est pas difficile de se résigner à quitter ce pauvre monde, quand même j'y laisse des enfants, des petits enfants, des amis qui tous m'aiment bien. D'ennemis, je n'en ai pas un seul, je crois. Si j'ai peiné quelqu'un, certes, je lui demande pardon comme je pardonne à tous ceux qui m'ont fait des ennuis... vous savez bien que j'ai pardonné à celui qui n'a pas été bien bon pour moi... vous savez de qui je parle : mon pauvre mari Lucien...

Elle se tut un instant :

— Monsieur le prier, n'est-ce pas qu'on chante là-haut ? ô ces cantiques qu'ils doivent être jolis ! j'entendrai chanter les anges et je chanterai avec eux... quelle chance, mes enfants, quelle chance ! Et vous maintenant, chantez, mais chantez donc ; je veux chanter encore, comme j'ai fait toute ma vie, je veux mourir en chantant un cantique.

Et la voix fluette et un peu cassée entonna :

«J'irai la voir un jour...»

Nous avons bien envie de pleurer, et elle nous disait :

— Chantez, mais chantez donc...

Elle était la fille aînée de Pierre-Auguste B., l'aînée de douze enfants. A peine âgée de huit ans, elle avait dû commencer, elle l'aînée, à rendre mille services à sa maman ; elle avait été sans cesse occupée à promener à bercer, à habiller, à débarbouiller une demi-douzaine de frères et sœurs. Elle avait presque toujours un marmot dans les bras et deux ou trois pendus à sa jupe, et elle se promenait avec eux tandis que la maman ravaudait, reprisait et préparait la pitance pour tous ces petits becs avides. Elle était «petite maman» comme disaient Georges et Elie, ses deux frères, les aînés après Berthe, et ils enseignaient aux derniers venus à lui donner ce nom respectueux et tendre. Les disputes étaient fréquentes dans ce petit monde, mais jamais on ne se serait permis de contester les droits de «petite maman», et tous se soumettaient aux verdicts qu'elle prononçait. Toute la journée elle faisait chanter des cantiques à ses mioches, et jamais elle ne fut lasse de chanter. Quand un esprit d'indiscipline commençait à ravager la tribu, vite un cantique, et l'ordre régnait de nouveau ; quand le dîner avait été trop maigre et que les estomacs criaient famine de bonne heure, un cantique faisait oublier le futur repas qui tardait un peu à venir....

Comment Berthe aurait-elle eu le temps de beaucoup

étudier ? Elle savait tout juste lire et, en s'appliquant bien et en tirant la langue, elle pouvait écrire son nom. Son catéchisme, elle le possédait aussi fort bien, et que de cantiques, grand Dieu ! que de cantiques, elle chantait sans faute du premier au dernier couplet, et des chansons aussi, de belles chansons qui font pleurer.

Quand Berthe était une fillette — ô que c'est loin, c'est presque de la préhistoire pour les jeunes générations, puisque il y a un siècle à peu près que Berthe allait à l'école — quand Berthe était encore un petit bout de femme, on n'avait pas l'habitude d'enseigner à écrire aux filles : c'était une science réservée aux garçons. Le maître d'école, le «régent» apprenait à lire dans le premier livre venu, celui que l'élève avait pu dénicher à la maison : le paroissien, le catéchisme, les évangiles, un recueil de cantiques, voire l'almanach de Berne et Vevey, le vénérable *Messenger* boîteux. On avait prêté un catéchisme à Berthe, et, bonheur inouï, elle avait hérité de sa grand-mère un livre de cantiques ; ce fut son livre, son trésor dont elle ne se séparait jamais...

Berthe eut seize ans. Elle était petite, un peu pâle, car elle n'avait pas souvent mangé à sa faim. Il y avait toujours autour d'elle ces petits insatiables et, à force de distribuer à droite et à gauche un morceau, il ne lui restait jamais grand chose sur son assiette.

Mais, malgré cela elle était forte, vive, savait tricoter et repriser, et n'avait été ce teint trop pâle et quelques taches de rousseur sur sa frimousse de blonde, elle eut été vraiment jolie. Jolis, du moins ses yeux l'étaient, des yeux d'un bleu profond presque noir, et jolie était sa voix, claire et douce, fraîche comme les sources tapisées de cressons où se mirent des marguerites et des menthes. Gentille à croquer...

Hélas ! l'ogre était tout près, ce Lucien R., le riche voisin, un vieux célibataire grognon, avare, poilu comme

un ours et d'une humeur aussi charmante ; oui, cet ours mal léché, ce voisin grincheux à peu près jamais lavé, ce Lucien eut un jour l'idée saugrenue, lui un quinquagénaire, de songer que Berthe pourrait devenir sa femme afin de mettre un peu d'ordre dans son taudis de vieux garçon, pour qu'elle reprisât son linge qui s'en allait en loques, pour tremper sa soupe et soigner un jour ses rhumatismes.

Son vieux cœur raccorni avait-il été touché par le charme de la jeune fille, s'était-il ému à l'entendre chanter ?

Vous voulez rire. Lucien détestait les chansons, et il n'avait vu dans le mariage projeté qu'un moyen habile pour avoir une servante sans gages, une ouvrière gratuite dont l'entretien coûterait peu, car il se disait non sans raison : Berthe est habituée à vivre en mangeant comme un oiseau... c'était donc une affaire, une bonne affaire pour le vieux grigou. Il alla trouver le père de Berthe et lui demanda sa fille. Pierre-Auguste tomba des nues, il devina la ruse de Lucien pour se procurer une servante sans gages, et il essaya de le dissuader d'un tel projet. Lucien lui répondit :

— Si vous ne me donnez pas votre fille pour femme, vous allez me rembourser tout de suite les mille francs prêtés, il y a cinq ans ; vous êtes en retard d'une année pour les intérêts, ce qui fait monter votre dette à mille et cinquante francs.

Le père de la pauvre tenta d'arranger les choses en disant que Berthe pourrait devenir sa servante non gagée afin d'amortir peu à peu la somme empruntée ; il parla de la différence d'âge, du caractère enjoué de sa fille, de ses chansons qui ne seraient pas de son goût...

Lucien répondit qu'il avait décidé de se marier, et que Berthe serait sa femme et non sa servante. Quant aux chansons, il se chargerait de la mettre à la raison...

Le pauvre homme qui ne savait comment se libérer eut la faiblesse de capituler. La mère tenta bien de résister pendant quelques jours, mais devant la menace d'une saisie, elle faiblit à son tour. Berthe ne fut pas même consultée. On lui annonça qu'il lui fallait se résigner à accepter Lucien par dévouement envers les siens, et la pauvre petite habituée à se sacrifier dès l'enfance aux caprices des autres, se résigna vaille que vaille à ce mariage. Elle versa quelques larmes, mais son heureux caractère lui fut bien utile dans cette circonstance ; elle se consola assez vite en chantant plus que jamais.

II

Si la vie de la jeune fille avait été une suite continue de privations et de renoncements, ce fut bien autre chose qui attendait Berthe mariée ; non seulement elle était devenue la servante sans gages d'un vieux qui lui faisait peur, mais elle devint son esclave. Il y eut d'abord la mesure crasseuse à récurer, ce qui lui demanda plus d'un mois de travail très pénible, puis les hardes qui étaient en un état lamentable à rapiécer. Avant l'aurore il fallait descendre à l'étable et apprendre à traire, et c'était dur et les petits doigts agiles furent bientôt meurtris et couverts d'ampoules. Si du moins elle avait pu chanter pendant qu'elle pressait les mamelles des belles vaches, mais non pas de chansons ni de cantiques ; son mari lui avait déclaré net qu'il ne pouvait les souffrir... Berthe avait pleuré et elle s'était tue en sa présence. Mais elle pouvait du moins s'en donner à cœur joie en son absence, pendant qu'elle préparait les repas ; elle n'était pas seule souvent, car d'ordinaire elle devait accompagner Lucien aux champs, travailler comme lui, à ses côtés sans dire un bout de chanson pour se désennuyer. Elle ne retournait au logis qu'une heure environ avant son mari pour allumer son feu.

Heureusement il y avait l'après-midi du dimanche qu'elle pouvait passer chez les siens. Aurait-elle eu le courage de tenir bon sans cette halte ? Son cœur s'épanouissait à l'aise au milieu de ses petits frères et sœurs ; la elle pouvait rire et chanter sans risquer d'entendre une voix rude lui crier :

— Tais-toi, femme, je ne puis pas supporter qu'on chante.

Un autre bonheur lui arriva ; elle devint mère d'une délicieuse petite fille blonde comme elle, et, les premiers temps, le vieux raccorni qu'était son mari se sentit quelque peu attendri, et il n'osa pas la gronder et lui imposer silence quand elle chantait pour endormir Mariette.

Une enfant à elle et qui lui ressemblait. Comme toute sa vie de condamnée au travail forcé lui semblait peu de chose puisqu'elle avait cette chair fragile à caresser, ces yeux noirs où mirer ses yeux bleus.

Mais l'attendrissement du vieil avaré ne dura pas longtemps. Elle l'entendit bientôt se plaindre, puis ce furent des mots durs ; il la traitait de paresseuse, de bonne à rien. Elle dut retourner aux champs en portant sur la tête, comme c'est l'usage à la campagne, le petit berceau dans lequel Mariette dormait.

Un jour, Lucien partit de bonne heure. Il dit qu'il ne reviendrait pas avant la nuit ; il allait voir un débiteur récalcitrant...

Quelle joie pour Berthe de se voir seule au logis avec son enfant. C'était à la fin juin. Berthe se dit : je vais cueillir des cerises. Il y avait trois gros cerisiers derrière la maison. Elle apporta Mariette, la coucha sur l'herbe, et appliquant une échelle contre le tronc, elle monta au sommet de l'arbre. C'était une délicieuse journée. Un beau soleil riait au ciel. Des grives goulues se sauvèrent en apercevant la jeune femme qui venait les troubler dans leur festin. Berthe savoura quel-

ques cerises, puis elle se mit à chanter ses chansons les plus joyeuses. Grives, merles, pinsons et mésanges en entendant ces fraîches mélodies écoutaient surpris :

— Qui donc chante si bien, demandaient les mésanges ?

— C'est Berthe, répondirent les grives. Quelle jolie voix, firent elles, charmées !

— Oui, comme elle chante bien, dirent aussi les pinsons.

Une mésange charbonnière à tête noire écouta un instant :

— En effet, la voix est bien jolie.

— Pensez-vous, demanda un gros merle ? elle ne sait pas siffler, je parie qu'elle ne sait pas siffler.

— Oh ! le vilain jaloux, dirent tous les oiseaux.... écoutez, écoutez....

Jamais Berthe n'avait si bien chanté. Elle se remit à picorer les beaux fruits, rouges comme ses lèvres ; elle s'en barbouilla le visage comme les enfants. Quoique elle fut une maman elle avait gardé une âme toute blanche de petit enfant, et elle riait d'aussi bon cœur que ces innocents.

Mais le panier qu'elle avait apporté ne s'emplissait guère. Elle se dit : Il faut pourtant en cueillir assez pour qu'on puisse en tirer un peu d'argent. Lucien ne serait pas content s'il me voyait perdre mon temps... Quelques poignées de cerises tombèrent dans le panier, puis elle recommença à picorer et bientôt à chanter. Elle était si heureuse d'être seule sous ce bon soleil, si haut du sol, si contente de cette trêve qu'elle chanta si longtemps, si longtemps, rouge de plaisir, qu'il était déjà midi : ces heures avaient passé comme l'éclair, l'angélus s'envola du clocher.

— Midi déjà, et mon panier n'est pas rempli. Elle des-

cendit pour allaiter son enfant, alla manger une tranche de pain noir, et vite, remonta sur le cerisier.

Elle voulait rattraper le temps perdu. A l'ouvrage, à l'ouvrage. Une petite heure doit suffire pour remplir le panier jusqu'au bord. Certes, c'est facile quand les cerises abondent comme cela ; elles vous tombent dans les mains ; elles vous caressent les lèvres. Qu'il serait dommage de n'y pas mordre ! Exquises, ces cerises, juteuses, sucrées et pourtant légèrement acidulées. Quelles sont grosses ! a-t-on jamais vu d'aussi belles cerises ? des cerises aussi fraîches ? Allons, savourons encore ces beaux fruits.

Et les geais qui n'osent aborder le cerisier en ce moment à cause de cette intruse de se dire :

— Qu'elle est gourmande !

Un pinson répondit :

— C'est vous, les geais qui êtes gourmands, vous êtes des pillards et des criards. Vous ne savez pas même que ce n'est plus une jeune fille, celle qui chantait si bien ce matin, c'est une maman.

Et les geais de répondre :

— Elle n'est guère sérieuse pour une maman. La voilà qui rit comme une petite folle ; écoutez, la voilà qui chante comme ce matin.

Berthe s'était hissée presque au sommet du cerisier, et c'est ça qui la faisait rire. Et peut-on ne pas chanter quand on est perché si haut ? Et elle chantait, la jeune maman, à plein cœur et à pleine bouche ; elle disait tous ses airs les plus aimés :

«Malborough s'en va-t-en guerre...» puis : «Il était un petit navire...» Et venait maintenant un cantique :

«Il est né, le divin enfant,

Chantez, hautbois, résonnez, musettes...»

Et voici que sa sœur Aline, celle qui était devenue

la *petite maman* de la tribu, depuis son départ, Aline qui déambulait dans le voisinage avec quatre ou cinq des petits confiés à sa garde entendit les chansons de Berthe, et elle dit :

— Hâtons-nous. Berthe chante... la voyez-vous là-haut sur le cerisier..., vite, courons, elle nous donnera des cerises.

Tout l'essaim avait pris son vol et, deux minutes plus tard, un des frères avait rejoint sa sœur sur l'arbre, et les autres plus petits étaient fort affairés à saisir les cerises qui pleuvaient sur leur tête ; elles pleuvaient les belles cerises ; un déluge de cerises, je vous dis ; vous n'en avez jamais mangé d'aussi bonnes.

— Hé ! attrappe. Léonie : à toi Jules ; tiens, Louise ; ouvre la bouche, Albert. Il fallait voir comme ils s'en donnaient les chérubins. Quelle fête, quelle fête !....

Si un formidable coup de tonnerre éclate tout à coup, alors que rien ne le faisait prévoir dans un beau ciel bleu sans l'ombre d'un nuage, on tressaille, on s'effraie et la terreur ne fut pas moindre lorsque Aline se mit à crier :

— Lucien, Lucien qui arrive. Sauvons-nous !

Le garçon qui avait rejoint Berthe sur le cerisier se hâta d'atteindre l'échelle ; en deux secondes il fut à terre et partit à fond de train. Aline avait eu le temps de rassembler toute sa couvée, et portant le plus petit, animant les autres, elle fuyait. Tous n'esquivèrent pas des taloches, mais les beaux fruits valaient bien cela. Quant aux injures, aux : « bandits, voleurs » que leur prodiguait Lucien, leur beau-frère, cela les émut assez peu. Berthe n'était-elle pas la femme de Lucien ? les cerises étaient donc à elles, se disait Aline... c'est un avare.

Le trouble-fête avait terminé ses affaires de meilleure heure qu'il n'avait supposé. Il est difficile de peindre sa

furie quand il vit l'herbe du pré foulée par les enfants et le cerisier dépouillé. Les injures s'étranglaient dans sa bouche ; il écumait, il prit l'échelle et l'emporta vers la grange, et, bientôt, il revint avec une hache. Berthe se demandait ce que cela pouvait signifier. Elle comprit bientôt. Son mari se mit à taillader l'arbre à grands coups de cognée. Il abattait l'arbre et sa femme serait précipitée sur le sol. Tout l'arbre tremblait. Quand Berthe comprit ce qu'il voulait faire, elle eut peur :

— Lucien, Lucien, cria-t-elle, je te demande pardon... tu pourrais me tuer.

— Ce serait juste, hurla-t-il. Je vais t'apprendre à t'amuser un jour de travail ; je vais t'apprendre à voler mes cerises pour les donner à tes gueux de frères !

Il continuait à frapper l'arbre avec une colère qui semblait grandir à chaque coup. L'arbre tremblait. Heureusement le secours arriva. Des voisins virent l'insensé occupé à sa triste besogne et trois hommes accoururent.

Ils eurent de la peine à maîtriser Lucien...

On lui dit que s'il se permettait de se venger sur la pauvre femme, le lieutenant de l'évêque de Sion serait averti et qu'on trouverait bien le moyen de le mater.

La menace produisit son effet, mais, depuis ce jour le sort de Berthe fut loin de s'améliorer. Son heureux caractère lui permit de faire face à l'orage. Elle ne pouvait plus chanter que le dimanche chez les siens, mais elle redevint mère et elle osa braver les regards furibonds de son mari, et cantiques, noëls, vieilles rondes, elle dévidait tout son répertoire. Quand elle ne pouvait chanter à haute voix, elle chantonait ou priait.

— Chanter ou prier c'est ce qu'il y a de meilleur au monde, disait-elle.

... Lucien à force d'excès — non de boisson, car il aimait trop l'argent pour le gaspiller au cabaret — mais bien de travail avait fini par compromettre assez

sérieusement sa santé. Il avait eu la passion d'arrondir son bien et il n'avait guère pensé à autre chose. Chaque deux ou trois ans il ajoutait un pré, un champ, une vigne à l'héritage paternel, et chaque acquisition nouvelle augmentait son travail ; il avait, en effet, pour principe de ne chercher des aides qu'à la dernière extrémité et ce n'est pas lui qui aurait voulu entendre parler de la journée de huit heures. Comme il serait indigné !

Elle était de seize heures sa journée à lui, et je ne parle pas, cela saute aux yeux, des journées des moissons et des fenaisons. Il lui arriva de faire alors des journées de vingt heures. Quelques montagnards valaisans peuvent bien en dire autant, mais pour eux venait le repos hivernal, et Lucien l'ignorait totalement.

D'avoir voulu dépasser ses forces pour trop aimer l'argent et la terre lui fut fatal. A soixante ans il se trouva arrêté, incapable de continuer la tâche qu'il s'était imposée. Bientôt il dut s'aliter et Berthe fit voir alors tout son grand cœur. Elle fit appel à son père qui dirigea l'exploitation du domaine, et elle-même fut d'un dévouement parfait pour son mari. Quand il mourut, âgé de soixante-trois ans seulement, elle ne dit pas que c'était une délivrance ; elle pria pour lui et le regretta peut-être, et elle veilla à ce qu'on ne dénigrât pas le père de ses enfants...

Elle pouvait chanter des cantiques désormais, et elle ne s'en priva pas. L'âge vint ; ses enfants étaient mariés, elle était grand'mère et elle pouvait maintenant apprendre ses beaux cantiques à ses petits-fils : «Chantez, mais chantez donc», répétait-elle souvent.. Et bonne maman mourut, le sourire sur les lèvres, en murmurant :

«Au ciel, au ciel, au ciel..»

TABLE DES MATIERES

	<i>Page</i>
<i>Un enfant terrible</i> , nouvelle	7
Théoduline	
Poème. <i>Prélude</i>	19
Chant premier. <i>Les fiançailles</i>	21
<i>Les danseuses de Nax</i> , légende	22
Théoduline	
<i>A Bagnes</i>	37
<i>Chez la promise</i>	38
<i>Les Bans</i>	40
<i>Le serpent égaré</i>	41
Théoduline	
<i>La maison de François</i>	48
<i>Le soir</i>	49
<i>Un mariage écrit au ciel</i>	51
Théoduline	
<i>Le Viatique</i>	67
<i>Au cimetière</i>	70
<i>Heures d'angoisse</i>	72
<i>Les demoiselles Martineau</i> , nouvelle	74
Théoduline	
<i>Le sacrifice</i>	81
<i>Le guide</i>	82
<i>Le Celli de Combavert</i> , légende	87
Théoduline	
<i>La reine</i>	99
<i>Adieu aux Alpes</i>	100
<i>L'agneau blanc</i> , légende	103

Théoduline	
<i>Au catéchisme</i>	110
<i>La fête-Dieu</i>	111
<i>Les premiers communians</i>	113
<i>Les roses, légende</i>	116
Théoduline	
Chant deuxième. <i>Prélude</i>	119
<i>Les Baux</i>	120
<i>Le printemps sur l'alpe</i>	122
<i>Le fantôme noir, légende</i>	123
Théoduline	
<i>Les fées</i>	126
<i>Montée à l'alpage</i>	127
<i>Les deux reines</i>	129
<i>Le berger Maurice</i>	131
<i>Les clarines</i>	132
<i>Le purgatoire des avocats, légende</i>	133
Théoduline	
<i>Le retour de François</i>	136
<i>Parise et Chatagne</i>	139
<i>La mort de Chatagne</i>	140
<i>Derniers beaux jours</i>	142
<i>Hugonette, légende</i>	143
Théoduline	
Prélude. <i>La chanson des bisses</i>	147
Chant troisième. <i>Au vieux village</i>	148
<i>Les bans</i>	148
<i>La fête de Sarreyer</i>	151
<i>L'ours de Saint Martin, légende</i>	152

Théoduline	
<i>La sœur ainée</i>	155
<i>En route</i>	156
<i>Sierre et Anniviers</i>	158
<i>La nouvelle reine</i>	160
<i>Histoire d'une barbe et de huit troupiers, nouv.</i>	161
Théoduline	
<i>L'hiver au village</i>	176
<i>En famille</i>	177
<i>Renouveau</i>	178
<i>Turlurette</i>	179
<i>Le noyer du menteur, légende</i>	180
Théoduline	
<i>Chant quatrième, Vers les cimes</i>	189
<i>Requiem</i>	191
<i>Théoduline à Maurice au Grd Saint Bernard</i>	193
<i>Le maître journalier de Saint Brancher</i>	197
Théoduline	
<i>Maurice</i>	204
<i>Bernard</i>	206
<i>La cave des diablats de Fully, légende</i>	208
<i>Le vieux pays</i>	217
<i>Chantez, mais chantez donc..., nouvelle</i>	218



Achevé d'imprimer
le 17 décembre 1932
à l'Imprimerie Valaisanne
Aug. & Edm. Schmid
===== Sion =====

OUVRAGES EN «IDO» DE L'AUTEUR

L'auteur membre de l'académie internationale de l'Ido a publié en cette langue :

PSALMARO

(Les psaumes, traduits d'après le parrallélisme hébraïque). Quatre brochures.

PIERRE TERMIER : Cienci e kredo

(Les sciences et la foi). Traduction, une brochure.

ALPI-ROZI (Roses des alpes)

Contes et poèmes, une brochure.

MEDIKO KONTREVOLE (Le médecin malgré lui)

de Molière, traduction. Une brochure.

En outre : L'IDO SANS MAITRE

du Dr Shrag, traduit de l'allemand.

I.D.O. = *Idiomo Di Omni*, c'est à dire : idiome de tous.
C'est la réforme de l'espéranto, un latin populaire.

Informations et brochures : Ido-kontoro
(Comptoir d'Ido) à Thaon-les-Vosges (France)

(Son Eminence le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Saint-Père, dans une lettre du 2 octobre 1923, communique au traducteur les félicitations et les encouragements du Pape Pie XI à propos de cette traduction.)





TA